

Die altfranzösische Helinandstrophe.

Inaugural-Dissertation

zur

Erlangung der Doktorwürde

der

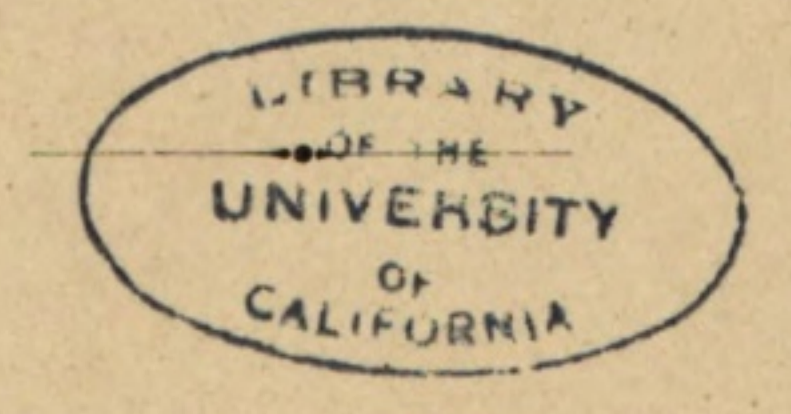
Hohen Philosophischen Fakultät

der Westfälischen Wilhelms-Universität zu Münster

vorgelegt von

Adolf Bernhardt

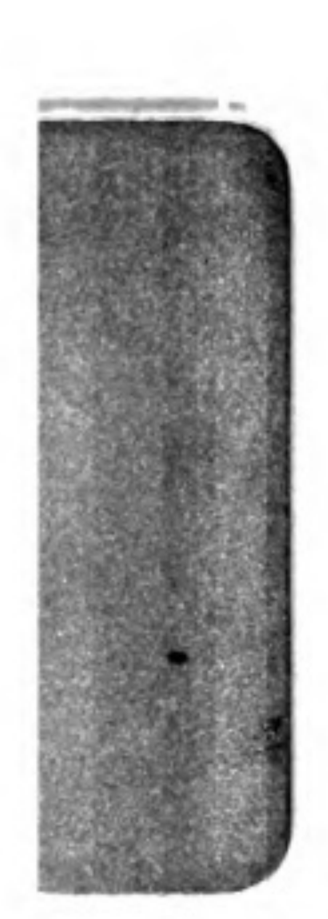
aus Voerde i. W.



Münster in Westf. 1912.

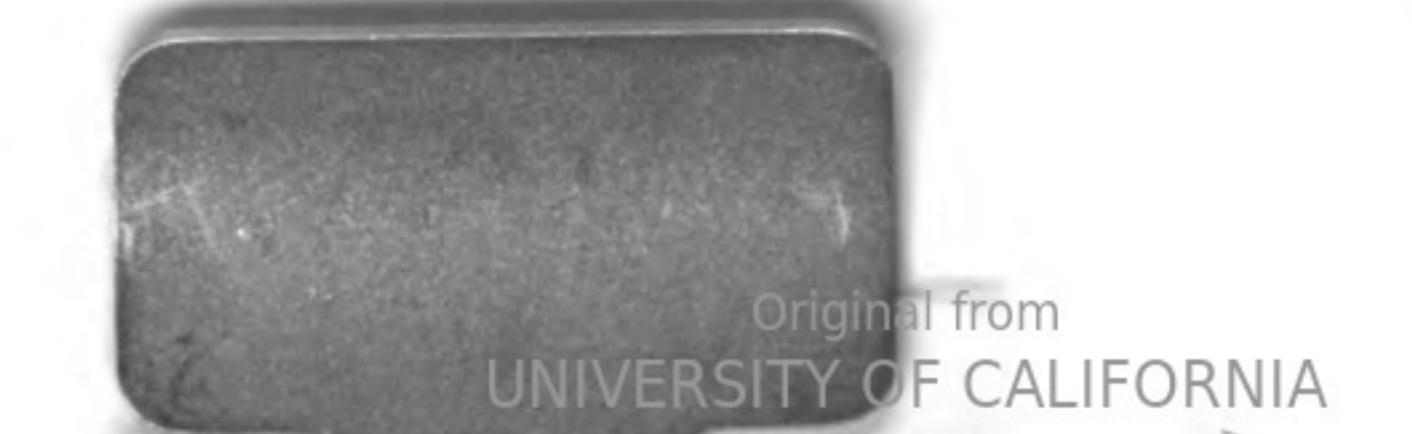
Druck der Aschendorffschen Buchdruckerei.





Dekan: Prof. Dr. Spannagel.
Referent: Prof. Dr. Wiese.







Meinem Vater und dem Andenken meiner Mutter.



Verzeichnis der Literatur und der zur Verweisung verwendeten Abkürzungen.

Afr. Marienlob, Ein afr. Marienlob, nach einer Pariser Hschr. des 13. Jahrh. zum ersten Mal herausgegeben von Hugo Andresen. Halle 1891.

Alexis, Guillaume Alexis, œuvres poétiques, p. p. A. Piaget et E. Picot, 3 Bde. 1896, 99, 1908. (Soc. d. anc. textes frçs.)

Alione Poés., Poésies françaises de J. G. Alione d'Asti p. p. J. C. Brunet. Paris (Silvestre) 1836.

Ann. hist., Annuaire historique pour l'année 1837 p. p. la Société de l'histoire de France. Paris.

Barb. & M., Fabliaux et Contes des poètes français des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles p. p. Barbazan, nouv. éd. p. Méon. Paris 1808.

Bartsch Lang., K. Bartsch, Langue et littérature française depuis le IXe s. jusqu'au XIVe s. Paris 1887.

Bartsch Rom., Karl Bartsch, Romanzen und Pastourellen. Leipzig 1870.

B. Cond., A. Scheler, Dits et Contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé. Bruxelles 1866—67.

Beaum., Ph. de Beaumanoir, Œuvres poétiques p. p. Herm. Suchier. Paris 1884—85. 2 Bde. (Soc. d. a. t. fr.)

Bibl. belge, Le Bibliophile belge. Bruxelles.

Blason, Philomneste (junior), Le Grand Blason de Faulces Amours p. Guillaume Alexis. Genève 1867.

Bouchet, Aug. Hamon, Un grand Rhétoriqueur poitevin Jean Bouchet. Paris 1901 (thèse).

Buchon Chr., Buchon, Chronique métrique de Godefroy de Paris. Paris 1827.

Bull. Bibl., Le Bulletin du Bibliophile. Paris.

Bull. Soc., Bulletin de la Société des anciens textes français. Paris.

Cat. Chart., Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Chartres. Chartres 1840.

Cent ball., Les Cent Ballades éd. p. G. Raynaud. Paris 1905. (Soc. d. a. t. fr.)

Champ. d'or, Le Livre du Champ d'or et autres poèmes inédits par Jean le Petit p. p. Le Verdier. Paris 1896.

Chartier, Les Œuvres de maistre Alain Chartier p. p. André du Chesne. Paris 1612.

Chastell., Œuvres de Georges Chastellain p. p. Kervyn de Lettenhove. Paris 1863 ff.

Chatel. Rech., H. Chatelain, Recherches sur le vers français au XVe siècle. Paris 1907 (thèse).

Ch. d'Orléans, Les Poésies du duc Charles d'Orléans p. p. Aimé Champollion-Figeac. Paris 1842.

— Poésies complètes de Charles d'Orléans p. p. Ch. d'Héricault. 2 Bde. Paris 1874.

Chr. Pisan, Œuvres poétiques de Christine de Pisan p. p. Maurice Roy. 2 Bde. Paris 1886.

Cl. Marot, Œuvres de Clément Marot p. p. Benjamin Pifteau. 2 Bde. Paris (ohne Datum).

Cretin Ch., Chants royaulx, oraisons et autres petitz traictez faictz et composez par feu de bonne memoire maistre Guillaume Cretin. Paris 1527.

Cretin Poés., Les Poésies de Guillaume Cretin. Paris 1723.

Dance Aveugl., La Dance aux Aveugles et autres poésies du XVe siècle. Lille 1748.

Deschamps, Œuvres complètes d'Eustache Deschamps p. p. Queux de St. Hilaire. Paris 1880 ff. (Soc. d. a. t. fr.)



Descr. not., D. Maillet, Description, Notices et Extraits des mss. de la bibliothèque publique de Rennes. Rennes 1837.
Destr. Tr., L'Istoire de la destruction de Troye la grant p. maistre Jacques Milet, hrsg. v. E. Stengel. Marburg und Leipzig 1883.
Digullev. P., Le Pelerinage de Vie humaine p. Guillaume de Digulleville p. by Stürzinger. London 1893 ff. 3 Bde. (Roxburghe-Club).
Din. tr. art., Arthur Dinaux, Les Trouvères artésiens. Paris 1843.
Din. tr. belg., Arthur Dinaux, Les Trouvères belges. Paris 1868.
Din. tr. cambr., Arthur Dinaux, Les Trouvères cambrésiens. Paris 1837.
Dupl. dit, Le Dit de droit, pièce en vers français du XIII[e] siècle p. p. Gr. Duplessis. Chartes 1834.
Ecole Ch., Bibliothèque de l'Ecole des Chartes.
Ehrl. Marot, Ehrlich, Jean Marots Leben und Werke. Leipzig 1902. Diss.
Fabri rhet., Le Grand et vrai art de pleine rhetorique de Pierre Fabri p. p. A. Héron. Bd. II. Rouen 1896.
Froiss., Poésies de Froissart p. p. A. Scheler. 3 Bde. Paris 1870—73.
Gower, The complete works of John Gower p. b. G. C. Macaulay. Bd. I. Oxford 1899.
Graesse Tr., J. G. Th. Graesse, Trésor de livres rares et précieux. Dresden 1858—67.
Grb. Gr., Gröbers Grundriß II 1.
Guesn. Reg., A. Guesnon, Le Régistre de la confrérie des jongleurs et des bourgeois d'Arras. Paris 1899. (Mém. de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras.)
Guy Hale, Henry Guy, Essai sur la vie et les œuvres littéraires du trouvère Adam de la Hale. Paris 1898 (thèse).
Hale, Œuvres complètes du trouvère Adam de la Halle p. p. E. de Coussemaker. Paris 1872.
Hales Canch., Rud. Berger, Canchons et partures des Adam de la Halle. Halle 1900. I. Bd. (Afr. Bibliothek XVII.)
Hales Dramen, Bahlsen, Ad. de la Hales Dramen und das Jus du Pelerin (Ausg. u. Abh. aus d. Gebiete der rom. Philologie veröffentl. v. E. Stengel. Marburg 1885, N. XXVII).
Hamel Car. Mis., Li Romans de Carité et Miserere du Renclus de Moiliens. Paris 1885. (Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes.)
Hist. litt., Histoire littéraire de la France.
Jahrb., Jahrbuch für romanische und englische Literatur.
Jard. Plais., Jardin de Plaisance et Fleur de Rhetorique p. p. P. Meyer et G. Raynaud. Paris 1910. (Soc. d. a. t. fr.)
Jeanr. Orig., Alfr. Jeanroy, Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge. Paris 1889.
Jeu St. Loys, Kritische Studie über das anonyme Jeu saint Loys, roy de France von H. Otto. Greifswald 1897. Diss.
J. Marot, Poème inédit de Jehan Marot p. p. Georges Guiffrey. Paris 1860.
Journ. Sav., Journal des Savants. Paris.
Jub. Jongl., Achille Jubinal, Jongleurs et trouvères. Paris 1835.
Jub. NRec., Achille Jubinal, Nouveau recueil de contes, dits, fabliaux et autres pièces inédites des XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles. Paris 1839.
Jub. Rust., Achille Jubinal, Œuvres complètes de Rustebuef, trouvère du XIII[e] siècle. Paris 1839[1] und 1875[2].
Jullev. M., Petit de Julleville, Les Mystères. 2 Bde. Paris 1880.
Kreßner Progr., A. Kreßner, Rustebuef, ein fr. Dichter d. XIII. Jahrhunderts. Casseler Progr. 1894.
Kreßner Rust., Kreßner, Rustebuefs Gedichte. Wolfenbüttel 1885.
Lafont., Œuvres complètes de Jean de la Fontaine p. p. M. C. A. Walkenaër. Paris 1870.
Lafont., Œuvres de Lafontaine p. p. Regnier. Bd. VIII. Paris 1892.
Långfors Regr., Arthur Långfors, Li Regres Nostre Dame p. Huon le Roi de Cambrai. Helsingfors 1907.



Langl. Bod., Emile Langlade, Jehan Bodel avec des commentaires sur le Congé de Baude Fastoul. Paris 1909.
Langl. Rec., E. Langlois, Recueil d'arts de seconde rhétorique. Paris 1902.
Langl. Rhét., E. Langlois, De artibus Rhetoricae Rhytmicae. Parisiis 1890 (thèse).
Le Franc, Martin le Franc p. A. Piaget. Lausanne 1888 (thèse).
Lemaire, J. Stecher, Œuvres de Le Maire de Belges. 4 Bde. Löwen 1882—91.
Lenient, C. Lenient, La Satire en France au moyen âge. Paris 1883.
Litblatt, Literaturblatt für germ. und rom. Philologie hrsg. von Behaghel & Neumann. Leipzig.
Machaut, Les Œuvres de Guillaume de Machaut p. p. P. Tarbé. Paris 1849.
— Œuvres de Guillaume de Machaut p. p. Ern. Hoepffner. Paris 1908. (Soc. d. a. t. fr.)
M. Arras, Le Mystère de la Passion p. p. Richard. Arras 1891.
Mart. d'Auv. Vig., Les Poésies de Martial de Paris, dit d'Auvergne. 2 Bde. Paris 1724.
M. Avenir, M. Hippe, Le Mystère du Roy Avennir p. Jehan du Prier dit le Prieur. Greifswald 1906. Diss.
M. Bern. Menth., Le Mystère de S. Bernard de Menthon p. p. A. Lecoy de la Marche. Paris 1888. (Soc. d. a. t. fr.)
M. Conception, Untersuchung über das Mystère de la Conception et Nativité de la glorieuse Vierge Marie. Greifswald 1909. Diss. von Ernst Franke.
— Le Mystère de la Conception, Nativité, du mariage etc. Greifswald 1906. Diss. von Karl Kraatz.
Mél. d'arch., E. Langlois, Mélanges d'archéologie et d'histoire. Paris 1885.
Mél. Wahl., Mélanges de philologie romane dédiées à Carl Wahlund à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance. Mâcon 1896.
Mél. Wilm., Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. Maurice Wilmotte à l'occasion de son 25e anniversaire d'enseignement. Paris 1910.
Mém. Cambr., E. Le Glay, Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai. Cambrai 1833.
Mém. n. phil., Mémoires de la Soc. néo-philologique à Helsingfors. Helsingf. 1906.
Méon NRec., Méon, Nouveau recueil de Fabliaux et Contes. Paris 1823.
Meschin. Lun., Meschinot, Les Lunettes des Princes, éd. Oliv. de Gourcuff. Paris 1890.
Meyer Sal., P. Meyer, Le Salut d'amour dans les littératures provençale et française. Paris 1867.
M. Greban, Le Mystère de la Passion d'Arnoul Greban p. p. G. Paris et G. Raynaud. Paris 1878.
M. J. Michel, Jehan Michel, das Mystère de la Passion Jesu Christ und sein Verhältnis zu den Passionen von Greban und zu den beiden Valencienner Passionen. Greifswald 1907. Diss. von Kurt Kruse.
Molin. F. et D., Les Faictz et Dictz de Jean Molinet. 1537.
Mont. et R. Rec., Montaiglon et Rothschild, Recueil de Poésies des XVe et XVIe siècles. Paris 1855—78.
M. Orléans, Le Mystère du Siège d'Orléans p. p. J. Guessard et E. de Certain. Paris 1862.
M. Sémur, Le Mystère de Sémur. Greifswald 1905. Diss. von Emil Streblow.
M. St. Adrien, Le Livre et Mystère du glorieux Seigneur et martyr Saint Adrien p. p. E. Picot. Mâcon 1895. (Roxburghe Club.)
M. St. Quentin, Le Mystère de Saint Quentin, éd. critique p. Henry Chatelain. Saint-Quentin 1909.
M. V. Test., Le Mystère du Vieil Testament p. p. J. de Rothschild. 5 Bde. Paris 1878—85. (Soc. d. a. t. fr.)
Not. et Extr., Notices et extraits des mss. de la bibliothèque nationale et autres bibliothèques p. p. l'Institut national de France.
Ntbs. Strf., Gotth. Naetebus, Die nicht-lyrischen Strophenformen des Afr. Leipzig 1891.
Panth. d'am., Nicole de Margival, Le Dit de la Panthère d'amours p. p. Henry Todd. Paris 1883. (Soc. d. a. t. fr.)

Paris Lit., Gaston Paris, La littérature française au moyen âge. Paris 1895.
Paris Mss., Paulin Paris, Les mss. français de la bibliothèque du Roi. Paris 1836—48.
Pass. Didier, La Vie et Passion de monseigneur Saint Didier par maistre Guillaume Flameng hrsg. von J. Carnandet. Paris 1855.
Pass. J. Chr., La Passion de Jesus Christ jouée à Valenciennes l'an 1547. Greifswald 1905. Diss.
Pass. Valenc., Weitere Studien über die erste Valenciennner Passion. Greifswald 1907. Diss. von Heinrich Schreiner.
Rec. Chron., Recueil des Chroniqueurs du Puy-en-Velay. Tome II. Le Puy-en-Velay 1874.
Reiche Btrg., P. Reiche, Beiträge zu A. Långfors' Ausgabe des Regres Nostre Dame. Berlin 1909. Diss.
Reimpr., Reimpredigt hrsg. von Herm. Suchier. Halle 1879. (Bibliotheca normannica I.)
Rev. l. rom., Revue des langues romanes p. p. la Société pour l'étude des langues romanes. Paris und Montpellier.
Ritter Poés., E. Ritter, Poésies des XIVe et XVe siècles. Genève 1880.
Rohnstr. Bod., Otto Rohnström, Etude sur Jehan Bodel. Upsala 1900 (thèse).
Rom., Romania, recueil trimestriel, consacré à l'étude des lang. et litt. romanes p. p. Paul Meyer et G. Paris. Paris.
Rom. Champ., P. Tarbé, Romancero de Champagne. Tome I. Reims 1863.
Rom. Ined., Paul Heyse, Romanische Inedita, auf italienischen Bibliotheken gesammelt. Berlin 1856.
Rom. Ren., P. Chabaille, Le Roman du Renart, supplément. Paris 1835.
Rom. Rose, Le Roman de la Rose p. Guillaume de Lorris et Jean de Meun dit Clopinel hrsg. von Méon. Amsterdam 1813.
Roy Myst., E. Roy, Le Mystère de la Passion en France du XIVe—XVIe siècle. Paris 1903.
T. Chr., Tableau chronologique in G. Paris' littérature française au moyen âge.
Th. fr. Théâtre fr. au moyen âge p. p. Monmerqué et Michel. Paris 1885.
Tobl. an., Adolf Tobler, Li dis dou vrai aniel. Leipzig 1884 [2].
Tobl. Versb., Adolf Tobler, Vom franz. Versbau alter u. neuer Zeit. Leipzig 1910 [5].
Tr. belg., A. Scheler, Trouvères belges du XIIe au XIVe siècle. Bruxelles 1876.
— A. Scheler, Trouvères belges, nouvelle série. Louvain 1879.
Verg. d'hon., Le Vergier d'honneur p. Octavien de St. Gelais, nouv. impr. à Paris (ohne Datum).
Voir dit, Le Livre du Voir Dit de Guillaume de Machaut. Paris 1875. (Soc. d. bibliophiles français)
Wallh. Vgl., Arndt Wallheinke, Die „Vers de le Mort" von Robert le Clerc aus Arras in sprachlichem und inhaltlichem Vergleiche mit Helinands „Vers de la mort". Leipzig 1911. Diss.
Watriquet, A. Scheler, Dits de Watriquet de Couvin. Bruxelles 1868.
Wind. V. mort, C. Aug. Windahl, Li vers de la mort, poème artésien anonyme du milieu (?) du XIIIe siècle. Lund 1887.
Wolf Schr., F. Wolf, kleinere Schriften, zusammengestellt v. E. Stengel. Marburg 1890.
Wulff V. mort, Wulff u. Walberg, Les vers de la mort par Hélinant, moine de Froidmont d'après tous les mss. connus. Paris 1905. (Soc. d. a. t. fr.)
Zschal. Fabri, Zschalig, Über Fabri, Sibilet u. Duponts Rhetoricque metrifiee. Leipzig. Heidelberger Diss. 1884.
Zt., Zeitschrift für romanische Philologie hrsg. von G. Gröber. Halle.
Zt. fr. Spr. u. Lit., Zeitschrift für französische Sprache und Literatur hrsg. von D. Behrens. Chemnitz u. Leipzig.



Erstes Kapitel.

1. Einleitung.

Mit Recht wird unter den modernen französischen Lyrikern V. Hugo als der größte Verskünstler angesehen. Zur Charakterisierung seiner Kunst greife ich ein paar Gedichte heraus. Ich erinnere an jene schaurige Vision des Arabers in dem Gedichte Les Djinns betitelt, wo der kunstvoll gebaute Vers, erst ganz allmählich bis zum Höhepunkt anschwellend und breiter werdend und dann in der gleichen Weise wieder abnehmend, dem ohnehin schon ergreifenden Stoffe und der mächtigen Sprache zu einer ungemein packenden Wirkung verhilft. Sodann aus den Chants du crépuscule das niedliche: *L'aurore s'allume, l'ombre épaisse fuit . . .*, in dem der Dichter das Dämmern des Morgens schildert, ein Gedicht mit der interessanten Reimstellung ab ab cccb, in Fünfsilbnern abgefaßt, die in ihrem ruhelosen Fortstreben sich so schön dem Inhalte anzupassen wissen, sich gleichsam drängen, sich sehnen dem Tage entgegen. Oder ein anderes, ein Morgenständchen: *L'aube naît et ta porte est close* mit vier Achtsilbnern am Eingang und dem anmutigen, einschmeichelnden vierzeiligen Refrain: *Oh ma charmante, Ecoute ici L'amant qui chante Et pleure aussi.* Noch eine Strophe darf nicht unerwähnt bleiben, die dem Dichter, wenigstens ihrer häufigen Anwendung nach zu urteilen, selbst sehr zugesagt zu haben scheint. Das bekannteste in ihr verfaßte Gedicht ist wohl das an den Bildhauer David: *Oh que ne suis-je un de ces hommes . . .* Die Strophe besteht aus zwölf breiten Achtsilbnern; ihr Charakter ist ernst, ihre Sprache gehoben, die Reimstellung: ababcccdeeed gewählt und kunstvoll. Und doch — wenn ich hier anknüpfen darf — ist schon, was Versifikation anlangt, vor vielen hundert Jahren von französischen Dichtern Bedeutenderes geleistet worden. Ich denke an die afr. Kunstdichter, vornehmlich an einen unter ihnen, Helinand, den Mönch von

Froidmont, den Erfinder der Hlndstr.[1]). Zum Vergleich mit ihr habe ich die letztgenannte Strophe V. Hugos ausgewählt. Wie diese ist sie zwölfzeilig, achtsilbig, der Charakter beider ist ernst und die Sprache gehoben. Stellen wir aber die Anordnung ihrer Reime nebeneinander, hier ab ab cccd eeed, da aab aab bba bba, so fällt der Unterschied in die Augen, und durch den Vergleich mit ihr verliert die Strophe V. Hugos um ein Bedeutendes. Helinand arbeitet mit nur zwei Reimen, während Hugo fünf benötigt; welch eine Menge zusammengehörender Reimwörter mußte ersterem also zu Gebote stehen und wie symmetrisch hat er sie in der Strophe zu verteilen gewußt. Vergliche man freilich den beiderseitigen inneren Gehalt, so würde sich die Wage wohl zum Vorteile des modernen Dichters neigen; in der Form aber bleibt der größte moderne fr. Verskünstler hinter dem afr. Kunstdichter zurück.

Doch ist dieser Gesichtspunkt nicht der einzige, der Interesse für seine Strophe erregen kann und eine genauere Beschäftigung mit ihr rechtfertigt. Versetzen wir uns in die Zeit ihrer Entstehung und sehen wir zu, was sie für die Epoche Neues und Verdienstvolles brachte. Ende des 12. Jahrh. sind Helinands Vers de la mort, in denen wir sie zum ersten Mal finden, bekannt geworden. Die französische Sprache hatte bis dahin kaum Dichtungen gezeitigt, aus denen er für die Form seines Gedichtes hätte lernen können. Seine Vorarbeiter waren vielmehr lateinische Dichter. Was nun das Hauptcharakteristikum der Strophe, die Reimform anbetrifft, so existierten selbst da — soweit es sich bisher übersehen läßt — an Schweifreimen keine komplizierteren Formen als aab ccb, aab aab und vielleicht schon ihre Verdoppelungen. Es wäre somit wenigstens Helinands Verdienst, auf diesem Wege durch Umkehrung der beiden letzten Paare jene Strophenform erzielt zu haben, die gleichzeitig als die schönste und schwierigste in der afr. Poesie dasteht. So unvermittelt dieser Aufschwung vor sich ging, so nachhaltig waren aber seine Wirkungen. Die mannigfaltigen zum Teil recht kunstvollen strophischen Gebilde der folgenden Jahrhunderte, die mit dem Anfang des 13. Jahrh. einsetzen, legen davon ein beredtes Zeugnis ab.

Wie rasch sie sich einbürgerte, wie häufig sie angewandt wurde und wie lange sie sich gehalten, kurz welche Rolle die

[1]) Hlndstr. = Helinandstrophe.

Hlndstr. dann in der afr. Poesie gespielt hat, habe ich des Näheren ja erst im Hauptteil zu zeigen. Hier möge nur die einfache Feststellung Platz finden, daß sie in Gedichten mit nicht lyrischem Strophenbau häufiger begegnet als die einfachen Ausgangstypen, namentlich als aab (quater). Der verwickelte Bau der Strophe macht diese Feststellung um so bemerkenswerter. Andrerseits läßt sich aber gerade hieraus der Umstand erklären, daß von späteren Dichtern so viel an ihr herumgemodelt wurde und jene Unmenge neuer Strophenformen, von der ich am Schluß der Arbeit ein Bild zu geben gedenke, sich aus ihr entwickeln konnte.

Gedichte unserer Art haben zuerst zusammengestellt: Paul Meyer, Ecole Ch. XXVIII 124 ff.; G. Raynaud, Rom. IX 216—47; van Hamel, Car. Mis. XCIII ff. 1891 gab Naetebus in seinem Buche über die nicht lyrischen Strophenformen unter Nr. XXXVI eine für jenen Zeitpunkt so gut wie vollständige Liste [1]). Was seit jener Zeit gefunden wurde, ist bisher noch nicht gesammelt worden.

Zur Orientierung über die Gedichte bietet bisher die beste Quelle Grb. Gr. II[1], franz. Lit., doch fehlt hier der Zusammenhang natürlich ganz; außerdem werden viele Gedichte gar nicht erwähnt oder doch allzu oberflächlich abgetan.

Über die Hlndstr. selbst ist Zusammenhängendes und Erschöpfendes noch nicht geschrieben worden. Andeutungen, die sich nur ganz allgemein auf ihr zeitliches und örtliches Vorkommen bezogen und die Stoffe, in deren Verbindung sie gern gebraucht wurde, machten hauptsächlich: P. Meyer, Ecole Ch. XXVIII S. 124, 133 ff.; G. Raynaud, Rom. IX S. 231; Bechmann, Zt. XIII S. 53—54; Andresen, Af. Marienlob S. 1 und 2; Jeanroy, Rom. XXII S. 49; Guy, Hale S. 256; Rohnstr., Bod. S. 35—36. Über ihre Entstehung hat zuerst gehandelt: Suchier, Bibl. norm. I S. XLIV ff.; über ihren Bau besonders van Hamel, Car. Mis. S. XCV ff.

Aus alledem ergibt sich nun, daß der Plan, die Hlndstr. in Verbindung mit den betreffenden Gedichten einmal im Zusammenhange zum Gegenstand einer Untersuchung zu machen, sowohl von Interesse als auch vom Standpunkt der Literaturgeschichte und der mittelalterlichen Poetik aus recht wünschenswert ist. Mein Ziel ist nun folgendes: einmal alle bis jetzt bekannten Gedichte in der Hlndstr. zu sammeln und die Forschung über sie auf den

[1]) Er geht allerdings ebenso wie seine Vorarbeiter nicht über das Ende des 14. Jahrh. hinaus.



aktuellen Standpunkt zu bringen; dann eine Analyse und kurze Besprechung der Gedichte selbst zu geben, wobei ich über die größeren, soweit von ihnen schon gute kritische Ausgaben und Würdigungen vorliegen, rascher hinweggehen werde, um bei den bisher noch wenig bekannten länger zu verweilen; endlich einen zusammenfassenden Überblick über die Geschichte der Strophe zu bieten, unter besonderer Berücksichtigung auch der verwandten, aus ihr hervorgegangenen strophischen Formen.

2. Allgemeines über Entstehung, Bau, Charakter und Vorkommen der Hlndstr.

Erst 1905 ist von Wulf, V. mort. XXVII—XXXI der endgültige Nachweis geliefert worden, daß nicht der Renclus, wie es van Hamel, Car. Mis. CXCV—IX angenommen hatte, oder Bodel, wie Rohnstr., Bod. S. 36 nachzuweisen versuchte, sondern Helinand der Erfinder unserer Strophe sei.

Ihrem Bau nach ist sie, wie ich in der Einleitung schon bemerkte, zwölfzeilig, achtsilbig und zeigt das Reimschema: aab aab bba bba. Was die ersten beiden Punkte anlangt, so geben sie zu Bemerkungen kaum Anlaß. Die zwölfzeilige Strophe und der achtsilbige Vers waren vor Helinand schon ziemlich beliebt. Das Reimschema zeigt uns zwei Schweifreimpaare, deren letztes insofern vom ersten abweicht, als die Reime dort in umgekehrter Folge verteilt sind. Suchier a. a. O. geht bei der Erklärung dieses Schemas aus von dem einfachsten Schweifreimtypus aabccb, der in der Absicht, nur zwei Reime zu gebrauchen, zuerst zum Typus aabaab umgebildet worden sei. Diese beiden Formen waren in der Tat vor Helinand sowohl in der lateinischen als auch schon französischen Poesie gebräuchlich[1]). Die Verdoppelung der letztgenannten Form: aab (quater) läßt sich dagegen mit Bestimmtheit vor Helinand nicht nachweisen; auch später gelangt sie nur selten zur Verwendung. Sie bildet aber den notwendigen Übergang zur Hlndstr. Der Grund für die Umkehrung der Reimfolge im zweiten Schweifreimpaar ist m. E. entweder in dem Streben nach Abwechslung, oder aber — und das ist mir das wahrscheinlichere — in dem Streben nach Symmetrie, nach einer gleichmäßigen Verteilung der Reime zu suchen. Unsere Form entspringt somit — und dadurch zeigt sie vor allem ihre Überlegenheit über

[1]) Vgl. Grb., Gr. II[1] franz. und lat. Lit.

so manche andere — einem bewußt ordnenden und harmonisierenden Prinzip.

Van Hamel S. XCV bemerkt, daß es durchaus nicht erstaunlich sein würde, wenn mit der äußeren Einteilung der Strophe in vier oder wenigstens zwei Gruppen auch eine innere, logische Hand in Hand ginge, wenn also die betreffenden Partien enger in sich als unter sich zusammenhingen. Er denkt es sich so, daß etwa in den ersten drei Versen ein Gedanke eingeführt, derselbe im zweiten Viertel weiter ausgeführt, im dritten zu Ende gebracht und im letzten Teile die Konsequenz daraus gezogen wird. In der Tat, man könnte eine Menge Beispiele für diese Einteilung bringen, und ich werde bei Gelegenheit der Besprechung der einzelnen Gedichte noch häufiger darauf zurückkommen. Vorwegnehmen möchte ich nur ganz allgemein, daß sie besonders häufig in religiösen Gedichten anzutreffen ist, in Ave Marias oder anderen Gebeten, wo die drei ersten Verse in der Regel eine Anrede in sich schließen, die folgenden sechs eine Betrachtung über die Eigenschaften der Maria bzw. ein reuiges Geständnis des Betenden enthalten, den Schluß gewöhnlich eine Bitte ausmacht. Ein gleiches gilt von den Congés, wo zuerst eine Person eingeführt, dann ihre Beziehungen zum Dichter wachgerufen und zuletzt immer ihr Dankesworte zugerufen werden usw. Diese Erscheinung läßt sich noch in andern Gattungen mehr oder weniger bestimmt verfolgen. Besonders ansprechend ist sie jedenfalls nicht. Wir können auch im großen und ganzen beobachten, daß nur Dichter von geringerer Bedeutung sich in dieser Weise in ihren Gedanken der durch den Reim geschaffenen Einteilung unterwarfen. Dichtern von größerer Originalität jedoch, deren Gedankenflug sich freier regte, hätte solch eine Gliederung ja viel zu wenig Bewegungsfreiheit gestattet; sie faßten von Anfang an die Strophe als ein organisches Ganze. In dieser Weise finden wir sie von einem Renclus, Ad. de la Hale, einem Rustebuef behandelt, und dies war auch schon die Auffassung Helinands, ihres Erfinders. Bei der Zweiteilung der Strophe allerdings, d. i. schwerer Interpunktion nach dem sechsten Verse, einer Erscheinung, die wir auch bei guten Dichtern häufig wahrnehmen, liegt der Fall etwas anders. Sie ist meist nur zufälliger Natur und wirkt ja auch weiter nicht störend, wenn sie nicht wieder zur Regel gemacht wird [1]).

[1]) **Vgl. zur Übersicht: Helinand 26mal in 49 Str.; der Renclus mehr als die Hälfte; Robert le Clerc 233 mal in 312 Str.; die dits d'amour fast ausnahmslos . . .**

Auch bei der Beurteilung des Enjambements in unserer Strophe kommt es, ganz wie beim vorigen Punkte, auf die verschiedenen Dichter an. Solche, die uns etwas Bedeutendes zu sagen haben und die als Meister über der Form stehen, kommen ohne Enjambement manchmal gar nicht aus. Das beweist am besten der Reclus, der doch sicher ein vorzüglicher Dichter war; er brauchte Bewegungsfreiheit für seine Gedanken, wollte auch dann und wann einmal Abwechslung in den rhetorischen Tonfall bringen; so durchbrach er mitunter einfach die Regel von dem Zusammenfall des Vers- und Satzschlusses, und er tat es nicht zum Schaden des Ganzen. Allzu große Freiheit hierin, wie sie sich besonders Dichter der späteren Zeit und meist ohne besonderen Grund erlaubten, sind selbstverständlich auch zu tadeln, ja als Unvermögen auszulegen, den Lauf der Gedanken zu zügeln. Bemerken möchte ich noch, daß Hlnd. das Enjambement ganz vermeidet, so daß seinen Versen eine ausgezeichnete rhythmische Einheit und Selbständigkeit eigen ist; trotzdem weiß er aber durch seine geschickte Sprache den Eindruck des Eintönigen ganz zu verwischen. Dies ist natürlich das Ideal.

Das in der afr. Poesie so verbreitete Streben nach reichen Reimen bemerken wir bei unserer Strophe in ganz auffallender Weise. Es gibt kaum ein Gedicht, dem es nicht anzumerken ist. Manche begnügen sich nicht einmal mit reichem Reim; sie bringen fast durchweg leoninischen; andere haben Gefallen an homonymen oder grammatischen Reimen. Zwei sind unter ihnen, die sich gar das Vergnügen machten, in ihrem ganzen Gedicht von ungefähr 20 Str. nur zwei Reime überhaupt zu gebrauchen. Mit noch anderem Schmuck überlud man zum Teil die ohnehin schon kunstvolle Strophe, mit Wortspielereien im Reim oder auch innerhalb des Verses, nicht zum wenigsten mit Alliteration, die vor allem dazu verwandt wurde, auf gewisse Gedanken besonders aufmerksam zu machen.

Bei der komplizierten Reimform unserer Strophe war es vorauszusehen, daß diese auf die Sprache oder Grammatik ihre Schatten werfen würde und bei keiner andern ist dies auch wohl so schlimm wie hier. Wirkliche Verstöße gegen die Grammatik sind zwar im allgemeinen nur bei schlechten Dichtern festzustellen, indes verleitet auch manchmal Bedeutendere die Sucht, möglichst reich zu reimen und möglichst viele Wortspiele hineinzubringen, zu solchen Schnitzern: ich nenne hier nur Watriquet. Bei Hlnd.



jedoch oder dem Renclus, überhaupt bei Dichtern, deren Absichten weiter gehen als bloß durch schöne Form zu gefallen, ist dies nicht anzutreffen. Der andere Vorwurf jedoch, der einer dunklen Sprache, trifft alle Dichter, die unsere Strophe gepflegt haben. Es war ja auch zu natürlich, daß die vielen Schranken, die ihnen die äußere Form auferlegte, besonders aber, wenn sie sich durch allerlei Künstlichkeiten ihre Arbeit noch erschwerten, eine mehr oder weniger gekünstelte Wortstellung hervorriefen, die ihrerseits wieder auf die Klarheit des Gedankens keinen günstigen Einfluß ausüben konnte.

Vergegenwärtigen wir uns noch einmal unsere Strophe in der Art, wie sie Hlnd. anwendet mit ihren zwölf langen, gleichgebauten Versen, mit dem häufig wiederkehrenden Reim, den Apostrophierungen, ihrer gehobenen Sprache voll „prägnanter Wortkomposita und schwungvoller Gedanken“, so macht sie auf uns den Eindruck des Feierlichen, des Odenhaften, wie Guy sagt. Diesem Charakter entsprechend eignete sie sich nicht für alle Themen, insbesondere nicht für leichtere Dichtung; vorzüglich paßte sie dagegen für die ernste didaktische Poesie, sei sie nun religiös-moralisch wie bei Hlnd. oder auch rein religiös. Hier wirkte sie besonders durch den gleichmäßigen, feierlichen Tonfall und die häufigen, zu nachdrücklicher Hervorhebung verwendeten Refrainwörter. Auch für die satirische Dichtung eignete sie sich, weil in ihr der dazu notwendige kräftige treffende Ausdruck und der scharfe, kühle Ton äußerst gut zur Darstellung gebracht werden konnte, besonders auch hier durch das Mittel der Apostrophierung. Sodann für Stimmungsgedichte ernsten Charakters, wie Congés, Complaintes und traurige dits d'amour. Wenn wir sie aber in späterer Zeit auch in Scherz- oder frohen Liebesgedichten finden, so bewiesen die Dichter dadurch natürlich nur ihre völlige Verständnislosigkeit dem Charakter der Strophe gegenüber. Näheres hierüber werde ich bringen, wenn ich über ihre Geschichte handle.

Es bleibt mir noch übrig, einige Worte über ihr örtliches und zeitliches Vorkommen zu sagen. Ihre Heimat ist Froidmont[1]); sie entstand also in einer Gegend, durch deren Lage an der Grenze von pikardischem und franzischem Sprachgebiet ihr eine Ausbreitung nach beiden Seiten hin möglich war. So zeigt die größte Zahl unserer Gedichte pikardische Herkunft, eine be-

[1]) Diöc. Beauvais.

trächtliche Menge auch entweder rein franzischen Ursprung oder doch franzische Dialektspuren. Nach dem Nordosten, dem Wallonischen zu, erstreckt sich noch ihre Wirkung. Weniger beeinflußte sie den Westen, der nur mit zwei oder drei Gedichten vertreten ist. Noch weiter, über diese engere Heimat hinaus, hat sie ihre Kreise gezogen. John Gower bewies uns, daß man sie auch in England kannte.

Über ihr zeitliches Vorkommen will ich an dieser Stelle nur ganz allgemein bemerken, daß sie am Ende des 12. Jahrh. entstanden, vom 13. bis zur Mitte des 15. ihre Blütezeit erlebte, mit dem Ende dieses Jahrhunderts an Bedeutung verlor und zu Anfang des 16. der Vergessenheit anheimfiel.

Zweites Kapitel.

Die in ihr verfaßten Gedichte

A. in französischer Sprache.

I. Moralische.

Mariages au diable Str. II.

On voit corrompre les estas,
En clercs, en prestres, en prelas,
La maint volentiers symonie;
Desloiautez en avocas,
En ceaus qui vestent les vies dras,
La se repont ypocrisie.
En chevaliers maint roberie
Et en mercheans tricherie,
Faintise en vivans de lor bras,
Usure est as bourjois amie,
Orguex es dames se marie
Et luxure au commun, helas!

a) Für die gesamten Stände.

Das den Mariages des filles au diable entnommene Motto gibt ein gut Stück mittelalterlicher Kulturgeschichte in Frankreich, vom Standpunkt der Dichter aus gesehn, wieder. Für uns ist es gleichsam ein Leitfaden, der einen großen Abschnitt unserer Arbeit durchläuft, indem es für fast alle im ersten Teil vorkommenden Gedichte den Grundgedanken abgibt. Wir vernehmen hier Klagen über die Verderbtheit des geistlichen Standes und der Orden, gegen die der größere Teil unserer Dichter in moralischen und satirischen Gedichten ankämpft: ich erinnere an Hlnd., den



Renclus, Rustebuef, Roi de Cambrai usw.; wir hören Klagen über die Raubsucht der Ritter, mit der sich die für den Ritterstand geschriebenen Dichtungen befassen, die eines Watriquet, der beiden Condés u. a., über Betrug und Wucher, die die handeltreibenden Stände und das reiche Bürgertum ergriffen haben, wie sie uns breiter aus den Vers du monde, den Mariages oder Droiz entgegenschallen; über den Stolz der Damen, der in gleicher Weise ja die Satiriker zu derben Ausfällen reizte und liebeskranken Dichtern von dits od. complaintes d'amour ein Gegenstand der Mißliebigkeit und Klage war u. a. m. Aus diesen moralischen Verirrungen sind ja auch die vielen religiösen Klagen und indirekt auch die religiösen Erbauungsgedichte hervorgewachsen.

Solche Klagen über den trostlosen Zustand der Welt waren schon des Längeren vorbereitet. Vom Ende des 11. Jahrh. an erhoben sich schon Stimmen, die sich die Bekämpfung des Lasters und der Weltlust, erst noch ganz allgemein, zum Ziele setzten [1], natürlich noch in lateinischer Sprache. Sie suchten dies dadurch zu erreichen, daß sie die Welt in möglichst düstern Farben zeichneten, vor dem Tode Furcht erregten und das künftige Leben den Sündern als Schrecken, den Frommen als ewige Freude ausmalten. Dies geschah besonders in den vielen contemptibus mundi. Im Laufe des 12. Jahrh. wurden einige neue Züge in solchen moralischen Betrachtungen beliebt, die Warnung vor der Unbeständigkeit des Glücks, der Heuchelei und Gefährlichkeit der Frau; auch charakterische Züge der Zeit wurden verwertet. So begann jetzt namentlich das Eifern gegen den Ehrgeiz der Geistlichkeit. Alle diese Momente finden wir auch in Gedichten unseres Typs wieder, namentlich das letztere, dem ja zuerst in französischer Sprache und poetischer Form unverhüllt Helinand in seinen berühmten Vers de la mort Ausdruck verlieh.

1. **Les Vers de la mort** 49 Str.

von Helinand.

Morz qui m'as mis muer en mue
En cele estuve o li cors sue . . .

Da uns Wulff 1905 eine gute kritische Ausgabe und Würdigung des Gedichtes geboten und die Forschung seitdem noch nichts Neues gebracht hat, kann ich mich hier kurz fassen und mich im

[1]) Vgl. Grb., Gr. II¹ Lat. Lit. S. 374 ff.; ebenda fr. Lit. S. 692; ebenda II² S. 37 ff.; ferner G. Paris, Lit. 143 ff.



wesentlichen mit Hinweisen begnügen. Der Text der Ausgabe ist unter Benutzung von 24 Hschr. hergestellt [1]). Nach Wulffs Abhandlung über den Autor des Gedichtes [2]) läßt sich folgende flüchtige Lebensskizze entwerfen: Gegen 1160 wahrscheinlich in Angivillers geboren, erhielt er seine Ausbildung hauptsächlich in Beauvais durch den Grammatiker Raoul. Um 1185 war er schon ein beliebter trouvère und genoß die Gunst des Königs Philipp August. Nach ein paar Jahren leichtfertigen Lebens trat er aber in den Cisterzienserorden zu Froidmont en Beauvaisis ein. Zwischen 1194—97 entstanden hier seine Vers de la mort; seine Chronik ist vor 1216 anzusetzen und seine Sermone fallen in das letzte Jahrzehnt seines Lebens; gestorben ist er nach 1229.

Die Vers de la mort sind es, mit denen er am meisten Schule gemacht hat. Diese Wirkung beruht nur zum geringsten Teile auf dem Stoffe, denn anderes als Anselm v. Canterbury in seinem „contemptus mundi“ und nach ihm so viele andere lateinische Schriftsteller in ähnlichen Werken geboten haben, findet sich auch hier nicht. Wie sie will Hlnd. alle Stände bessern und retten durch Erweckung der Todesfurcht. Neu war bei ihm nur der Zug, den Tod als Person zu denken und ihn aufzufordern, die Vertreter der Stände aufzusuchen, um sie durch sein Erscheinen in ihrem sorglosen Leben aufzuschrecken und an ihr Seelenheil zu mahnen. Inhaltlich brachte er sonst wenig Neues. Den Erfolg sicherten ihm die schöne neuerfundene Strophe und nicht zum wenigsten seine offene, wuchtige Sprache, zwei Faktoren, die hier in ganz wunderbarer Weise miteinander verquickt waren. Von der Strophe mit ihrem ausgedehnten, auf äußeren Erfolg zielenden Apparat von Kunstmitteln, wie reicher Reim, Wortspiele, Alliteration usw., sprach ich bereits an anderer Stelle. Der Darstellung war neben ihrer Kraft und ihrem Schwung besonders eine Redefigur, die seitdem eng mit der Strophe verbunden blieb, die Apostrophierung eigentümlich. Helinand hatte sie natürlich nicht selbst erfunden [3]), bewies aber durch den Erfolg, daß der Gedanke,

---

[1]) Ntbs., Strf. 126—27 fälschlich 26 Hschr. (vgl. Wulff, V. mort XXXV A. 1); eine neue Hschr. von zwölf Str. in Brüssel gefunden (Krit. Jahresbericht 1905 I, S. 145 und 51). Näheres über die Hschr. a. a. O. S. XXXIV ff. Drucke und Lit. verzeichnen neben Ntbs. a. a. O. Grb., Gr. 690 mit Anmerkung und Ausgabe S. XXXIII—IV; über s. Sprache Wallh., Vgl. S. 31—75.

[2]) Ausgabe S. VII—XXVII.

[3]) Er entlehnte sie wahrscheinlich einem Senecaschen Fragment: Dialogus sensus et rationis de remediis fortuitorum (vgl. Grb., Gr. S. 696).

sie neu zu beleben, ein glücklicher gewesen war. Zum Schluß ist nicht zu vergessen, daß Hlnd. überhaupt der erste war, der diesen alten, in umfangreichen lateinischen Werken niedergelegten Gedanken eine knappe, gefällige poetische Hülle gab und der sich vor allem durch Anwendung der französischen Sprache auch den Laien vollauf verständlich machte.

Welch begeisterte Aufnahme und ungeheure Verbreitung das Gedicht gefunden haben muß, beweisen zum Teil Überlieferungen von Zeitgenossen wie die, daß die Verse Hlnds. öffentlich vorgelesen worden sind, dann auch die große Menge der Handschriften, endlich aber die zahlreichen Nachahmungen, die sowohl seine Strophe als auch seine Sprache gefunden hat [1]). Ich werde sie an den betreffenden Stellen namhaft machen.

2. **Les Vers du monde** 17 [2]) Str.

Du monde qui fet a reprendre
Me dueil, quar aincois me vint prendre.

Nach der einzigen überkommenen Handschrift wurde dies Gedicht 1842 von Jubinal gedruckt [3]). Der Verfasser ist nicht bekannt. Gröber verlegt es, entgegen der bisherigen Annahme, schon ins erste Drittel des 13. Jahrh., freilich ohne einen näheren Grund anzugeben. Was den Dialekt angeht, so zeigt eine Übersicht über die Reime folgendes:

1. **en** und **an** werden im Reim geschieden (vgl. Str. Ia und b (en), VIb (en), XIIa (an), XVb (en).
2. Etymologisch ausl. s und **ts** reimen untereinander (Str. VIb paiemenz: venz: sens; Str. XI meschiez: chiez (chief+s): pechiez: atachiez etc.).
3. **ai** im Hochton reimt nur mit etymol. **a** und **j**.
4. **iée> ie** durch den Reim gesichert Str. XVI_6: esvuidie.
5. Str. XIIIb reimen griu (zu graecum): pieu: soutiu (zu subtilis): eschieu (scheu).

Wir sehen, unser Gedicht bringt äußerst charakteristische Formen im Reime, die mit Sicherheit sämtlich nach dem Norden weisen, zwei und fünf bestimmt nach der Pikardie.

1) Vgl. über seine Verbreitung Ausg. S. III–VI.

2) Grb., Gr. S. 696 zitiert 16 Str.

3) Jub., NRec. II. 124—31; über Hschr. und Lit. vgl. Ntbs., Strf. S. 113. Grb., Gr. S. 696.



Das Thema von den Verlockungen der Welt zur Sünde ist, wie schon erwähnt, im 12. und 13. Jahrh. beliebt gewesen. Unser Gedicht scheint eines der ältesten in französischer Sprache und poetischer Form zu sein. Eine Analyse ist noch nicht gegeben. Der Autor sagt: Ehedem habe ich selbst im Treiben der Welt Zeit, Verstand, ja meine ganze Jugend vergeudet; das gereut mich sehr, denn ich habe mich nunmehr von ihrer Nichtigkeit überzeugt; in ihren Versprechungen liegt nur Wind und zahlen tut sie nur mit Asche. Gar sehr muß ich mich über dich beklagen, Welt; zu viel Glauben habe ich dir geschenkt, so wurde ich von dir überlistet. Körper und Seele hast du mir zerschlagen und vergiftet. Das Gift, das ich aus deiner Schale trank, als ich noch dir zugehörte und von dem ich mich jetzt vergiftet fühle, es erscheint jedem zuerst verlockend, bis er den Schaden und den Niedergang erkennt, den die Seele dabei erfährt. Welt, du gleichst einem Irrwege, dessen Eingang ausgeschmückt ist mit Freuden aller Art, die du die Deinigen kosten läßt, wie Stolz, Tand, Habgier und dergl. Nichtiges mehr. Wenn sie dann aber gern zurück möchten, finden sie den Ausgang nicht mehr; wahrlich das reinste Labyrinth des Daedalos. Durch Lockmittel aller Art fängst du sie ein, betrügst sie dann und kümmerst dich nicht weiter um ihren Schaden. Ja selbst die Weisesten werden närrisch durch die Art, die du sie lehrst. Du führst die Menschen auf den Berg des Neides und eröffnest ihrem Blick das Neuland der Habsucht und der Überhebung, derart, daß sie sich nicht wieder zu erniedrigen wissen und sie den Untergang dabei finden können. Das größte Unglück bei alledem ist aber nun, daß du so viele Häupter der heiligen Kirche zu den Deinigen zählst, die sehr wohl erkennen, daß es in dir nur Sünde gibt, aber trotzdem so eng an dich gefesselt sind, daß sie nur dich lieben und dir glauben. So steht es um die, die uns belehren müßten. Die Anklagen werden nun immer heftiger:

Mondes, nus ne puet en milisme
De tes faussetez metre en rime,
En romanz, n'en latin, n'en griu.
Tu es serpenz qui envenime,
tu es li cyffres d'angonisme [1])
qui ne fet fors tolir le lieu
d'autre figure, c'est de Dieu.

[1]) angonisme entstellt aus algorisme = Arithmetik.

Hier hat er die Höhe seiner Anschuldigungen erreicht. Ich für meinen Teil, so schließt er, habe jetzt deinen Betrug und den Schaden, den ich dabei nehme, erkannt; deshalb werde ich mich wenigstens jetzt von dir scheiden:

Or vueil issir de ton servage
Et corre a mon droit heritage,
Que Diex m'a fet et esligie.

Nach meinem Dafürhalten haben wir es hier mit einem begabten Dichter zu tun. Der Stil ist ziemlich klar, die Sprache außerordentlich bilderreich und wirksam. Gedankenverknüpfung ist meist vorhanden und wird ausdrücklich hervorgehoben beim Übergang von einer Strophe zur folgenden (vgl. Str. 1—2, 2—3, 4—5 usw.). Zu tadeln ist nur die Weitschweifigkeit und die damit Hand in Hand gehende Wiederholung derselben Gedanken, wenngleich er ja bestrebt ist, ihnen immer ein neues Gewand zu geben. Von der Apostrophierung hat er reichlich, vielleicht etwas zu reichlich Gebrauch gemacht. Die Versifikation steht auf der Höhe des Übrigen, sowohl was die Einheitlichkeit der Strophe als auch Versbau und Reim anlangt. Die vorkommenden Enjambements sind nicht störender Natur. Die Reime sind häufig reich und leoninisch (I 6, 7, 10, 11; 3 und 8. II 3, 6, 11 usw.), auch homonyme sind anzutreffen (II 1 und 9, IV 8 und 11, VII 3 und 6 usw.).

Gröber bezeichnet es als eine Nachahmung von Hlnds. Gedicht, was sowohl nach Form als auch nach Stil und Gedanken zutrifft. Ich weise in dieser Beziehung besonders auf Hlnd. Str. 49 hin, die den Inhalt der Vers du monde in knappen Sätzen in sich schließt und dem Dichter als unmittelbarer Ausgang gedient haben könnte. Hlnd. spricht dort seine Verwunderung darüber aus, daß die Freuden der Welt trotz ihres Giftes, das sie enthielten, ihrer kurzen Dauer und der schweren Sühne hernach so begehrt würden.

3. **Li Romans de Carité** 242 Str.

vom Renclus de Moiliens.

Dire me plaist et bien doit plaire
Che dont on prent bon essemplaire.

4. **Miserere** 273 Str.

vom Renclus de Moiliens.

Miserere mei, Deus!
Trop longuement me sui teus . . .



Von diesen beiden Gedichten besitzen wir eine äußerst gründliche und wertvolle Ausgabe durch van Hamel, die 1885 herauskam und einerseits alles, was vorher darüber gesagt und davon gedruckt war, entbehrlich machte, andrerseits auch heute noch bis auf einige Irrtümer in der Datierung auf dem Stand der Forschung steht [1]). Ich verweise daher auch hier im großen und ganzen auf genannte Ausgabe.

Der vom Herausgeber gebotene Text ist auf Grund von 36 Handschriften hergestellt. Seitdem, wie schon erwähnt, ist nur noch ein Bruchstück vom ersten Gedicht gefunden worden. Über den Autor weiß man sehr wenig. Van Hamel hat kurz folgendes festgestellt [2]): Sein wirklicher Name ist, nach Angabe einer Handschrift allerdings nur, Barthélemy; man nennt ihn aber gewöhnlich nur den Renclus v. Moiliens [3]); hier führte er also, abgeschlossen von der Welt, ein Büßerleben. Bevor er in die Klause ging, scheint er Mönch zu Saint Fuscien (dioc. d'Amiens) gewesen zu sein. Er ist ein gebildeter Mann, versteht Latein wie Französisch, beweist eine ausgedehnte Kenntnis der geistlichen und weltlichen Literatur; schon vor diesen beiden Gedichten wird er schriftstellerisch hervorgetreten sein; es ist uns jedoch nichts davon erhalten. Sein Dialekt ist, wie es uns die Stätten seiner Tätigkeit ja nahe legen, der pikardische [4]). Van Hamels Daten in bezug auf des Autors Leben und Werke sind verfehlt. Wulff [5]) hat ihn korrigiert und festgestellt, daß der Renclus gegen 1160 geboren, 1224—25 den Roman de Carité, 1228—29 den Miserere verfaßte und um 1230 gestorben ist.

Ausführliche Analysen von beiden Gedichten sind bereits gegeben worden [6]), ich deute hier deshalb nur die Grundgedanken beider Gedichte an.

---

[1]) van Hamel, Car. Mis.; über ältere Lit. und Drucke vgl. Ausgabe S. I—VI; Hschr.: Ausg. S. VII—LXXXV und Ntbs., Strf. S. 116 und 17; eine neue Handschrift, die ein Bruchstück vom Carité bietet: Dijon 525 wird Rom. XXXIV S. 373 erwähnt. Literatur seit der Ausgabe: G. Paris, Lit. S. 224—25, Ntbs., Strf. 116 u. 17 und 130 u. 31; Grb., Gr. S. 697—98; Ch. V. Langlois, La Vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes du temps, Paris 1908, S. 113—52.

[2]) Ausg. S. CLXXXV—CXCV.

[3]) Moiliens = Molliens-Vidame dép. Somme arr. Amiens.

[4]) Vgl. die eingehende Sprachuntersuchung Ausg. S. XCIII—CIX.

[5]) V. mort S. XXVII—XXXI.

[6]) Vgl. besonders Ausg. S. CLXI—XXVI und Grb., Gr. S. 697.



Im Roman de Carité klagt der Dichter über den moralischen Verfall, der immer weiter um sich greife; der Glaube fehle und charité sei verschwunden. Der Dichter durchreist alle Länder, um ihren Aufenthalt zu entdecken, mischt sich unter alle Stände, besonders die Geistlichkeit, die Mönche und die niederen Stände und findet Gelegenheit, sie zu tadeln und sie über ihre Pflichten sowie die Grundsätze wahrer Frömmigkeit aufzuklären. Charité findet er nirgends, sie muß schon in den Himmel entwichen sein. Mit hellen Farben malt er dann zum Schluß die Schönheiten eines solchen Aufenthaltes aus; in den letzten Strophen spricht er von sich selbst und seinem Werke.

Nicht die gleiche logische Gliederung zeigt das zweite Werk, Miserere nach dem Anfang benannt. Der Dichter charakterisiert uns darin das irdische Leben als eine kurze Übergangs- und Vorbereitungszeit für das zukünftige, ewig dauernde. In diesem Sinne müsse es gut ausgenutzt werden. An erster Stelle nennt der Dichter hier das Almosengeben. Er warnt dann vor den mannigfaltigen Sünden der Zeit, gibt Ratschläge zu ihrer Bekämpfung. Das beste sei, dem Dienste der Welt, der nichts als Enttäuschung bringe, ganz zu entsagen und sich auf diese Weise siegesgewiß gegen den Angriff des Todes zu wappnen. Noch einmal bringt er dann gegen Ende des Werkes seine Ermahnungen zur Reue und Buße vor und beschließt mit einem begeisterten Hymnus auf die Jungfrau Maria sein Gedicht.

Sowohl in der Form als auch in der Sprache offenbart sich der Renclus als ein Schüler Hlnds.[1]; er ist jedoch kein sklavischer Nachahmer, er bringt vielmehr manche eigenen Gedanken und auch sein Stil ist noch sehr subjektiv. Bildlichkeit des Ausdrucks, Antithesen, Wortspiele, Alliteration und besonders im Miserere die Allegorie sind seine vorzüglichsten Stilmittel[2]; diesem seinem lebhaften und kraftvollen Stil ist es mit zu danken, daß er nicht in Eintönigkeit verfallen ist, die doch die Länge des Gedichtes und auch das der Strophe eigene gleichmäßige Pathos nur zu leicht mit sich bringen konnten. Zur Vermeidung dieses Übels trägt auch nicht zum wenigsten die geschickte Verskunst bei[3]). Er ist ein Meister in der Anwendung der Hlndstr. Um eine bestimmte äußere Einteilung kümmert er sich hier wenig oder gar nicht; wo

[1]) Vgl. hierüber Ausg. S. CXCVI—VII und Wulff, V. mort S. XXXI Anm. 1. [2]) Vgl. Gröbers Gr. S. 698.

[3]) Vgl. hierüber Ausg. S. XCIII—CIX.



sie zu finden ist, ist sie Sache des Zufalls oder doch durch syntaktische oder stilistische Gründe bedingt. Wie ich an anderer Stelle bereits hervorhob, macht er von Enjambement, besonders in dem reiferen Werke, dem Miserere, ausgedehnten Gebrauch und bringt auch dadurch manchmal freieren, natürlichen Fluß in die sonst so pathetische Rede.

Wie Hlnd. ist auch der Renclus bedacht, die Reime möglichst reich, ja leoninisch zu wählen. Reime von Homonymen liebt er auch sehr, während er identische zu vermeiden sucht. Niemals opfert er jedoch diesen Künsteleien die Grammatik.

Wie sehr auch sein Werk Anerkennung und Verbreitung gefunden hat, beweist einmal die große Zahl der Handschriften, von denen einige noch aus dem 15. Jahrh. stammen, dann die Tatsache, daß eine Menge Einzelteile aus dem Ganzen herausgelöst wurden, Übersetzungen in fremde Sprachen und dergleichen mehr. Auf der andern Seite auch hier wieder eine beträchtliche Anzahl Nachahmer, die sein Gedicht nach allen Seiten ausgebeutet haben; unter ihnen werden uns, weil auch sie in unserer Strophe schrieben, die beiden Condés am meisten interessieren.

5. **Li estris des quatre vertus** 26 Str.

Qui en bel rimer velt entendre (: prendre).

Das Gedicht ist noch nicht gedruckt und nur wenig von ihm bekannt. Durch den Zusatz „selonc s. Bernart“ in der Überschrift weist es selbst auf seine Quelle hin. Es ist also nach einer Predigt des Bernart v. Clairvaux über die Tugenden geschaffen; Diese, misericordia, veritas, justitia und pax, werden nach dem Vorbilde B.s als vier Schwestern dargestellt.

Nur in einer Handschrift, die aus dem 13. Jahrh. stammt, ist uns das Gedicht überliefert [1]). Wahrscheinlich gehört es noch der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts an, da die Flut der Nachahmungen von B.s Sermonen zu Anfang des 13. Jahrh. besonders groß war.

6. **Li Regres Nostre Dame** [2]) 276 Str.

par Huon le Roi de Cambrai.

Oies de haute estore l'uevre
Si com ele se doit esmuevre.

[1]) Vgl. Ntbs., Strf. S. 113 und Grb., Gr. S. 691. [2]) Vgl. S. 33 Anm. 1.

Långfors hat 1907 das Gedicht [1]) kritisch herausgegeben [2]). Der Text ist auf Grund von 15 Handschriften fixiert [3]).

Der Roi de Cambrai ist als moralischer und satirischer Dichter aus der ersten Hälfte des 13. Jahrh. bekannt [4]). Neben diesem und einem gleichfalls in der Hlndstr. verfaßten Gedichte, das wir noch kennen lernen werden, der Division d'ordres sind noch einige Schwänke und die große Vie de St. Quentin von ihm überliefert. Seiner Heimat entsprechend weist seine Sprache spezifisch pikardische Formen auf, wie Långfors in seiner eingehenden Sprachuntersuchung festgestellt hat [5]). Das Datum unseres Gedichtes hatte der Herausgeber irrtümlicherweise in die Jahre 1244—48 verlegt. P. Meyer hat den Irrtum berichtigt und Långfors überzeugt [6]). Einen Anhaltspunkt für die Datierung bietet der Umstand, daß Teile des Regres in die Reimbibel des Geoffrey de Paris [7]) 1243 aufgenommen wurden. Er muß also vor diesem Jahre entstanden sein, Meyer und Långfors nehmen an, erst ganz kurze Zeit vorher.

Eine Analyse des Werkes ist bereits in ausführlicher Weise gegeben worden [8]). Ich hebe daher nur die Hauptzusammenhänge hervor. Die ersten sieben Strophen geben den Plan des Dichters

[1]) Die Einordnung des Gedichtes machte einige Schwierigkeit, da es eine große Kompilation von rein religiösen, religiös-moralischen und auch satirischen Partien ist. Um das Ganze nicht auseinanderzureißen, und da der größte Teil und der spezifische Charakter des Werkes religiös-moralischer Natur ist, habe ich es hier untergebracht. Überhaupt sind die Grenzen der verschiedenen Stoffgebiete manchmal nur fließende, weil zu jener Zeit die Moral so eng mit der Religion verknüpft war und die Dichter sich auch meist von ihren Gedanken einfach treiben ließen.

[2]) Långf., Regr.; ältere Lit. besonders Ntbs., Strf. S. 128, Grb., Gr. 836—38, Ausg. S. III—IV; Lit. seitdem Rev. l. rom., série 6, 2. Folge S. 84, Rom. XXXVII 314—15 u. 315 A 1; Reiche, Btrg. (Rom. XXXVIII 629); Zt. fr. Spr. u. Lit. XXXIII (1908) 2. Teil S. 163—67; Ecole Ch. 70 (1909), S. 131—34; Herrigs Archiv 120, S. 217 ff. und Krit. Jahresbericht hsgg. von Vollmöller 11, II 102; hier hauptsächlich über die Echtheit der Strophen.

[3]) Ausg. S. III; Beschreibg. S. IV—XXXV; Klassifikation S. XXXV—XLVIII und Reiche, Btrg. S. 24—31.

[4]) Vgl. Ausg. S. CXXXVIII ff. [5]) Vgl. Ausg. S. XLIX—LXXXIII.

[6]) Rom. XXXVII S. 314 und 315 A. 1 und Notices et extr. 39 (1909) S. 257—58; auf der andern Seite Zt. frz. Spr. u. Lit. XXXIV II (1909), S. 154—57.

[7]) Die Bible des sept estaz du monde, ein kompilatorisches Werk, bestehend aus dem versifizierten Bibeltext, vermischt mit moralischen und religiösen Erzählungen (vgl. Långf., Regr. S. CXXVII—XXXI).

[8]) Vgl. Reiche, Btrg. S. 13—24.



an, die erhabene Geschichte von dem Tode des Herrn nach der Bibel vorzuführen. 8—36 einschließlich reicht die complainte der Maria [1]), die nach dem Muster einer kleinen lateinischen Marienklage, von Långf. S. CXVII mitgeteilt, gebaut ist. Strophe 37 malt der Dichter die Stimmung der Gottesmutter aus; 38 spricht dann Christus zu seiner Mutter und klärt sie über sein Erlösungswerk auf. Hieran anknüpfend, nimmt der Dichter Gelegenheit, auf unsere Undankbarkeit gegen den Vollbringer dieser Tat hinzuweisen und somit auf den schlechten Zustand der Welt und die Laster der einzelnen Stände einzugehen. Strophe 56—69 philosophiert er über das Verhältnis von Seele und Körper [2]). 70—91 enthalten Warnungen vor der Sünde, Mahnungen an den Tod und Lob der Tugendhaften. Strophe 92—105 gelten den Orden. Der Dichter entwirft uns ein drastisches Bild von ihrem sündigen Leben und Treiben in der Art, wie es schon Hlnd. Str. XXXVI getan hatte und hält dagegen das Bild eines Gott wohlgefälligen Mönches. Über die Gesetze der Ehe handeln 106—08; die folgenden Strophen bis 156 wenden sich zuerst an die Geistlichkeit im Besonderen, um auf allgemeine Betrachtungen über die Sündhaftigkeit und Verderbtheit aller Stände überzuleiten; hier kritisiert er ihre Laster hauptsächlich vom Standpunkte des zukünftigen Lebens aus. Dann kehrt der Dichter wieder zum Ausgangspunkte zurück, erinnert an Christi Erlösungswerk und an seine göttliche Mutter und widmet beiden, besonders Maria, einen begeisterten Lobpreis (159—168). Bis 188 malt er den letzten Tag aus, das Erscheinen des Antichrists und seine Besiegung. Es folgt nunmehr (189—237) die Parabel von den drei Freunden [3]), deren Inhalt ja durch Andresens Veröffentlichung hinreichend bekannt ist. Daran schließt sich an (Str. 238—67) die Parabel von der armen, mildtätigen Frau, die Långfors in Bezug auf Inhalt und Quellen

[1]) Sie ist als selbständiger Teil aus dem Werke herausgelöst und noch bis zu Långfors Ausgabe als selbständiges Gedicht angesehen worden (siehe Ntbs., Strf. S. 132; Grb., Gr. S. 973; Ausg. S. XI und CXV—CXXIV).

[2]) Zehn von diesen Strophen soll Geoffrey in seine Bibel aufgenommen haben; bis zu Långfors Ausgabe d. Regr. sind sie für Strophen des „dit du cors" gehalten worden (vgl. Långf., Regr. S. XXI u. CXXIV—VII); ich werde bei Behandlung des Gedichtes noch darauf zurückkommen.

[3]) Auch diese Parabel wurde unter Abänderung des Reimes von G. in seine Bibel aufgenommen; auch sie kennt man erst seit 1907 als Teil des Regr.; veröffentlicht u. d. Näheren besprochen war sie schon von Andresen, Zt. XXII 49 ff. (vgl. auch Ausg. XXII ff. u. CXXVII ff.).



eingehend behandelt hat [1]). An beide Parabeln sind moralische Schlußfolgerungen angeknüpft. In den letzten Strophen erinnert der Dichter noch einmal an die göttliche Liebe und schließt Str. 276 mit der Bitte um die Kraft, ein rechtschaffenes Leben führen zu können.

Der große Umfang des Werkes brachte ganz von selbst eine Menge Wiederholungen mit sich, die die völlige Dispositionslosigkeit nur begünstigen konnte. An originellen und hervorragenden Gedanken kommt er seinen Vorgängern nicht gleich. Alle Motive, die er verwertet, waren bereits vorbereitet und in ähnlicher Weise schon von Hlnd. und dem Renclus angewandt worden [2]). Die begeisternde Rhetorik dieser beiden Dichter geht ihm auch ab. Er bringt jedoch ein ganz neues Element in sein Gedicht hinein, die Satire, und gerade die Partien, in denen er ihr freien Spielraum läßt, — dies geschieht namentlich bei seinem Eifern gegen die Orden und die Geistlichkeit — sind zweifellos die interessantesten und vielleicht die besten. Sein Stil zeichnet sich, wie der seiner Vorgänger, durch gesuchte Wortformen aus. Meister ist er in der Form; die Hlndstr. hat ihm gefallen und gelegen. Was ihre technische Behandlung angeht, so ist zu bemerken, daß eine starke Interpunktion nach der sechsten Zeile verhältnismäßig häufig anzutreffen ist, was jedoch wohl, wie auch die sorgfältige Vermeidung des Enjambements mehr als eine Folge seines Feingefühls und seiner Korrektheit als seines Unvermögens anzusehen ist. Von den Reimen sind die meisten reich oder leoninisch (I 3 u. 6; 5 u. 9; II 3, 6, 8, 10, 11; Doppelreim: I 1, 2, 4, 12; 3, 7, 11; 8, 10 usw.); homonyme sind verhältnismäßig selten (I, V, XI, XXIV etc.).

In derselben Weise wie bei den vorigen größeren Dichtern beweist auch den Erfolg seines Werkes die im Verhältnis zur Länge immerhin beträchtliche Anzahl Handschriften und vor allem die Herauslösung der vielen einzelnen Partien, namentlich der complainte, des Streites zwischen Seele und Körper und der beiden Parabeln; schließlich auch hier wieder die Nachahmer, unter denen Robert le Clerc und Rustebuef die bedeutendsten zu sein scheinen [3]).

---

[1]) Vgl. Ausg. S. XXX und CXXXI ff. [2]) Siehe S. 38 A. 1.

[3]) Von eigentlichen Entlehnungen kann jedoch wohl kaum die Rede sein; Str. des Regres, die wegen ihres Anklingens an Hlnd. am meisten hervortreten, sind 69, 71—72, 78, 80, 101 ff., wo von den Orden die Rede ist, 130 ff., besonders aber 140 ff., wo auch er den Tod apostrophiert und ihn als Warner herumschickt.



7. Des droiz 39[1]) Str.

vom Clerc de Voudai.

Or entendez une complainte
Dont la reson est si bien jointe.

In elf Handschriften ist uns dies Gedicht erhalten[2]). Nach einer hat es 1834 Duplessis, nach zwei andern 1842 Jubinal gedruckt[3]). Als Autor nennt sich in der vierten Zeile der ersten Strophe des Gedichtes ein Clerc de Voudai. Alles was man aus seinen Werken oder aus Notizen älterer Literarhistoriker über ihn hat feststellen können, ist, daß er um die Mitte des 13. Jahrh. gelebt[4]), 37 Jahre das Amt eines maître d'école bekleidet hat[5]), ein guter trouvère und der Verfasser verschiedener Fabliaux, die er in der zweiten Strophe des Fabliau „Dieu d'amours" aufführt[6]), gewesen ist. 37 Jahre hat er, wie er es selbst angibt[7]), als leichtlebiger trouvère und beim Spiel verbracht, dann aber Einkehr gehalten. Im Alter von mindestens 40 Jahren schrieb er dies dit[7]), sicher vor 1265, denn aus diesem Jahre stammt bereits eine Hschr.[8]). Gebürtig ist der Verfasser aus Voudai[9]), also der Ile de France; seine Sprache weist auch dorthin.

„Höret nun eine Klage, wie ihr sie schöner kaum werdet hören können, vom Clerc de Vouday", so beginnt und empfiehlt er sein Gedicht. Es folgt nun ein Selbstbekenntnis: Lange Zeit hatte ich mich verirrt; 37 Jahre lebte ich im Dienst der Welt; von jetzt ab will ich ihn aufgeben. Wenn man 40 oder 50 Jahre alt geworden ist, wird es auch wohl Zeit, daß man bereue, ge-

[1]) Grb., Gr. 821 gibt nur 38 Str. an; über die drei von Jub., NRec. II 134 gedruckten Str. hat sich bereits Ntbs., Strf. S. 109 geäußert und nachgewiesen, daß sie unecht seien.

[2]) Siehe Ntbs., Stf. S. 108—09; zu den von ihm genannten neun Hschr. füge hinzu: Beauvais, Arch. municip. AA_2 und Paris, Bibl. nat. f. fr. 795 fo. 10 (vgl. P. Meyer, Bull. Soc. 1894 S. 55—56).

[3]) Dupl., dit und Jub., NRec. II S. 132—49. Die beiden Drucke weichen nicht sehr voneinander ab. Sie zeigen die gleiche Strophenzahl und bis auf eine, Str. 35 bei Jub., die bei Dupl. als vorletzte erscheint, auch die gleiche Strophenfolge. In einzelnen Wortformen oder manchmal auch ganzen Reimwörtern finden sich natürlich Unterschiede; der Jub.-Text ist zweifellos der bessere; er beruht ja auch auf zwei Handschriften.

[4]) Dupl., dit S. III. [5]) Hist. litt. XXIII 262.

[6]) Vgl. Rom. XIV 278.

[7]) Vgl. die vier ersten Strophen unseres dit, besonders Str. 2.

[8]) Vgl. Cloëtta, Poème moral. Erlangen 1886.

[9]) Voudai (dép. Seine-Marne arr. Coulommiers).

flucht und gelogen zu haben, daß man den Körper kasteie und weltliche Begierden von sich weise, denn nur so kann man die Seele schützen vor schändlicher Höllenqual. Viel habe ich euch gefabelt und in Reime gebracht; nun muß ich mich aber von alledem zurückziehen. Doch will ich noch ein kleines neues Gedichtchen reimen und zwar von der droiture.

Nach dieser Einleitung, die die ersten vier Strophen umfaßt, nimmt er sein eigentliches Thema erst in Angriff und führt nun eine große Menge von Zügen an, das Betragen der Menschen betreffend, Züge, die droiz, das Sittengesetz, der Inbegriff der bürgerlichen Moral, der guten Sitten und Rechtschaffenheit, wie es Gröber interpretiert, teils gut heißt, teils verbietet. Ich will aus dem wirren Durcheinander von derartigen Vorschriften nur die wichtigsten und interessantesten herausgreifen: droit verlangt, daß man nicht übel rede von einer guten Sache. droit erzeigt Ritterlichkeit, bekämpft jeden Frevel und lehrt, das Gute zu tun. droit will, daß man einen guten Lebenswandel führe, keine Begierde nach Hab und Gut des Andern in sich hege, sondern zufrieden sei. Bei Tische soll man nicht viel sprechen, stets alles, was man sagen will, vorher reiflich bedenken und von Dingen, die nicht schicklich sind, ganz schweigen. droit sagt weiter: Dränge dich nicht in den Rat und die Geheimnisse Anderer hinein, wenn du nicht aufgefordert worden bist; höre nicht auf Schmeicheleien, Verleumdung und Spott, gute Worte aber merke dir und handle danach. droit gebietet, daß man mit Menschen, die durch irgend ein Unglück Schaden erlitten, Mitgefühl habe, ihnen gütige Unterstützung zukommen lasse und freundlichen Umgang mit ihnen pflege. Nicht dulden soll man, daß einem Menschen auf unrechte Weise etwas von dem Seinigen genommen oder ihm an seinem Körper Schaden zugefügt werde. Die Ritter, den vornehmsten Stand, ermahnt droit, sich vor entehrenden und gemeinen Taten jeglicher Art zu hüten. Der Frau soll man Ehre erweisen, angemessenen Umgang mit ihr pflegen und wenn sie verheiratet ist, sie nicht verführen; diese aber, wenn sie bei einem Andern als ihrem Manne gefunden wird, verdient den Namen einer Prostituierten. Die unteren Klassen werden aufgefordert, ehrlich beim Handel zu sein, und wenn Einer plötzlich reich werde, solle er sich nicht stolz über die Andern erheben. Str. 35—38 wird der Verfasser zum Satiriker; er kommt auf die Kleriker und Ordensbrüder, vor allem die Cordeliers und die Jacobiner zu sprechen; droit

wendet sich besonders scharf gegen ihre Scheinheiligkeit, ihre Geldgier und ihre weltlichen Sünden. Zum Schluß läßt der Dichter dann droit sagen, daß der zum Unglück geboren sei, der sich jetzt nicht bessere und das Rechte gegen sein Unrecht nicht in Schutz nehme.

Zum Stoffe ist nicht viel zu sagen; neben vielen Gemeinplätzen findet sich doch manche beherzenswerte Bemerkung, die auch der modernen Gesellschaft noch von Nutzen sein könnte. Als Dichter vermag ich ihn nicht allzu hoch zu stellen. Ich finde nichts in dem Gedicht von dem von Gröber gepriesenen „neckischen Spielmannston und dem treffenden Ausdruck". Meines Erachtens ist die Sprache unendlich trocken, und die vielen nichtssagenden Einschiebsel und die hauptsächlich durch die mangelhafte Disposition hervorgerufenen Wiederholungen machen es äußerst eintönig und ermüdend. Der treffende Ausdruck aber geht nur allzu häufig bei der Neigung zum Phrasenhaften verloren. Jede Strophe des eigentlichen Gedichtes hebt mit dem gewichtigen „droit dit" oder „droit monstre" an, das außerdem noch häufig in der Strophe selbst als Versanfang wiederkehrt. Die Versifikation läßt nichts zu wünschen übrig, was aber auch bei der Weitschweifigkeit und der Menge Flickwörter nicht Wunder nehmen darf. Enjambement hat der Dichter vermieden; der Reim, sehr häufig solcher von Simplex und Kompositum, ist meist reich, häufig auch leoninisch (I 4 u. 12; 6 u. 8) IIb bis auf Reim 3, IIIb etc.); auch grammatischer begegnet (Str. 2, 14, 38); homonyme Reime sind ziemlich selten (Str. 6, 12, 13 etc.).

Von den Dichtern, die in der Hlndstr. schrieben, hat nur einer ihn direkt nachgeahmt, Baudouin de Condé in seinem Vers de droit, doch galt sein Gedicht hauptsächlich dem Ritterstand, den der Clerc nur gestreift hatte.

8. **Li vers de le mort** 312 Str.

von Robert le Clerc.

Mors, si te ses entrebouter,
Que nus ne se puet encrouter.

Nach den vier von diesem Gedicht vorhandenen Handschriften hat es Windahl 1887 gedruckt und einige wenige Bemerkungen über den Autor und sein Werk vorausgeschickt [1]). Seine Notizen

[1]) **Wind., V. mort. vgl. über Hschr. und ältere Lit. Ntbs., Strf. 114—15, Ausg. VIII—XV und S. VII mit A.; hinzuzufügen Rom. XX 137—39; Etud. déd. à G. Paris S. 94; Ecole Ch. 4 s. 5. Folge S. 305; Guy, Hale 123—41 und Grb., Gr. S. 838; Wallh., Vergl. S. 25—30 u. 31—75 (Sprachuntersuchung).**



über den Autor waren noch äußerst unvollkommen und zum Teil falsch. Seitdem hat man sich häufig mit dem Dichter, besonders der Datierung seines Werkes beschäftigt, und die Ergebnisse beschränken sich auf folgendes: Robert le Clerc — so nennt er sich in diesem Gedicht Str. LXXVI —, gebürtig aus Arras, lebte um die Mitte des 13. Jahrh.; er war Ältester der Korporation der Kleriker, gleichzeitig Dichter, ein Freund Bodels und Fastouls. Überliefert sind uns von ihm mehrere Gedichte, meist Liebesgedichte, ein Marienlob [1]) und dies Todgedicht. Um seine Datierung ist viel gestritten worden [2]). Guy hat sich am eingehendsten mit dieser Frage beschäftigt und ist zu 1269 als Entstehungsjahr gekommen. Zur Zeit der Abfassung stand der Dichter bereits im vorgerückten Alter [3]).

Den Hintergrund zu unserm Gedicht geben die Arraser Unruhen aus dem Jahre 1269 ab [4]). Weil diese Ereignisse auch noch in andern hierhergehörigen Gedichten eine Rolle spielen, will ich sie etwas ins Licht rücken. Es war dies eine finanzielle Krisis, hervorgerufen durch eine äußerst hohe Geldforderung des Landesfürsten Ludwig IX. und seines Neffen, des Grafen v. Artois, zum Zwecke eines Kreuzzuges. Bei der Einziehung des Geldes nun, das man ohnehin schon als eine drückende Last empfand, hatten sich einige der hierzu beauftragten Stadtschöffen Veruntreuungen zu Schulden kommen lassen, indem sie mehr einzogen, als zum Aufbringen der Summe nötig war. Als die Unterschlagungen ans Tageslicht kamen, wurden neben diesen auch viele Unschuldige verdächtigt, und bald spaltete sich die Stadt in zwei feindliche Lager. Satiren und Anschuldigungen vermehrten die Gehässigkeit; immer größere Dimensionen nahm der Kampf an und gestaltete sich schließlich zu einem kleinen Bürgerkriege, der viele reiche, angesehene Familien zur Auswanderung zwang.

In beinah allen literarischen Werken dieser Epoche und dieser Gegend spiegeln sich die Unruhen wider, besonders in der satirischen Dichtung. Dissonanzen daraus hören wir auch deutlich aus unserem Gedicht [5]).

---

[1]) S. Afr. Marienlob.

[2]) Vgl. Wind. XXXVII ff., G. Paris, T. Chr., Et. rom. a. a. O. u. Guy, Hale a. a. O., Langl., Bod. S. 10—13., Wallh., Vergl. S. 27.

[3]) Vgl. Str. CVIII—IX der Ausgabe.

[4]) Vgl. darüber am besten Guy, Hale S. 143 ff.

[5]) Guy, Hale S. 123—26 hat genauere Feststellung darüber gemacht.

Trotz seines Titels ist es doch eigentlich nur zum Teil ein Todgedicht, höchstens bis Str. 121. Daran schließen sich moralische Betrachtungen, die sich hier und da zu satirischen Ausfällen verschärfen. Ohne Einleitung greift der Dichter sein Thema an. Die Gedankenfolge ist ungefähr diese[1]: Er spricht zunächst von der Notwendigkeit des Todes, der Unbestimmtheit seiner Ankunft, seiner unumschränkten Macht über Alle. Diese Gedanken variiert er dann in geschickter Weise und kommt dabei auf alle möglichen Arten von Sündern zu sprechen, auf Geizige, Verschwender, Trinker, Stolze, Ehebrecher, Wucherer, Mönche, Kleriker, Arme und Reiche, Könige und Diener, Jung und Alt. Ihnen allen läßt er Ermahnungen zukommen. Er kritisiert Personen und Sitten seiner Zeit, namentlich seiner Geburtsstadt Arras. Str. 121—143 erinnert er den König an sein Versprechen, das Kreuz zu nehmen und das heilige Land zu befreien; in gleicher Weise ermahnt er Robert, den Grafen von Artois. Die Schuld an der Verzögerung gibt er, wie Hlnd., der Habgier, besonders des geistlichen Standes. Auch das reiche Bürgertum, namentlich die Wucherer und Advokaten, zu deren Opfern er sich selbst zählt, werden wegen dieses Lasters gerügt. Str. 197—203 nimmt er den moralisierenden Ton wieder auf und versucht zum Schluß, für den Kreuzzug Begeisterung zu erwecken. Das Gedicht schließt ebenso unvermittelt wie es begann.

Den Schwung eines Hlnd. und Renclus oder auch nur des Roi de Cambrai erreicht dieser Dichter keineswegs. Gröber[2]) charakterisiert es als ein Gedicht, das die derbe Volkssprache aufweise und seltsame Wortformen zeige[3]). Überzeugender Ausdruck, bisweilen auch Klarheit sei zu vermissen. Der Gedankenzusammenhang ist äußerst schlecht. Was die Handhabung der Strophe angeht, so zeigt er sich nicht als ihr Meister. Allzusehr hält er darauf, Gruppen von sechs oder drei Versen zu bilden. 233 Male begegnet in den 312 Str. schwere Interpunktion nach der sechsten Zeile; beinahe ebenso häufig ist die weitere Teilung nachzuweisen. Seine Verse[4]) sind dagegen gut gebaut. Versenjambement findet sich 25 Male. Die Reime sind natürlich, korrekt und reich. Homonyme und identische begegnen in großer Zahl. Wortspiele sind verhältnismäßig selten.

[1]) Nach Wind., Ausg. S. XXXIV—V. [2]) Grb., Gr. S. 838.
[3]) Vgl. Volkelt, Litbl. VIII. 150. [4]) Vgl. Ausg. S. XVI—XX.

Es bleibt mir noch übrig, einige Worte über das Verhältnis des Dichters zu Hlnd.[1]) oder den andern Vorgängern zu sagen. Neben der Form hat er von Hlnd. die ganze Konzeption seines Werkes, wenigstens des Todliedes daraus, entlehnt. Den Tod als Person zu denken, ihn zu apostrophieren und als Warner und Mahner herumzuschicken, das fanden wir alle schon bei seinem Vorbilde. Wind. Str. XXIII, XXVI, XXXIII, XXXVIII ff., besonders XLI sind in dieser Beziehung nachzulesen. Die beiden formellen Ähnlichkeiten, auf die Wulff[2]) hinwies, nämlich Hlnd. Str. XI 12 *Et mout a entre faire et dire* und Clerc Str. CXCI *Il a mout entre faire et dire*; ferner Hlnd. XXXVI 10 *S'apres la mort est quite quite* und Clerc Str. CCXXVIII 11 *qui tesmoigne que cuite cuite* und Str. XLI 6 *tart est a dire cuite cuite,* sind nicht sehr beweiskräftig, da sie sprichwörtlichen Charakter tragen und so beiden gleich nahe lagen. Auf den zweiten Teil des Werkes, den moralisierenden, scheint der Miserere des Renclus und auf die satirischen Partien der Roi de Cambrai nicht ohne Einfluß geblieben zu sein. In allen dreien ist die Anlage wenigstens so ziemlich dieselbe.

9. **La mort** oder **La Repentance Rustebuef** 7 Str.
von Rustebuef.

Lessier m'estuet le rimoiier
Quar je me doi molt esmaier.

Nach drei von den vier Handschriften ist dies Gedicht 1839 und 74 von Jubinal und 1885 von Kreßner gedruckt worden[3]).

Zur Kenntnis der Lebensumstände dieses Dichters bieten uns seine Gedichte und Dramen lediglich das Material. Von keinem seiner Zeitgenossen wird er sonst erwähnt. Man vermutet, daß Rustebuef ein Pseudonym sei. Geboren ist der Dichter wahrscheinlich in Paris[4]), aus dem er kaum herausgekommen und wo er auch gestorben sein soll; seine Sprache ist daher mit geringen Ab-

[1]) Einen inhaltlichen Vergleich der beiden Gedichte gibt Wallh., Vergl. S. 76 ff. [2]) Wulff, V. mort S. 52 u. 56.

[3]) Jub., Rust.[1] I 35—39, Rust.[2] I 37—43. Kreßner, Rut. Gd. S. 17—19. Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 119; Grb., Gr. 823.

[4]) Vgl. die Einleitungen zu den beiden Jub.schen Drucken, ferner Kreßner, Progr. S. 4 (behauptet in Burgund); Lenient, S. 52—66; Grb., Gr. S. 822 und Edm. Faral, Les Jongleurs en France au moyen âge (Bibl. Ecole des Hautes Etudes). Paris 1910. S. 159 - 66; Clédat, Rustebeuf, in Les grands écrivains frcs. Paris 1898[2].



weichungen das reine Französisch der Ile de France [1]). Als trouvère sang und spielte er auf Festen und Hochzeiten und bekam dafür Geschenke. Sein Ruhm muß wohl ein ziemlich großer gewesen sein; aus seinen Schriften erfahren wir, daß er mit dem Hof und dem König Ludwig dem Heiligen in Berührung stand. Unter Geld- und Nahrungssorgen scheint er häufig gelitten zu haben, namentlich zu der Zeit, als ihm der Kreuzzug die Edelleute und den König entführt hatte, wo es ihm also an Gelegenheit zum Vortrag und an Aufträgen zu Gedichten gebrach. Möglich ist auch, daß seine gehässigen Ausfälle gegen die Orden, die ihm deren Verfolgung zuzogen, Schuld an seinem materiellen Ruin getragen haben; nicht der geringste Grund ist schließlich in seiner Neigung zum Würfelspiel zu suchen. Die Hauptperiode seines Schaffens verlegt man in die Jahre 1260—70, als seine Geburtszeit setzt man 1235—40 an, seinen Tod nach 1285 [2]). In seinen Gedichten spiegeln sich in großartiger Weise die Unruhen des 13. Jahrhunderts wieder, besonders die Kreuzzüge, die Universitäts- und Ordensstreitigkeiten. Bitterer Spott und boshafte Satire machen den Grundton seiner frühen Schöpfungen aus; wir werden noch reichlich Gelegenheit haben, diese seine Art kennen zu lernen. Erst im Alter, durch Not und Entbehrung und seine Feinde gebrochen. wandte er sich der religiösen Dichtung zu; doch auch hier gab sich der begabte Dichter zu erkennen: wirklich reine Töne klingen uns aus seinen religiösen Stücken, namentlich dem Miracle de Théophile, seinem bedeutendsten dramatischen Werke, entgegen.

Das Gedicht, dem wir jetzt unsere Betrachtung zuwenden, stammt jedenfalls aus der letzten Periode seines Schaffens. Nach Kreßners Ansicht ist es sein Bekehrungsgedicht; von da ab, so behauptet dieser, sei er von der Geistlichkeit veranlaßt worden, sein Dichten ganz in den Dienst der Kirche zu stellen [3]). In diesem Sinne würde der Titel nur seinen Bruch mit dem Vorleben bedeuten. Andere, z. B. Jubinal [4]), fassen es als sein Bekenntnis auf dem Sterbebette. Dies scheint auch mir dem Inhalte besser zu entsprechen. Der Dichter klagt: Das Reimen muß ich nun lassen und wundere mich gar, daß ich es so lange habe tun

---

[1]) Vgl. L. Jordan, Metrik u. Sprache R.s, Göttinger Diss. 1888, besonders zusammenfassend S. 70—72; ferner Kreßner, Progr. S. 3; endl. Mojsisovics, Metrik und Sprache Rustebeufs. Heidelberg 1906.

[2]) Vgl. Jub., Rust.² S. LIV. [3]) Vgl. Kreßner, Progr. S. 6.

[4]) Vgl. Jub., Rust.² S. 37 Anm. 1.

können. Sehr betrübt bin ich darüber, daß ich Gott niemals völlig gedient habe; eher verlegte ich mich aufs Spiel und auf Belustigungen, so daß ich, wenn die heilige Jungfrau nicht für mich eintritt, einen schlechten Kauf gemacht haben werde. Weh mir, daß mein Herz niemals von Reue und Glauben erfaßt wurde. Ich habe geschrieben, um Leuten zu gefallen und an Buße nicht gedacht. Wenn nicht sie, die in aller Güte erstrahlt, oder die heilige Marie Egyptienne, die berühmte Ärztin, meine arme Seele in Behandlung nimmt, dann kann mir keine irdische Kunst wieder Gesundheit geben. Str. 6 verfällt der Dichter ganz in Resignation. Ich kann nichts Anderes tun, als den Tod ruhig erwarten, auf daß ich Gott dann Rechenschaft gebe von meiner großen Sündenlast; all mein Suchen und Streben ist nun zu Ende. Wie die ganze Welt nun bald ihren Abschied nimmt, so muß auch ich von dannen gehen.

Rustebuef ist ein großer Freund und Meister der Hlndstr.; das beweist er auch in diesem Gedicht. Die Reime sind, wie es überhaupt seine Art war, auch hier außerordentlich voll, meist leoninisch, während Wortspiele, die er sonst so sehr liebt, nur äußerst selten angetroffen werden.

10. Li vers de le mort 3 Str.

von Adam de la Hale.

Mors, comment que je me deduise
En chanter et en mainte herluise.

Nach der einzigen Handschrift wurde das Gedicht 1842 von Jubinal gedruckt [1]). Der Verfasser ist Adam de la Hale, der berühmte Zeitgenosse Rustebuefs. Über sein Leben sind wir ziemlich genau orientiert [2]). Nach Guy ist er um 1240, jedoch nicht vor 1237 in Arras geboren. Seine Erziehung lag in den Händen zweier reicher Bürger von Arras, Baude et Robert le Normand. 1250 trat er in den Cisterzienserorden ein und zwar ins Kloster von Vaucelles, das des heiligen Bernhard, um sich den Grad des clerc zu erwerben. Nach Beendigung seiner theologischen Studien

[1]) Jub., NRec. II. 273–74; Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 128—29; hinzufügen: Din., Tr. Cambr. I. 67–68; Guy, Hale (vgl. dazu Rom. XXIX 294—300, Rev. d. l. rom. 5. sér, 4. Folge S. 170 u. Stengel, Jb. V 119ff.); Grb., Gr. S. 840; Langl., Bodel: S. 6, 14—16, 7, 57; über seine Sprache (phonetisch) die eingehende Untersuchung von Ferd. Helfenbein in Zt. 1911. S. 309—63. (1. Teil).

[2]) Vgl. Din., Tr. art. 50–58; Hale S. VIff.; Lenient 66—70; besonders die eingehende Biographie von Guy, Hale; ferner Grb., Gr. S. 959—61 u. 978–81.



kehrte er wieder in seine Vaterstadt zurück. Mit 22 Jahren schrieb er die satirische Burleske Jeu de la feuillée und wurde dadurch als Dichter bekannt; gleichzeitig war er ein tüchtiger Musiker; eine Menge hoher Gönner erwarb er sich durch sein Talent. 1262—65 oder 66 unternahm der Dichter eine Reise nach Paris, um weiter zu studieren. Einige Jahre nach seiner Rückkehr brachen in Arras die bekannten Unruhen aus (1269). Adam hat die Stadt deswegen aber wohl nicht verlassen, wie man es bisher allgemein angenommen hat; Guesnon macht dies wenigstens durch seine letzte Untersuchung äußerst wahrscheinlich [1]). Seit Anfang 1272 lebte er als angesehener menestrel am Hofe Roberts II., des Grafen von Artois. In seinem Gefolge machte er 1283 wahrscheinlich seine einzige größere Reise, die nach Neapel. Durch seinen Gönner trat er dort auch zu Charles d'Anjou in Beziehung. In Italien entstand noch sein zweites dramatisches Werk, das Schäferspiel Robin et Marion. Die letzte Spur von ihm stammt aus dem Januar 1285. Guy setzt seinen Tod in die Jahre 1286 oder 87.

Das Gros seiner Produkte machen kleine Gedichtchen aus, meist Liebeslieder. Das unsrige, ein Todgedicht, ist wahrscheinlich in seinen letzten Lebensjahren entstanden [2]); vielleicht hat ihn der Tod seines Gönners oder sein eignes Todesahnen zu solchen Betrachtungen veranlaßt. Er ermahnt [3]) die Menschen angesichts ihrer großen Schuldenlast und der Todesgefahr sich zur Besserung gegenseitig gute Lehren und Ermahnungen zu geben, denn der sei höchst töricht, der sein Schiff so voll lade, daß es Wasser nehme. Diebischer Tod, so apostrophiert er ihn, du kennst keine Rücksichten; im Gegenteil, gewöhnlich nimmst du gerade den, dem du den größten Schaden dadurch zufügen kannst. Gegen dich gibt es auch keine Sicherung, außer durch Predigt, Messe und Beichte. Aber auch darum bringst du einen häufig noch. Tod, du bist geschäftig, alle ohne Unterschied hinwegzuraffen. Vor dem Vater stirbt der Sohn wie das Korn vor dem Halm. Nach dem Äußeren kann man nicht darüber urteilen, wer beser standhält. Man glaubt auch, daß Medizin gegen dich etwas nützen könne; es ist das jedoch nur ein eitles Herumtappen: Gott allein ist ein wahrer Arzt.

---

[1]) Guesnon, Mél. Wilm. S. 734 ff., Langl., Bodel S. 6, 14—16.

[2]) Vgl. darüber Guy, Hale 172 ff. u. 273—75.

[3]) Inhaltsangabe: Hist. litt. XX 798; Guy, Hale 273—75 u. Grb., Gr. 840.

Guy rühmt als Adams Hauptvorzüge seinen Stil, seine guten Bilder, Klarheit und Harmonie des Ausdrucks; all dies finden wir auch in unserm Gedicht. Der Versuchung der Weitschweifigkeit, wie Guy meint, um nicht noch einmal zu bringen, was schon gesagt war, ist der Dichter glücklich entgangen. Seine Strophe und Versifikation weisen alle Vorzüge eines Hlnd. auf; hervorzuheben ist die Natürlichkeit, Korrektheit und der Vollklang des Reimes.

Adams Vorbilder für dies Gedicht waren natürlich Hlnd. und Robert le Clerc. Ich mache namentlich auf zwei gedankliche Ähnlichkeiten zwischen ersterem und Adam aufmerksam: vgl. Ad. Str. III *devant le pere muert le fiex* und Hel. Str. XXIII *Et prent le fil devant le pere;* ferner Ad. Str. II: *encontre toi n'a nul refuit fors confesse, sermon et messe* und Hel. XLIX *contre ces deux (mort, jugement) n'a qu'un confort c'est repentir isnelement et purgier soi.*

11. Le dit du cors I [1]). 16—23 Str.

Cors, en toi n'a point de savoir
Car tu convoites trop avoir.

14 Handschriften sind jetzt von diesem Gedicht bekannt. Nach einer nur ist es 1887 von Bartsch gedruckt worden [2]). Über die Reihenfolge und Zahl der Strophen läßt sich noch immer nichts Bestimmtes angeben [3]). Bis zu Långfors Ausgabe des Regres war allgemein die Ansicht verbreitet, daß Teile aus unserm Gedicht in die Bibel G. de Paris (1243) übergegangen seien. Långfors hat jedoch nachgewiesen, daß die betreffenden Strophen dem Regres entnommen sind. Somit ist auch die Datierung Gröbers [4]), der es wegen seiner Aufnahme in die Reimbibel vor 1243 setzte, der Stütze beraubt. Das Alter der Handschrift gestattet nur, seine Entstehung ins 13. Jahrhundert zu setzen.

---

[1]) Die Bezeichnung I zum Unterschied von einem Gedichte mit demselben Titel, das folgen wird.

[2]) Bartsch, Lang. Sp. 547—54; Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 122—23; P. Meyer (Rom. XXV 418) nennt d. 14. Hschr.: Cambr, Magdalene Coll. n. 1983. Liter. ferner: Grb., Gr. 870 m. Anm. 12; Långf., Regr. S. XXIff.

[3]) Fünf von den bei Ntbs. 123 angeführten Handschriften zeigen die Strophenzahl 20, zwei 18, eine 16, eine 21 und eine (bei Ntbs. N 7) 23 (vgl. Långf., Regr. S. XXI bei Beschreibung dieser Handschriften u. S. CXXIV—VII).

[4]) Grb., Gr. S. 870.



Der Name des Autors ist unbekannt; auch lassen sich aus den Reimen des Gedichts keine sicheren Schlüsse auf seine Heimat ziehen; feststellen läßt sich in dieser Beziehung nur folgendes:

1. **e** + Nasal und **a** + Nasal werden im Reime auseinandergehalten: vgl. Str. 5 und 19.
2. Ausl. **s** und ausl. **ts** resp. **ds** reimen untereinander z. B. Str. 14 ensevelis: mis oder Str. 17 mais (magis): fais (factum).
3. **ai** im Hochton, wenn nicht vor Nasal, hat im Reime nur die Quelle **a** + **j**; vgl. Str. 17 a und b.

Vorstehende Eigentümlichkeiten sind ja wegen ihres seltenen Vorkommens nicht absolut beweisend, lassen aber wenigstens nördlichen Ursprung vermuten.

In der Regel wurde das Thema vom Streit zwischen Seele und Körper des Menschen in der Form des débat behandelt. Dies war schon in der lateinischen Dichtung gang und gäbe und auch die nach ihrem Muster entstandenen französischen Gedichte zu Anfang des 13. Jahrhunderts zeigen meist die Form des Disputs [1]). Unser Gedicht macht davon eine Ausnahme, indem hier nur der eine Teil zu Worte kommt. Die Seele apostrophiert den Körper und tadelt ihn aufs heftigste: Habgier nach weltlichen Dingen hielt ihn ganz im Banne und sie, die Seele, knechtete, ja tötete er und brächte sie um ihr Heil. Sie gemahnt den Körper an sein künftiges Schicksal, an die Höllenqualen, die ihm bevorstehen, erinnert ihn daran, daß er so schöne Glieder von Gott empfangen, dieser sie ihm aber sicher nicht gegeben habe, um von ihm mißachtet zu werden; wenig erkenntlich zeige er sich ihr, der Seele, die ihn doch auf allen seinen Wegen führe und ohne die er doch gar nicht bestehen könne; während sie wachen, beten, Almosen geben und fasten wolle, habe er sein Augenmerk auf gute Speise, auf Verrat und Täuschung gerichtet. Dies sind wohl die Hauptgedanken, die die Seele bei ihren Invektiven vorbringt; variiert kehren sie dann noch häufiger wieder. Den Schluß bilden eine Menge Ermahnungen an den Körper, sich zu bessern und mit der armen Seele doch Mitleid zu haben.

Die Sprache des Gedichtes ist knapp, kräftig und klar. Erhöht wird ihre Wirkung namentlich durch die wuchtigen, häufig wiederkehrenden Apostrophierungen nach Art Hlnds. Die Strophen

[1]) Vgl. über den Streit zwischen Seele und Leib ausführliche Abhandlungen wie Kleinert, Über den Streit zwischen Leib und Seele, Halle 1880 od. Rom XX 1—55, 513—78.



sind korrekt gebaut, wenngleich man über einen Eindruck von Pedanterie nicht ganz hinwegkommt. Nur viermal findet sich in den 20 Strophen nicht schwere Interpunktion nach dem sechsten Verse, und Enjambement hat der Dichter sich auch nicht gestattet. Der Reim ist sehr häufig reich und leoninisch. Die liebsten waren dem Dichter solche von Simplex und Kompositum, homonyme und identische Reime kommen vor, aber selten. Wortspiele zur Erhöhung der Wirkung wendet er nicht an; das einzige Kunstmittel in dieser Beziehung ist die Alliteration, mit der er einige Strophen ausschmückt (vgl. Str. 5, 6, 7, 12, 19). Zu tadeln sind die völlige Dispositionslosigkeit und ermüdende Wiederholungen, Übelstände, die sich so ziemlich bei allen unsern Dichtern finden und die ja auch Hlnd. und der Renclus nicht ganz vermieden haben.

12. **Le dit du cors II** 17 Str.

Pities de moi premierement
Et de tout le monde ensement.

Erst seit 1907 ist dies Gedicht bekannt. Långfors [1]) hat es bei der Beschreibung einer Handschrift zum ersten Mal erwähnt und Anfang und Schluß davon mitgeteilt. Er machte gleichzeitig noch auf zwei andere Handschriften des Gedichtes aufmerksam, die wenigstens einige Strophen enthielten. Der Verfasser ist unbekannt; sein Gedicht gehört wie das vorige ins 13. Jahrh., die erste Handschrift stammt aus dem Ende dieses Jahrhunderts. Daß es ein dit du cors ist, sagt ausdrücklich das explicit: *Explicit li despisemens du cors.* Ich will hier die letzten drei Zeilen nach Långfors wiedergeben:

C'avoir deusses a parti
Le mal, car il vient tous par ti;
S'est tors, quant l'ame i va partant.

13. **Le dit du mesdisant** 15 Str.

Puis que blasmes sui et mesdis
En tous mes fais, en tous mes dis.

Mit dem dit du cors II zusammen zitiert Långfors [2]) dies zweite dit in der Hlndstr., das bis dahin noch nicht bekannt war. Es wird in der gleichen Handschrift aus dem Ende des 13. Jahrh. überliefert. Långfors teilt die vier Anfangs- und die drei Schlußzeilen des Gedichtes mit. Ich will sie hier folgen lassen:

[1]) Långf., Regr. S. XVIff. [2]) Långf., Regr. S. XVIIff.



Si pres bons los et le decache,
Tant k'en la longaigne le cache.
Sages de bel parler s'escole.

Das *„explicit du mesdisant“* wirft ein Streiflicht auf den Inhalt [1]).

14. Li despis du monde 18 Str.

von Watriquet.

Dit vous ai d'armes et d'amours,
Or vous commencerai aillours.

Dies Gedicht zeigt große Ähnlichkeit mit den schon bekannten Vers du monde. Gedruckt hat es nach zwei von fünf Handschriften 1868 A. Scheler [2]). Der Verfasser ist Watriquet, ein Schriftsteller, der uns noch häufiger, besonders bei der ritterlichen Dichtung, beschäftigen wird; über ihn hat Scheler festgestellt [3]), daß er am Hofe zu Châtillon und Blois gelebt hat und Wilhelm v. Hennegau sein Gönner war. Seine dichterische Tätigkeit umfassen die Jahre 1300—1340; (G. Paris T. Chr. hebt die Jahre 1319—29 hervor).

Die erste Strophe seines Gedichtes bildet die Einleitung. Dann apostrophiert er in der gleichen Weise die Welt, wie wir es bei dem verwandten Gedicht angetroffen haben. Gesagt habe ich euch, so beginnt der Dichter, von Waffentaten und Liebe, nun werde ich euch einmal ein rechtes Bild geben von der Verkehrtheit der Welt; wie sich ein kleines Kind durch einen Apfel beruhigen läßt, so treibt uns die Welt nach ihrem Willen; uns alle verwirrt sie. Übervoll ist sie von Übeln aller Art; wer sich darin einnistet, der zerstört sein eignes Leben; wer an ihre Freuden glaubt, findet in der Hölle sein Ziel und wer nach ihrem Rate lebt, der schaut niemals das Angesicht Gottes, noch erlangt er die Hülfe der Gottesmutter. Was im Dienste der Welt der Körper gewinnt, das verliert die Seele. Alle sucht sie durch ihren Glanz zu blenden und hält sich dann so lange gut Freund mit ihnen, bis sie sie soweit hat, daß sie ihr nicht mehr entweichen können. Dann verdirbt und vernichtet sie sie, zahlt ihnen mit leeren Händen, hält sie hin vom Morgen zum Abend, von Tag zu Woche, von Monat zu Jahr, bis sie totgequält an ihrem Ende angelangt

[1]) Die paar Zeilen, die vorliegen, erinnern mich lebhaft an das dit de droit v. Clerc de Voudai.

[2]) Scheler, Watr. 155—62; Hschr. u. Lit. Ntbs. 125; Grb., Gr. 853.

[3]) Einleitung zu Watr. S. VIII ff.

sind. Welt, ich will schweigen von dir, denn du bringst Allen nur Kummer, Mühsal, Schmerz und Qual: *Qui plus t'aime, plus honnit soi.*

Aus diesen wenigen Gedanken hat der Dichter so viele Strophen gemacht; bewundernswert ist nur die geschickte Art zu variieren, uns durch immer neue Bilder zu fesseln und so über die Mängel, die Armut oder Banalität der Gedanken hinwegzutäuschen; es gelingt ihm dies jedoch nur zum Teil. Die völlige Dispositionslosigkeit erinnert Einen immer wieder daran, daß man nicht weiter kommt, und ein Gefühl der Ermüdung bleibt Einem nicht erspart. In der Verskunst dagegen glänzt der Dichter. Um sie zu beweisen, waren ihm die Stoffe eigentlich nur Mittel zum Zweck. Seine Verse und Reime sind immer korrekt, letztere außerordentlich reich und voll. Zeichen seiner Kunst sind besonders grammatische Reime und andere Reimspielereien, endlich auch die Anwendung der Alliteration (vgl. besonders Str. 2, 6, 16, 17).

15. **Uns dis de Fortune** 5 Str.

von Watriquet.

Tant voi le siecle bestourner
Et Fortune a travers tourner.

Wir betrachten hier ein kleines Gedicht von demselben Verfasser, das dem vorigen inhaltlich sehr nahe steht. Nach zwei von vier Handschriften ist es 1868 von Scheler gedruckt [1]). Auch über seine Entstehungszeit ist nichts Genaueres bekannt, als daß es in die Jahre 1300—40 fällt.

Der Dichter klagt: Wohl sehe ich den verkehrten Zustand der Welt, daß gerade die, die das Gute tun, das Böse abwenden und den rechten Pfad gehen sollten, am meisten Streit, Haß und Stolz in die Welt hineintragen. Doch das Rad der Fortuna dreht sich schnell, schnell sind die zu Boden geworfen, die man am festesten gestellt glaubte. Nicht kann einer so mit Schätzen geschmückt und so mächtig sein, daß er und seine Macht nicht in kurzer Zeit vernichtet werden könnte. Heute kann das Glück ihn in die Höhe reißen, um ihn morgen um so tiefer hinabzustürzen. Drum, starker Mensch, der du dich in all deinem Glücke glücklich wähnst, du weißt nicht, ob du noch lange zu den Glücklichen zählen wirst. Nur einen gibt es, der nicht von Fortuna abhängt: *c'est la mort, qui partout fortune.*

[1]) Scheler, Watr., S. 73—75; Hschr. Ntbs. S. 114; erwähnt Grb., Gr. S. 853.

Was die Versifikation des Gedichtes anlangt, so bedeutet sie wohl das non plus ultra aller Künsteleien. Es gibt wohl kaum ein Kunstmittel zur Erhöhung der Wirkung, das hier nicht angewandt ist: Wort- und Reimspiele, Alliteration, alle Arten von schwierigen Reimen usw.; man stolpert förmlich über das fortune, fort, torner und tordre. Die letzte Strophe bedeutet hierin den Höhepunkt; ich lasse sie deshalb folgen:

Hons fors, se fortune Fortune
T'a si fort que ne criens fort, tu ne
Sez se ades es des fortunez.
Fortune sourprent tout fors une:
C'est la mort, qui partout fortune.
Tel fait or le bienfortunez,
Qui tost sera desfortunez
Par Fortune, qui fortunez
A tant maint, et qui mains fortune
Ceuls qui plus sont enfortunez;
Enforciez et renfortunez
A tost tiex que puis desfortune.

Daß dies sehr viel Kunst erforderte, ist sicher nicht in Frage zu stellen; ebensowenig aber, daß es die Klarheit des Gedankens und den Wert des Inhalts in der ungünstigsten Weise beeinflußte.

16. **La voie d'infer et de paradis** ? Str.
von Jehan de le Mote.

Nicht einmal Anfang und Strophenzahl sind von diesem Gedicht bekannt. In einer Handschrift ist es uns erhalten [1]). Gröber gibt an, daß es für einen Goldschmied Karls IV., Symon v. Lille, geschrieben sei. Ein paar Notizen über den Dichter gewinnen wir aus seinen Werken [2]). Von ihnen sind die bedeutendsten der Regres des Guillaume comte de Hainaut aus dem Jahre 1339, der Parfait du Paon 1340 und seine Méditations, an deren Schlusse er sich als Verfasser de moult biaus dis hinstellt, die ihn zu einem der besten faiseurs gemacht hätten. Sie alle lassen auf eine gute Erziehung des Verfassers, was Literatur und Wissenschaft anlangt,

[1]) Hschr. s. Ntbs. 131; dort auch Lit.; hzfg.: Grb., Gr. 749; über le Mote als Balladendichter vgl. Zt. XXXV 2. H. 1911. S. 153—66.

[2]) S. Scheler, Ausg. d. Regret Guillaume. Louvain 1882. S. VIIff. und P. Meyer, Alexandre le Grand dans la littérature du moyen âge S. 270 A. 2 u. 3.



schließen. Gebürtig war er wohl aus Flandern. Bis 1337 war Wilh. v. Hennegau sein Beschützer.

Gröber gibt an, daß der Dichter sich in der allegorisierenden Art wahrscheinlich an den Rosenroman oder an Guillaume de Digulleville anlehne. Stofflich geht er wohl auf Raoul de Houdenc (vor 1226) zurück, der das gleiche Thema behandelt hatte in seinem Songe d'enfer suivi de la voie de paradis.

Die Entstehungszeit unseres Gedichtes läßt sich unter Berücksichtigung der festgestellten Tatsachen in die Jahre 1335—60 eingrenzen.

17. **Pelerinage de l'ame** (V. 11030—161) 11 Str.

von Guillaume de Digulleville.

Par le songe que j'ay songe,
Qui, si com croi, point menconge.

Pelerinage de l'ame betitelt sich eine von den drei bekannten, nach dem Muster des „schönen Rosenromans" gestalteten Traumdichtungen Guillaume de Digullevilles [1]). Der Verfasser wurde 1294 oder 95 in Digulleville [2]) geboren; er war eine Zeitlang Cisterzienserprior in Chaalis [3]). 1330—32 ist die erste der Dichtungen, die Pelerinage de vie humaine, entstanden, 1355 unsere, 1358 die Pelerinage de Jhésus Christ. Die Hlndstr. hat Digulleville in allen drei Werken zerstreut angewandt, meist bei Gebeten oder religiösen Betrachtungen, wie wir noch sehen werden.

Die Partie aus der Pelerinage de l'ame, die uns hier beschäftigt, bildet den Schluß dieses Werkes und ist als kurzes religiös-moralisches Lehrgedicht zu charakterisieren. Der Dichter spricht hier von sich selbst und sucht durch sein Beispiel die Leser anzuregen. Er wacht auf aus dem Traume von der Pelerinage de l'ame und bekennt, welche Wirkungen dieser auf ihn ausgeübt hat: Entsagen muß er nun aller weltlichen Freude; so lange hat er schuldbeladen von seinem Schöpfer entfernt gelebt, daß er jetzt, da ihm der Tod nicht mehr viel Zeit übrig läßt, eilig Buße tun muß; dort drüben in der andern Welt hat das Beten, Seufzen und Bereuen keinen Zweck mehr, das hat er im Traum erkannt. Schnell muß er nun hier noch darauf hinwirken, in Gnaden dereinst von

[1]) S. die großartige, illustrierte Ausg. v. Stürzinger. P. Paris, Mss. fr. III. 239—46; Langl., Mss. bibl. n. Bd. XXXIV S. 171; Jullev., M. II. 204 u. Grb., Gr. S. 749 ff.

[2]) Digulleville (dép. de la Manche). [3]) Chaalis (dép. Oise).

3*

Gott angenommen zu werden. Durch fleißiges Beten zu ihm und der heiligen Jungfrau und durch Lobgesänge zu ihrer Ehre hofft er noch zu diesem Ziele zu gelangen.

Wie es von einem so gewandten Dichter zu erwarten ist, behandelt er auch die Hlndstr. in der rechten Weise. Er wendet sie an, wenn er an wichtige Stellen kommt, um diese dadurch hervortreten zu lassen. Seine Gedanken äußert er knapp und klar, wenn sie auch nicht sehr tief gehen. Was seine Verse angeht, so ist eine Eigentümlichkeit in bezug auf die Silbenzählung anzumerken; bei Versen mit weiblichem Ausgange zählt nämlich die letzte unbetonte Silbe ebenso wie in der lateinischen rhythmischen Dichtung noch als solche mit. Enjambement ist vermieden; die Reime sind meist reich und leoninisch.

18. **Mirour de l'omme** (unvollständig) 2495 Str.
von John Gower.

Escoulte cea, chascun amant,
Qui tant parestes desirant.

Dies Gedicht bringt den einzigen Beleg dafür, daß unsere Strophe auch jenseits des Kanals bekannt war und angewandt wurde; gleichzeitig ist es das bei weitem umfangreichste Gedicht in unserer Strophe. Allein 2495 Strophen sind uns erhalten; es fehlen ungefähr vom Anfang und Schluß zusammen noch 60 oder 70 Stanzen. G. C. Macaulay hat dies Werk 1899 nach der einzigen Handschrift mit einer Einleitung herausgegeben [1]). Vom Verfasser weiß man noch recht wenig. Macaulay vermutet [2]), daß er um 1330 (Gröber 1325) in Kent geboren sei, Kaufmann von Beruf war und seine drei großen Werke, den Mirour de l'omme 1376—79, die Vox clamantis 1381 und die Confessio amantis 1390 verfaßt habe. Außerdem sind von ihm noch Liebesgedichte, die aber nicht erhalten sind und ein Kranz von Balladen geschrieben. Kurz nach 1390 (1402 nach Gröber) soll er gestorben sein.

Gower gibt selbst den Inhalt seines Werkes an [3]); danach handelt es von den Lastern und Tugenden, von den verschiedenen

[1]) Gower Bd. I; darauf hingewiesen und einige Strophen abgedruckt hatte bereits Jubinal, Lettres à M. le Conte de Salvandy. Paris 1846. S. 23—24 u. 77–90. Hschr. u. Lit. s. Ausg. Einleitung; seitdem ist zu nennen: Grb., Gr. S. 1085—86 u. eine Sprachuntersuchung Zt. f. fr. Spr. u. Lit. Bd. XXXVI 1. Teil S. 1—70. [2]) Ausg. Einleitung S. LXIff.

[3]) Vgl. Ausg. Einltg. S. XXXIVff. u. S. 2; eine ausführl. Inhaltsang. gibt d. Hrsg. S. XLIX–LII.



Graden und Klassen von Menschen in der Welt und zeigt, wie der Sünder wieder zu seinem Schöpfer zurückkehren kann. Dieser letzte Teil schließt ein Marienlob in sich. Eine Menge kleiner Erzählungen sind zur Erläuterung eingeflochten.

Der literarische Wert des Gedichtes — der Herausgeber gesteht es sich selber ein — ist nicht groß. Zu der Wahl der Strophe hat ihn wohl direkt Hlnds Todlied bestimmt; er spricht nämlich in seinem Werk davon und hat es auch — Gröber stellt dies fest — in seiner Rede an das Fleisch direkt nachgeahmt. Im Versbau ist der Dichter korrekt; die Achtsilbigkeit hat er zwar streng durchgeführt, aber, wie bei den meisten anglonormannischen Schriftstellern, auf Kosten der Grammatik; namentlich mit den Flexionsendungen schaltet er, je nachdem er das eine oder andere zur vollständigen Silbenzahl oder zum Reime braucht, ganz nach Belieben. Ein Stropheneinschnitt fällt meist nach dem sechsten Verse auf; die letzten zwei oder drei Verse bringen fast immer eine Zusammenfassung des in der Strophe Gebotenen oder eine moralische Note.

19. **Le debat et proces de Nature et de Jeunesse.** 22 Str.

Pourtant, se j'ay la teste folle,
J'ay este a bonne escolle.

Gedruckt ist dies Gedicht zuletzt 1856 von Montaiglon und Rothschild [1]). Verfasser und Datum sind nicht bekannt. Naetebus [1]) vermutet auf Grund eines metrischen Kriteriums, daß es noch ins 14. Jahrh. zu setzen sei.

Der Dichter ist hier auf den glücklichen Gedanken gekommen, das alte Thema von den kurzlebigen und eitlen Freuden der Welt in die Form eines débat zu kleiden. Die erste Strophe bildet den Prolog: Der Dichter möchte sein Streitgedicht als ein ernstes aufgefaßt wissen: *ce n'est pas de jeux ne de rids, mais c'est de larmes et de crys.* Jeunesse tritt zuerst auf und spricht ihre Strophe; es folgt dann Rede und Gegenrede. Jeunesse wirft Nature vor, daß, während sie so lange bestehen könne wie sie wolle, ohne an Kräften abzunehmen, ohne Krankheit und Sorge, sie den Menschen allmählich schwächer werden und ins Greisenalter eingehen lasse. Was du denkst, ist Torheit, antwortet ihr Nature, auch du hast

[1]) Mont u. R., Rec. III 84—95. Hschr. u. Lit. Ntbs. 123; der Text hat manche Fehler: Str. XI Zeile 2 fehlt, Str. XIX Zeile 8, Str. VI eine Zeile zuviel, außerdem die Reimordnung gestört; letzteres gilt auch für XXII.



eine sorgenlose Glückszeit; im übrigen mußt du aber zu deinem Ende kommen und kein Mittel kann dir deine Jugend erhalten: *Tu n'as qu'un soir et ung matin, Comme la fleur de l'aubespin Qui flourist huy, demain fletrie.* Jeunesse gibt zu, daß sie sich gewöhnlich, wenn ihr ganzes Bestreben darauf gerichtet sei, sich zu schmücken und zu freuen, ja auch gar nicht um das Alter kümmere. Dies greift Nature sofort auf, um ihr die schöne lange Zeit ihrer Jugend recht auszumalen, ihr aber gleichzeitig begreiflich zu machen, daß das nicht ewig so bleiben könne: *Vieil te convient a devenir, c'est la somme de tes despens.* Sie setzt ihr auseinander, daß Gott dem Menschen drei Stadien bestimmt habe, die Jugend, den mittleren Zustand und das Alter. Jeunesse erkennt, daß sie dem zweiten Stadium schon angehört, sich dem letzten also schon nähere und beschließt, sich in der kurzen Zeit dann wenigstens noch tüchtig dem weltlichen Vergnügen hinzugeben. Doch hier fällt ihr Nature ins Wort, stellt ihr die großen Gefahren der Welt vor Augen und mahnt sie an den Tod, der sie jeden Augenblick befallen könne. Jeunesse wird nun ganz ängstlich und will schon gern das Greisenalter ertragen, wenn sie nur nicht mitten in ihrer Blüte zu sterben brauche. Sie fragt nun nach Mitteln gegen Krankheit und Tod. Nature belehrt sie, daß es dagegen keine Medizin gebe, man müsse nur dafür sorgen, daß man Gutes getan und Einkehr gehalten habe, wenn er komme. Jeunesse ist bekehrt: Nach dir richte ich mich, Nature, du hast mehr gesehn als ich und verstehst besser als ich, das Rechte zu erwählen. Von nun an schenke ich dir Vertrauen und hüte mich vor der Sünde, denn sie ist das Schlechteste auf der Welt. Möchte es mir gelingen, mich in der kurzen Zeit meines Lebens durch gute Taten noch ganz von ihr loszumachen, so daß diese, wenn ich von der Erde Abschied nehmen muß, auch alle meine bisherigen Sünden noch aufwiegen können.

Durch die Form des débat hat das Gedicht um ein Bedeutendes gewonnen; es wirkt natürlicher, frischer und erregt vor allem mehr Interesse. Das Sträuben der Jeunesse gegen das Aufgeben des Vergnügens und ihr Suchen nach immer neuen Ausflüchten ist vortrefflich wiedergegeben. Auch die Sprache steht auf der Höhe des Übrigen. Die Bilder sind zahlreich und glücklich gewählt. Wie modern muten uns Stellen an wie die oben zitierten. Die Versifikation läßt nichts zu wünschen übrig; Enjambement begegnet einige Male, doch ist es nicht störender Natur.



Die Reime sind sehr voll und reich; homonyme (VI 1, 2, 4, 9, X 1, 5 usw.), häufig aber auch identische (II 2, 5; 4, 9, 12; III 3, 10; V 6, 10, VII 2, 12; 3, 7; VIII 1, 2 usw.) kommen vor.

Über den Dialekt des Autors geben uns die Reimwörter nur ungenügenden Aufschluß. Feststellen läßt sich hier nur die Vermischung von ausl. **s** und **ts** im Reim: z. B. Str. I pris (prendre): ris: crys. Str. V sens: bobens (bobant + s); ferner die Trennung von **en** und **an** im Reime: Str. Va, XIVa, Vermischung Str. V sens: bobens; **ai** reimt nur mit etymolog. **a** + **j**. Bis auf den einen Reim in Str. V, wo aber eine Änderung des Reimwortes vorliegen kann, wie es ja auch in Str. XVI 5 und XIX 11 der Fall ist, würden die Kriterien ganz allgemein für den Norden sprechen.

20. **Li mirëoirs de l'ame.** 48 Str.

Benedicite dominus
Trop longuement me sui tenus.

Über dies Gedicht weiß ich leider kaum mehr zu berichten, als Naetebus vor zwanzig Jahren. Es ist nur eine Handschrift des Gedichtes bekannt, nur die erste Strophe bisher gedruckt [1]). Die Handschrift, von einem Pikarden geschrieben, stammt aus dem 14. Jahrh. Gröber teilt das Gedicht einem Durand de Champagne zu. Es ist eine Nachbildung des Miserere; der Anfang läßt das nur zu deutlich erkennen. Auf die didaktisch-moralisierende Art des Inhalts läßt schon die Anfangsstrophe ein Streiflicht fallen, wo der Autor sagt, daß Alle ohne Unterschied durch die Beschäftigung mit seinem Gedichte sich vom Laster befreien, ihre Tugend vermehren und Gott wohlgefällig werden könnten.

21. **Dit moral.** (unvollständig) 9 Str.

Bon fait regner en nette guise
Sans orgueil et sans convoitise.

Nach einer Handschrift aus dem 15. Jahrh. ist es 1880 von Ritter gedruckt worden [2]). Autor und Datum sind nicht bekannt; nicht einmal die Heimat des Dichters können wir aus den Reimen herauslesen: **en** und **an** wird, so oft es vorkommt, im Reim auseinandergehalten; vgl. Str. III b (an), Str. VI a (en); **s** und **ts** ausl. reimen Str. VIa sens: aornemens: gens: temps.

[1]) Hist. litt. XXX 332; Hschr. u. Lit. Ntbs. 131; ferner Grb., Gr. 864.

[2]) Ritter, Poés. S. 26—29 (8 Str. u. von d. 9. 7 Zeilen); s. auch Ritter, Bull. Soc. 1877 S. 92 Nr. 22; ferner Ntbs. 129.



Es gehört zu den moralischen Gedichten, es tadelt die Laster, gibt Ermahnungen und faßt am Schlusse jeder Strophe seine Ausführungen in ein bekanntes Sprichwort zusammen: Ohne Stolz und Habsucht, nach Treue und Recht soll man verfahren und in Allem Maß halten, denn ein Sprichwort sagt: *tant va le pot a l'eaue qu'il brise.* An Gottes Walten sollte sich jeder ein Beispiel nehmen; er schafft zu jeder Zeit nur Gutes, er bewacht und liebt, was er lieben muß und begünstigt die ehrenhafte Handlungsweise; ferner sollte der Mensch an sein Ende denken, dann würde er wohl seinen Stolz verlieren, nun aber *rit au soir qui au main pleure.* Denn der Tod kann zu jeder Stunde kommen, keinen verschont er und keiner weiß, wo er ihn befällt; man sagt daher mit vollem Recht: *va ou tu peuz, meurs ou tu dois!* Zu Unrecht hält sich ein Mensch für ehrenhaft, dessen Herz gegen Gott eitel und schwankend ist; am Ende wird er doch für schuldig befunden und die Strafe wird nicht ausbleiben für seine Seele: *tant grate chievre que mal gist.* Zu leicht kann man sich bei der Beurteilung des Charakters eines Menschen irren. Schon oft hat man, nach Äußerem urteilend, einen Menschen für edel gehalten, der innerlich doch ein Schurke war und umgekehrt; auf das Herz kommt es ganz allein an: *Nul n'est villain se du cuer non.* Strebt somit nach edler treuer Gesinnung, nach Milde und Freundlichkeit den Leuten gegenüber und nach Ehre und laßt ab von Tand und Reichtümern, denn sie dauern nicht: *Toutes choses si ont leur temps.* Nicht soll man sich in den Besitz des Gutes eines andern setzen, vielmehr Redlichkeit und Treue im Umgang mit ihnen üben, denn *c'est bon chastoy que par autruy.* Stolz und Verstellung herrschen heutzutage überall; seinen eignen Zustand verbirgt man im Schatten des Fremden, Künstlichen. Wenn dann aber das Glück sich einmal ändert, dann gleicht sein ganzer Popanz einer schönen Blüte, die keine Frucht bringt; sehe man sich also vor: *tout n'est pas or quan qu'il reluit.* Die letzte halbe Strophe wendet sich gegen die Verschwendungssucht.

Der Dichter faßt seine Gedanken in knapper, klarer Form zusammen; die Überleitung zum Sprichwort, die doch nicht immer so leicht war, ist ihm gut gelungen, gleichzeitig ist die Gedankenfolge hierdurch einigermaßen logisch geworden. Nicht so zu loben ist die Verskunst. Die komplizierte Strophe scheint dem Dichter, nach der beträchtlichen Menge schwerer Enjambements (vgl. III 3, IV 4, 5, V 8, VII 5, 6) zu urteilen, manche Schwierigkeit gemacht zu haben. Die Reime sind reich, manchmal auch leoninisch



(I 1, 5, 7, 8, II 7, 8, 10, V 1, 2, 12 usw.); homonym (V 1, 12, VIII 1, 2, 4, 5).

Seine Gedanken erinnern zuweilen an Hlnd. und seine Nachahmer im 13. Jahrh.; ich weise besonders auf Str. III hin.

22. **Le Passe Temps de tout homme et de toute femme** 2 Str.
von Guillaume Alexis.

Nur die beiden ersten Strophen dieses Gedichts, einer Übersetzung des contemptus mundi des Papstes Innocens III. zeigen den Bau der Hlndstr. [1]). Und auch von diesen ist nur die zweite Eigentum des Dichters; sie bildet den eigentlichen Anfang. Die erste ist eine Zutat, eine Einleitung des ersten Herausgebers, des bekannten Pariser Buchhändlers Antoine Verard, der zwar den Namen eines Frere Pierre im Akrostichon vorschiebt, zweifellos aber der Verfasser ist; gesteht er doch selbst in einem Vorwort, das Werk erweitert zu haben. Die Strophe beginnt:

Folle plaisance et vanite
Regnent trop en mondanite.

Verard gibt in ihr den Grundgedanken des ganzen Werkes an, nämlich die Absicht des Verfassers, die vilité der menschlichen Natur zu veranschaulichen. In der Strophe des Alexis dann, beginnend:

Ou temps qu'on disoit mil deux cens
Regnoit des papes Innocens

macht uns dieser mit seiner Quelle und dem Jahr der Abfassung seines Werkes (1480) bekannt und drückt den Wunsch aus, daß die Menschen durch sein Studium die eitlen Freuden der Welt lassen und im Dienste Gottes leben möchten.

23. **Le dialogue du Crucifix et du Pelerin** 2 Str.
von Guillaume Alexis.

Guillaume Alexis (1425— nach 1486), Abt von Lyre (Normandie) und später Prior des Klosters Bucy (dioc. Evreux), von dem wir schon oben sprachen und auf den wir noch häufig zurückkommen müssen, machte 1486 eine Reise nach Rom und verfaßte dort im gleichen Jahre angesichts des Berges Calvaire seinen dialogue du Crucifix et du Pelerin [2]). Er ist in Prosa geschrieben, vermischt mit Versen und behandelt eine Vision des Pilgers an der Stätte von Christi Kreuzigung. An einer Stelle [3])

[1]) S. Alexis I S. 103.
[2]) Gedruckt Alexis III 27ff.; vgl. dazu ebenda S. 15ff.
[3]) a. a. O. S. 118—19.



finden sich unter diesen Verseinlagen auch zwei Strophen in unserer Reimstellung, beginnend:

S'il te survient tentacion
Rememore ma passion.

Der Pilger hat Christum, der ihm in einer Vision erschienen ist, gefragt, was er tun solle, um sein Wohlgefallen zu erregen und seine Gnade zu erlangen. Darauf antwortet Christus ihm in diesen beiden Strophen und rät ihm, immer, wenn die Versuchung an ihn herantrete, an seine Passion und seinen Kreuzestod zu denken; das werde ihn stärken, und er werde seine Gnade finden.

Durch die Anwendung der Hlndstr. schien der Dichter diese Stelle hervorkehren zu wollen, denn grade hier wird der Grundgedanke des ganzen Werkes ausgesprochen. Daß Alexis ein äußerst geschickter Versifikator ist, ist ja bekannt und wir werden es im folgenden selbst noch konstatieren können. Er liebt auch reiche und leoninische Reime. Hier in unserer Partie sind die Reime in Str. I alle leoninisch.

b) Speziell für den Ritterstand.

1. **La complainte de Constantinoble** 15 Str.
von Rustebuef.

Sospirant por l'umain lignage
Et penssis au cruel domage.

Gedruckt wurde das Gedicht nach den zwei uns erhaltenen Handschriften 1839 und 74 von Jubinal und 1885 von Kreßner[1]). Entstanden ist es, wie aus dem Inhalte hervorgeht, kurz nach der Einnahme Konstantinopels durch die schismatischen Griechen (1261), also gegen 1262 oder 63.

Der Dichter will den Rittern sein Herz offenbaren angesichts des traurigen Schicksals, das Konstantinopel durch die Griechen betroffen hat und der Gefahr, die jetzt auch den Städten Jaffa, Accon und Caesarea von seiten der Tartaren droht. Jetzt wird es hohe Zeit, so ermahnt er sie, etwas für das heilige Land zu tun, denn jetzt gleicht es einem Körper ohne Kopf und das eine kann ohne das andere keine Dauer mehr haben. Oder wollt ihr etwa die heilige Kirche ganz dem Untergange weihen? Erinnert

---

[1]) Jub., Rut.[1] I 100—109, Rut.[2] I 117—28; Kreßner, Rut. Gd. S. 23—27. Der älteste Druck ist, wie Suchier (Litbl. 1891 Sp. 273 angibt: La complainte d'outremer et celle de Constantinople p. A. Jubinal. Paris 1834. Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 107; ferner Grb., Gr. S. 824.



ihr euch nicht daran, daß an jener Stätte Christus zu unserer Erlösung starb? Immer schon predigt man im Lande davon, das Kreuz zu nehmen; was geschieht aber? Alle hören die Predigt, niemand berührt aber das Kreuz. Die geldgierigen Orden, die Prälaten der Kirche, die so tief gesunkene Ritterschaft, der vergnügungssüchtige ungerechte König, der die Ritter zurücksetzt und sich von Mönchen beraten läßt, sie alle sind für die traurigen Zustände im heiligen Lande verantwortlich. Ihr Ritter, wie gedenkt ihr das Paradies zu gewinnen? Erinnert euch an eure Vorfahren, die für die Kirche Schmerzen und Tod erduldeten. Ihr Prälaten, die ihr euch ein gütliches Leben antut, was soll aus eurer Seele werden? Geht hin, verteidigt euren Gott. Aber was hilft es? Sie alle sind ja krank und unbrauchbar. Eine trostvolle Aussicht kann der Dichter dem in Palästina harrenden G. de Targines nicht geben. Keiner ist ja da, der helfen kann, wenn es nicht Jesus selbst tut.

Die Sprache ist, wie immer bei ihm, kräftig und lebhaft. Ironie und Spott läßt er, namentlich bei der Schilderung der Mißstände in den Orden und der Geistlichkeit, freien Spielraum. Man liest aus dem Gedichte heraus, daß dem Verfasser die Sache der Kreuzzüge und der heiligen Kirche warm am Herzen lagen. Der Form nach bietet das Gedicht das bei Rustebuef gewohnte Bild, Korrektheit im Bau der Strophe und im Reim, viele Wortspiele und alle Arten von Reimkünsteleien.

2. **Complainte d'Acre.** ? Str.

Bei diesem Gedicht muß ich mich mit einem Hinweis begnügen. Stengel [1]) hat es 1892 erwähnt und auf die Handschrift Brüssel Kgl. Bibl. 9416 verwiesen. Näheres über das Gedicht und die Abfassungszeit gibt er nicht an. Höchst wahrscheinlich gehört es auch, wie die andern Gedichte dieser Art, ins 13. Jahrh.

3. **La complainte du conte Huede de Nevers** 15 Str.

von Rustebuef.

La morz qui toz jors cels aproie
Qui plus sont de bien fere en voie.

Diese complainte Rustebuefs verfolgt dieselben Ziele wie die erwähnte. Sie wurde nach der einzigen Handschrift 1839 und 74 von Jubinal und 1885 von Kreßner gedruckt [2]).

---

[1]) Zt. fr. Spr. u. Lit. Bd. XIV 2. H. S. 169.

[2]) Jub., Rut.[1] I 55—63; Rut.[2] I 65—74; Kreßner, Rut. Gd. S. 86—90; Hschr. u. Lit. Ntbs. S. 122; ferner Kreßn., Progr. S. 12 u. Grb., Gr. S. 823—24.



Der Tod des Grafen von Nevers in Palästina (1267) bietet ihm hier den Anlaß, den Baronen das Muster eines Ritters zu zeigen und sie zum Kreuzzug zu begeistern. Der Tod, sagt er, der am liebsten die hinwegrafft, die die größte Mühe darauf verwenden, Gutes zu schaffen, treibt mich an, meine Liebe zu entdecken zu einem Manne, dem ich von allen Menschen am liebsten gleichen möchte, zu Huede, dem stolzen Grafen von Nevers; ihn hat er nun dahingerafft. Er war die Blüte seines Geschlechts, und ein großer Schade entsteht durch seinen Verlust. Tot ist der Graf; möge Gott seine Seele zu sich nehmen auf Grund der Fürsprache des heiligen Georg und der Jungfrau. Ein tapferer, edler Ritter war er hier, Allen ein glänzendes Vorbild in ritterlicher Tugend. Um solch einen Mann müssen alle Edelgesinnten trauern. Leider war es ihm nicht vergönnt, das heilige Land zu befreien. Nicht aus egoistischen Rücksichten, wie viele Andere, hat er das Kreuz genommen, *ainz a fet selonc l'Evangile, Qu'il a maint borc et mainte vile Lessie par morir en servise Celui seignor qui tot justise.* Sein Herz ist bei den Cisterziensern, seine Seele dort oben im Himmel und sein Körper ruht jenseits des Meeres. Das sind wahrlich drei köstliche Dinge, die jeder Gute erstreben sollte. Str. 9 ff. wendet sich Rustebuef an den König von Frankreich und alle Ritter und Krieger mit der Frage, warum sie noch zögerten, das Land des Erlösers zu verteidigen. Durch Furcht vor dem Tode sollten sie sich nicht abschrecken lassen; Gott werde die reichlich belohnen, die in seinem Dienste fielen. Im Schlußgebet bittet er Gott um Beistand, daß es ihnen gelingen möge, der Verwirrung im heiligen Lande Herr zu werden und dort wieder Wohnung nehmen zu können.

Innige Züge weist dieser Nachruf auf, Züge, die wir bei unserm Dichter noch nicht kennen gelernt haben; er beweist es uns hier, daß er auch Meister solcher weichen, zart empfundenen Töne ist. Gleichzeitig offenbart er auch in diesem Gedicht wieder seine gewaltige Begeisterung für die Kreuzzugsidee, die er, wo er nur konnte, durch die Macht seines Wortes auch Andern mitzuteilen bestrebt war. Fassen wir die äußere Seite des Gedichtes ins Auge, so treten wieder die charakteristischen Züge des afrz. Kunstreimers hervor, den der traurige Gegenstand selbst nicht abhielt, durch Wortspiele und Reimkünsteleien aller Art zu glänzen. Str. VII, wo er beständig mit dem Worte mort spielt und Reime aller Art

ins Auge fallen, gibt hier ein typisches Beispiel für seine äußere Technik ab.

4. Li vers de droit 41 Str.

von Baudouin de Condé.

Drois m'ensengne que je doi dire
Du mauvez siecle qui empire.

B. de Condés Blütezeit als Dichter fällt in die Jahre 1245—75 (G. Paris T. Chr.). Seine Poesien setzt dieser um 1270 an. Er lebte als menestrel am Hofe der Marguerite de Flandre (1244—80)[1].

Dieser dit de droit, der nach der einzigen Handschrift 1866 von Scheler gedruckt wurde[2], ist ganz nach dem Vorbilde des gleichbetitelten Gedichtes vom Clerc de Voudai geschaffen, sowohl nach seiner äußeren Form (Hlndstr. und Anaphora droit dit) als auch dem Inhalte nach, wenngleich Condé bei seinen Vorschriften hauptsächlich die Ritter im Auge hat. Ich greife die wichtigsten Gedanken heraus: Droit bestimmt mich zu einem dit über den schlechten Zustand der Welt; es gibt wahrlich kaum noch einen Menschen, der Gutes tut; auch Fürsten und Barone sind von unbeschreiblicher Habsucht ergriffen. In früheren Zeiten schrieb droit den Hohen ihre Pflicht vor; da war man noch mildtätig, da herrschte noch Streben nach Ehre in allen Häusern, Glück und Zufriedenheit. Doch diese Zeit ist nun vorbei und wird wohl kaum wiederkehren. Nach dieser Einleitung bringt der Dichter in breiter, umständlicher Sprache vor, was droit verlangt. Es sei nur einiges wiedergegeben: droit will, daß der Ritter seine Ehre wiederzuerlangen suche, sie sei ein Schutz gegen alle Laster und verhelfe zu Gott wohlgefälligem Leben. Droit fordert, daß der Ritter Gott und die heilige Kirche ehre, die Ärmeren in rechter Weise behandle und wenn nötig, unterstütze. Wenn sich der Hochgestellte Rat holen wolle, müsse er sich vor Lobrednern hüten, vielmehr den rechtschaffenen Ratgeber zu erkennen suchen und auch dann noch reiflich überlegen, ehe er handle. Ein hoher Mann solle sich ferner hüten vor Neid, wenn er das Glück des Andern steigen sehe. Droit mahnt ferner, courtoisie und loyauté zu pflegen, was am besten durch reine Liebe zu erreichen sei, denn der Liebesdienst veredle den Menschen und steigere seine Tugenden. Str. 21-26

[1]) Über ihn vgl. B. Cond. Einltg.

[2]) B. Cond. I. S. 245—65; Hschr. u. Lit. Ntbs. S. 120; ferner Jullev., M. II. S. 188 u. Grb., Gr. 840ff., besonders 842.



unterbricht der Dichter den Zusammenhang; er wendet sich an die Geistlichkeit und deckt die Schäden auf, die aus ihrer absoluten Machtstellung fließen. Zum Schluß berührt B. de Condé das Verhältnis der Ritter zu den menestrels und legt ihnen ans Herz, sie nur ja wert zu halten, wenn sie gut gebildet und aufrichtigen Charakters seien. Von Str. 42 an stimmt in unserer Ausgabe der Text gänzlich mit dem dit de droit vom Clerc de Voudai überein[1]); es hat hier also eine Entlehnung stattgefunden.

B. de Condé war ein Dichter, dem die korrekte und kunstvolle äußere Form höher stand als Klarheit des Ausdrucks und bisweilen auch als der ganze Inhalt. Letzteres trifft für unser Gedicht ja nicht in dem Maße zu, wie bei zwei nachher zu betrachtenden, denn die Absicht, den etwas heruntergekommenen Ritterstand wieder zu heben, spricht aus den meisten seiner Gedichte und scheint wirklich sein Ideal gewesen zu sein. Um so mehr läßt der Ausdruck dafür an Klarheit vermissen. Seine Darstellungsweise ist ungeschickt und ermüdet durch viele Wiederholungen und den Mangel an logischem Zusammenhang. Die Gedanken gehen weder tief noch sind sie originell. Um so mehr Sorgfalt ist dafür auf die Form verwendet. Die Reime sind reich, häufiger homonym; Reimkünsteleien und Alliteration sind anzutreffen; doch treten all diese Kunstmittel hier nicht so deutlich hervor wie in seinen kleineren Gedichten, die wir noch kennen lernen werden. Seine Schüler auf dem Gebiete der Rittererziehung waren sein Sohn J. de Condé und besonders Watriquet.

5. **Le dit des Allies** 17 Str.

von Godefroi de Paris.

Tout auxi com par la fumee
Qui s'en ist par la cheminee.

Der Verfasser, ein mesureur de sel unter Philipp dem Schönen, war Chronist und politischer Dichter. Seine bedeutendsten Werke sind sein Avisementz pour le roy Loys, in dem er Ludwig X. Instruktionen erteilt und seine Reimchronik. In den ersten 20 Jahren des 14. Jahrh. sind sie entstanden. Unser kleines politisches Lied stammt aus dem Jahre 1314. Gedruckt finden wir es im Annuaire historique 1836 nach der einzigen Handschrift[2]).

[1]) Vgl. d. Zusammenstellung d. beiderseitigen Str. B. Cond. S. 245 Anm.

[2]) Ann. hist. 158—71; Lit. vgl. Buchon, Chr. Einleitg.; ferner P. Paris, Mss. fr. I. 325—35; Ntbs. S. 112 u. Grb., Gr. 830—31.

Den Hintergrund zu dem Gedicht bildet eine Empörung des Adels, die den Zweck verfolgte, den König zur Widerrufung der Grundsteuer zu zwingen. Godefroi de Paris macht in diesem Gedicht Front gegen sie. Er sagt: Wie man am Rauch das Feuer erkennt, so auch den Charakter eines Menschen an seinem Tun. So sehe ich hier eine verbündete oder besser uneinige Menge, die durch ihr Tun ihre schlechte Denkart offenbart; kein Grund liegt vor, als einzig und allein ihr Wille. Diese Menge sagt, daß sie aus adligem Blute stamme und danach erzogen sei; hier aber erscheint sie in einem gar schlechten Lichte: *Bien est tels gent desnaturee qui contre son chief est meslee.* Um gute alte Sitte wieder einzuführen, geben sie vor, sich verbündet zu haben; warum aber gehen sie in solch ungebührlicher Weise vor? Stehen ihnen nicht andere, rechtmäßige Wege zum König und dem Parlament frei? Konnten sie ihnen nicht auf friedlichem Wege ihre Wünsche vortragen? Dort hätte man sie gerne angehört. Da sie das aber nicht tun, *leur fait tien-je a grant malice esprouvee.* So wird sich auch der König nichts aus ihnen machen, und der königliche Taler wird nichtsdestoweniger weiter wandern zu dem, der ihn an der Wage einnimmt. Halb haben sie es auch schon eingesehen, denn sie fühlen sich bereits unsicher. Ich möchte sie deshalb bitten, ihre Torheit nicht noch weiter zu treiben, vielmehr sie durch weise Maßregeln wieder gut zu machen suchen. Str. 11-13 schweift der Dichter ab, indem er Betrachtungen über die Form und das Bild des frz. Talers anstellt und zu deuten versucht. Str. XIV spricht er von den Naturerscheinungen des Jahres 1314, die das Volk erschreckten, als von Offenbarungen Gottes. Dann knüpft er wieder an sein Thema an mit der Bemerkung für den König, daß jene Worte des Jesaias, daß die Berge die Täler ausgleichen müßten, damit man überall eben gehen könne, so recht für ihn geschrieben seien. Der hohe Berg sei der Stolz der Empörer; ihn müsse er zerstören, auf daß das Volk wieder in Frieden leben könne. Die letzte Strophe enthält dann noch einmal eine Aufforderung an ihn, tatkräftig und wie es seiner Königswürde gezieme, sich gegen den Adel zu zeigen: *ton estat honourablement garde et ta gent tien franchement; a dont regneras seurement.*

Die Sprache des Verfassers ist kräftig, klar und bestimmt; schön und flüssig konnte sie deshalb nicht werden, weil er sich durch die gekünstelte Form zu viele Fesseln auferlegte. Seine große Kunstfertigkeit in Bezug auf sie suchte er nämlich dadurch

zu beweisen, daß er nur zwei Reime im ganzen Gedicht anwandte: **ée** und **ment**; dazu kamen noch die vielen Wortspiele, homonyme oder grammatische Reime usf. Die Kehrseite davon war aber, daß er nicht weniger als 17 Male, um etwas Luft zu bekommen, zum Enjambement seine Zuflucht nehmen mußte, zwar zum Nutzen der Klarheit, aber zum großen Schaden der Strophe.

6. **Li dis de loiaute** 8–10 Str.

von Watriquet.

A ces festes et as haus jours
Doivent estre les hautes cours.

Über den Dichter sprach ich bereits; dies Gedicht aus dem Jahre 1319 zeigt ihn uns schon in der eigentlichen Sphäre seiner Wirksamkeit. Gedruckt wurde es nach drei von fünf Handschriften 1868 von Scheler [1]).

Da an Festestagen der Hof von allen möglichen menestrels, berufenen und unberufenen, besungen wird, so will auch der Dichter einen Reim sagen und zwar von der loiauté; er vergleicht loiauté mit einer edlen, hehren Dame; der habe keine eitlen Gedanken, der sich von ihr beraten lasse; ruhig könne der schlafen, für den sie arbeite; loiauté sei eine Quelle alles Guten; den Fürsten kleide sie besonders gut, sie bringe ihm Ehre und Glück ein. Huldigt ihr, so fordert er sie auf, je eher desto besser, denn nicht vergeblich dient man einer Dame, von der solche Tugenden ausgehen; loiauté ist die höchste aller Tugenden; Bescheidenheit, Gerechtigkeit, Mitleid, Milde und Ritterlichkeit, sie alle bilden ihr Gefolge. Zum Schluß kommt der Dichter wieder zurück auf das Bild der Dame und preist sie noch einmal als den Inbegriff aller Tugend, um uns dann in den letzten beiden Versen durchblicken zu lassen — seine Neigung zu verblüffen tritt hier so recht zu Tage —, daß das ganze Gleichnis nur darauf angelegt war, seine Dame zu verherrlichen: *dame, vous estes ceans mariee, pour ce est li liex si jolis.*

Zu tadeln ist an dem Gedicht, daß der Dichter nicht immer im Bilde bleibt und die Anordnung der Gedanken eine mangelhafte ist. Seine äußere Technik ist dieselbe wie im besprochenen Gedicht. Apostrophierung, Reimspiele, reiche und kunstvolle Reime, alles dies findet sich auch hier in ausgeprägter Weise.

---

[1]) Watriquet 131—35; Hschr. u. Lit. Ntbs. 125; ferner Grb., Gr. S. 851

7. Li dis de l'ortie 40 Str.

von Watriquet.

Li sages nous monstre et descuevre
C'on doit l'ouvrier cognoistre a l'oevre.

8. Li dis des princes I 9 Str.

von Watriquet.

A ces hautes solempnites
Doit on dire les biaus ditez [1]).

Wir betrachten hier die für Watriquet am meisten charakteristischen Gedichte. Nach zwei von fünf Handschriften hat sie Scheler 1868 gedruckt [2]). Ihre Entstehungszeit läßt sich nur durch die Jahre 1300—1340 eingrenzen.

Der Inhalt des ersten Stückes ist kurz dieser: Nach seinen Werken soll man einen Menschen beurteilen, nicht nach seiner Abstammung, denn die ist lediglich ein Werk des Zufalls. Gemein ist nicht der, der niedrig geboren ist, sondern der gemeine Taten verrichtet: *vilains est qui fait vilainie.* Ein gemeiner Mann aber, der ein rechtschaffenes Leben führt und Gutes zu wirken sich bemüht, ist edel, wenn man ihn auch nicht so nennt. Er ist es um so mehr, weil er, dem die Natur nicht so günstig gesinnt war, nicht so leicht zu Tugend und Ehre gelangen kann wie das in Wohlhabenheit geborene Kind, das vermöge einer guten Erziehung sich kaum irgend anders als zum Guten hinwenden kann. Schon früh vermag man beim Kinde die Neigung zum einen oder andern Extrem festzustellen. Wie man bei der Nessel, wenn sie hervorgesprossen, bald erkennt, ob sie ihre natürliche Bestimmung zu stechen entwickelt oder nicht, so auch entdeckt man beim Kinde, sobald es einigermaßen selbständig geworden ist, ob es sich zum Guten oder Bösen wenden wird. In dem einen Falle kann man dann auch voraussagen, daß es gut enden, im andern, daß es sich immer mehr verstricken wird. Der Dichter geht nun dazu über, dem Adligen Vorschriften über sein Verhalten zu geben. Für sich soll er Ehre suchen und zu diesem Zwecke gute Werke und hohe Taten vollbringen, die Seinigen beschützen und vor Bösem be-

[1]) Ich betrachte beide zusammen, da sie in vier von fünf Handschriften zusammenstehen (vgl. Ntbs. 117) und auch Scheler sie zusammen gedruckt hat; endlich weil sie sich inhaltlich kaum unterscheiden.

[2]) Watr. S. 137—53 (der dit des princes umfaßt dort Str. 21—29); Hschr. u. Lit. Ntbs. S. 127 u. 117; ferner Grb., Gr. S. 850.

wahren. Seinen Untergebenen gegenüber muß er immer ein freundliches Antlitz zur Schau tragen; dann liebt ihn jeder, dann will jeder nur seinen Vorteil und gern geben sie Gut und Leben für sein Banner und Recht; überhaupt muß sich der Ritter vor Stolz hüten. Gegen Sünder muß er gerecht sein und nur nach reichlicher Überlegung über sie urteilen, Schmeichlern darf er nicht glauben, gegen Verleumder muß er streng vorgehen, denn sie verderben gute Menschen; Gott soll er aufrichtigen Herzens lieben, kurz, danach trachten, daß man ihn, wie es seiner adligen Abkunft geziemt, edel nenne und ihn nicht für eines gemeinen Dieners Sohn halte. Nach der Unterbrechung durch den dit des princes werden dem Fürsten dieselben Ermahnungen in anderer Einkleidung nochmals ans Herz gelegt: Selbstbeherrschung, Bescheidenheit, Mildtätigkeit gegen Arme, Freigebigkeit gegen alle übrigen, Streben nach Ehre usf. Wer in dieser Weise lebe, wer hier seinem Volke Spiegel und Führer sei, dessen Licht werde weit hinausglänzen: *tielz hons fait florir sa jovente et tous jours dure ses jouvens.* In der Schlußstrophe warnt er noch einmal vor Schmeichlern und Verleumdern: *Sages est qui des bons s'escole.*

Seinem Gegenstand nach unterscheidet sich der dit des princes gar nicht von dem soeben Betrachteten; Anfang und Schluß lassen es aber deutlich als selbständiges Gedicht hervortreten. Auch hier gibt der Dichter den Fürsten Ermahnungen zu Bescheidenheit, Mildtätigkeit, Herzensgüte, zum Streben nach feiner Sitte und weitem Wissen; wie beim vorigen setzt er auch hier die Notwendigkeit jeder dieser Eigenschaften in breiter Weise auseinander. Er macht hier besonders aufmerksam auf das Verantwortliche der Stellung eines Fürsten: *Tailles a droit, tu le dois faire; se mestailles qui taillera?* Ein gutes Vorbild könne viel Gutes stiften, ein schlechtes aber unendlich viel Böses.

Die beiden Hauptschwächen der Gedichte sind die breite Anlage und das Fehlen einer Disposition. Gedankenzusammenhang der Strophen untereinander besteht meist und wird manchmal durch das Wiederaufnehmen eines der Schlußworte einer Strophe am Anfang der nächsten ausdrücklich hervorgekehrt (vgl. Ortie Str. 14—15, 16—17, 21—22, besonders aber Princes Str. 2—3, 3—4, 4—5, 6—7 u. 8—9). An dem manchmal unklaren Stil und kleinen Verstößen gegen die Grammatik trägt die Verskünstelei die Schuld. Alle komplizierten Reime, leoninische, homonyme (O. I 2, 4 II 4, 5; 6, 8; 10, 11 III 1, 2 etc.) und gar grammatische (O. I

2, 3; II 1, 3, IV 2 u. 3, V 2 u. 3, 5 u. 6, 7 u. 9, VI 1 u. 3, 8 u. 9 etc.), ferner Wortspiele und bisweilen Alliteration sind zu finden. In dieser Beziehung fallen am meisten Str. 8, 9, 10, 13, 21, 22, 30 ins Auge. Nicht zur Verschönerung des Verses trägt das häufige schwere Enjambement bei (ungefähr 10 Male). Auf Watriquets Anlehnung an B. de Condés Vers de droit habe ich bereits hingewiesen; neben gedanklichen Entlehnungen deutet vor allem die auch hier begegnende Anaphora „droit dist" darauf hin.

9. **Li dis de franchise** 6 Str.

von Jean de Condé.

Jehans de Condé nous raconte,
Se roi et duc et prince et conte.

J. de Condé, der Sohn B.s de Condé, stammt aus dem Hennegau und war menestrel am Hofe Wilhelms v. Hennegau. Er war Zeitgenosse von Watriquet und auch sein Wirken läßt sich in die Jahre 1310—40 setzen [1]). Was das Datum unseres Gedichtes anlangt, so läßt sich Bestimmteres, als daß es in diesen Zeitraum fällt, nicht darüber angeben. Gedruckt hat es 1868 Scheler nach den beiden Handschriften [2]).

Der Dichter legt den vornehmen Ständen ans Herz, auf das Gute, das sie in manchen Erzählungen fänden, Acht zu geben. Jetzt wo sie sich dessen enthielten, unterstützten sie Unrecht gegen Recht, indem sie sich ganz allein durch ihre Habsucht bestimmen ließen. Sie allein erfüllte ihr Herz; Ehre und Tapferkeit liebten sie daher nicht mehr. Die Habgier halte den Bogen gespannt, und die Mildtätigkeit müsse ihn sinken lassen, da sie kein Ziel mehr habe. Franchise sei ausgestorben, und an die Ehre habe man die Erinnerung verloren. loiauté, droit, loi, sie alle herrschten nicht mehr an den Höfen, aber convoitise, avarisce, losenge und faussetez, sie regierten; wahrlich schlecht sei es jetzt um die Welt bestellt, wenn Gott nicht selbst bald Hülfe schaffe.

Das Vorbild ist besonders der dit de droit seines Vaters. Von ihm hat er auch die äußere Technik, den eleganten, gekünstelten Versbau gelernt.

10. **Le dit des princes II.** 12 Str.

On a les barons longuement [3])
Lessie despendre leur avoir.

[1]) Vgl. über sein Leben B. Cond., II Einltg. u. Grb., Gr. 843.
[2]) B. Cond., III. 157—59; Hschr. u. Lit. Ntbs. S. 124; ferner Grb., Gr. 844.
[3]) Die Anfangszeile fehlt in der Handschrift.

Nach der einzigen Handschrift hat 1880 Ritter dies Gedicht gedruckt [1]. Autor und genaueres Datum sind nicht bekannt. Nicht einmal über die Heimat des Dichters sind wir im klaren. Aus Reim und Silbenzählung läßt sich nur feststellen, daß **en** und **an** im Reime getrennt werden: Str. Ia (en), Str. IIIb (en), Str. Va (en), Str. VIb (an), Str. IXb (en), Str. XIIa (an) und daß Str. III 10 einmal **vo** für **vostre** durch die Silbenzahl gesichert ist. Die Kriterien sprechen höchstens allgemein für den Norden. R. setzt das Gedicht nach 1380 an [2].

Es ist Zeit, daß die Fürsten einmal zu wahrem Schaffen angehalten werden, daß sie nicht noch länger ihr Gut verschwenden und gleichsam das Stroh behalten, während sie das gute Korn fahren lassen; so leitet der Dichter ein. Er möchte sie wieder zu ritterlicher Tugend erziehen und stellt ihnen Alexander den Großen als Vorbild hin, sein vorzügliches Regiment und seine Taten, wie er mit nur wenigen, aber tapferen Kriegern so manches Reich erobert habe; er erinnert an sein Verhältnis zu seinem treuen Ratgeber Aristoteles. Wie Alexander auf ihn, so sollten auch sie nur auf Gute hören; wie häufig hätten berühmte Männer schon ihr Vertrauen Falschen, Übelwollenden geschenkt und welch traurige Folgen habe das herbeigeführt. Die Guten müsse man um sich behalten, damit sie Gerechtigkeit üben und die verdrängen könnten, die ihnen aus Torheit Fallen stellten. Er ermahnt sie, vor allen die Schmeichler zu meiden; sie seien voller Tücke. Durch Schmeichelei suchten sie am Hofe Ansehen zu erlangen und sich die Gunst der Großen zu erringen, um sie dann aber auszunutzen und zu verderben. Zum Schlusse macht er sie noch einmal ausdrücklich auf seinen dit aufmerksam, daß sie davon Kenntnis nehmen und Nutzen daraus ziehen sollten.

Die Ausdrucksweise des Dichters ist klar, treffend und überzeugend; aus der ganzen Anlage heraus merkt man, daß ihn der dringende Wunsch zu bessern beseelte; hierum war es ihm zweifellos mehr zu tun als um den Vorzug, als Dichter zu glänzen; denn hier kann man nicht allzuviel Rühmliches von ihm sagen. So wie er hat wohl keiner vor oder nach ihm die Hlndstr. zerhackt; ein Enjambement drängt das andere; es ist kaum noch ein einheitlicher Rhythmus in dem Ganzen; besonders die Schluß-

[1] Ritter, Poés. S. 30—35; vgl. Ntbs. S. 131—32.

[2] Vgl. Ritter, Bull. Soc. 1877 S. 91 N. 22.

strophe ist ein Muster von Unregelmäßigkeit. Der Reim ist reich, Alliteration selten.

Daß Watriquet oder J. de Condé seine Vorbilder gewesen sind, steht wohl außer Frage; es sind die gleichen Ziele und die gleichen Gedanken.

II. Satirische Gedichte.

a) Auf den geistlichen Stand und die Orden.

1. **La complainte de Jerusalem** 25 Str.

von Huon de St. Quentin.

Rome, Jherusalem se plaint
De covoitise qui vos vaint.

Über das Wirken H.s de St. Quentin [1]) ist nicht mehr bekannt, als daß er Lyriker war und neben einem ähnlichen Sirventois dies Gedicht kurz nach 1221 geschrieben hat. Gedruckt hat es zuletzt nach zwei von vier Handschriften K. Bartsch [2]). Da es schon eingehend besprochen worden ist [3]), werde ich mich kurz fassen.

Im Orient haben die Christen keine Erfolge mehr. Der Dichter legt es in den Mund der bedrohten Städte Jerusalem, Accon und Damiette, daß dies an der Habgier liege, die namentlich in Rom unter der Geistlichkeit herrsche. Die heutigen Kleriker pflegten nicht mehr das rechte Christentum, sie hätten es vergiftet, und durch ihre Schuld sei alles, was man in Damiette gesät und gebaut habe, von den Türken weggefegt worden. Rom habe gar für Geld denen, die sich schon bekreuzigt hätten, das Kreuz wieder abgenommen [4]). Alles im heiligen Lande erhebe sich zur Anklage gegen diese Stadt, die ihre eigene Sache zerstöre und grade in einem Augenblick, wo die Christenheit dort keine Unterkunft und Heimat mehr habe. Dies sind die Anklagen allgemeiner Art, die der Dichter gegen Rom richtet. Abwechselnd wendet er sich nun an die päpstlichen Legaten, die Kardinäle, Priester im besonderen und beleuchtet und geißelt ihre unsauberen Geschäfte; an den Klerikerstand im allgemeinen, und erhebt Klage über die traurigen veränderten Zustände, indem er die früheren zum Vergleich da-

---

1) Dép. Aisne.
2) Bartsch, Lang. Sp. 373—80; ältere Drucke u. Hschr. Ntbs. 108.
3) Hist. litt. XXIII 414—16; Rom. XIX 294—96; Grb., Gr. 681 u. 82 u. 705.
4) Das zum Kreuzzug bestimmte Heer war an Konradin verkauft worden.

neben hält. Dazwischen fleht er immer von Neuem die Jungfrau um Schutz für Jerusalem an.

Voll Schwung und Wärme, so charakterisiert Gröber die Sprache des Gedichtes. In der Tat, der Stil ist nur zu loben, nicht in dem Maße aber die formelle Seite. Was reichen Reim und Wortspiele anlangt, so findet sich dies mit Maß angewandt und wäre eher zu loben als zu tadeln. Die Behandlung der Strophe aber scheint mir zu pedantisch. Eine Gleichmäßigkeit in ihrem Aufbau ist zu beobachten, die auf die Dauer von 25 Str. ermüdet und abstößt. Es begegnen nämlich nur sechs Fälle, wo der Schluß des dritten Verses keine starke Interpunktion aufweist, nur zwei, wo dies nach der sechsten und ebenfalls nur zwei, wo dies nach der neunten Zeile nicht der Fall ist. Da der Dichter nun neben diesen kaum noch andere Einschnitte beobachtet, so muß die Stimmsenkung nach jedesmal drei Versen gekünstelt und eintönig wirken. Seine stilistischen Vorzüge seien also anerkannt; in der Wahl der Strophe, wenigstens so wie er sie interpretiert, hat er wohl einen Mißgriff getan.

2. La description et la plaisance des religions 19 Str.
vom Roi de Cambrai.

Se li Roys de Cambrai veist
Le siecle si bon com il fist.

Der Verfasser ist uns vom Regres her bekannt, in den er ja auch schon abfällige Bemerkungen über die Orden eingeflochten hatte. In diesem Gedicht beschäftigt er sich ausschließlich mit ihnen. 1875 hat es Jubinal zuletzt nach einer der beiden Handschriften gedruckt [1]). Jede Strophe geht auf ein Sprichwort aus. Über das Datum des Gedichtes können wir nur Vermutungen anstellen. Der Dichter gibt selbst an, daß er noch jung ist; auch legt, wenn man dies nur als Fiktion betrachten wollte, der launige Ton des Gedichtes im Gegensatz zu dem ernsten Regres seine frühere Entstehung nahe. So können wir es mit einiger Wahrscheinlichkeit vor 1243 ansetzen. In diese Periode ungefähr verlegt es auch Reiche.

[1]) Jub., Rut.[2] III 147—54; der Text ist sehr schlecht. Str. I enthält 16 Zeilen nach einem ganz konfusen Reimschema; Str. IV besteht aus 7a und 5b Reimen, die kreuz und quer durcheinanderlaufen; Str. VIII 3 ist der Reim falsch. Gröber hält außerdem die Str. 8, 9, 11, 13 für interpoliert. Älterer Druck u. Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 121—22; Grb., Gr. S. 837; Langf., Regr. S. CXLIII—IV; endl. Reiche, Btrg. S. 3.



In den beiden ersten Strophen entrollt uns der Dichter ein flüchtiges Bild von den ungeordneten Zuständen der Zeit und äußert den Gedanken, sich, um seine Seele zu retten, in ein dunkles Kloster zurückzuziehen. Strophe 3—11 geht er nun die Orden der Reihe nach durch, um herauszufinden, wer seinen Ansprüchen am nächsten komme. An allen hat er aber etwas auszusetzen, trotzdem einige seinen weltlichen Wünschen weit entgegenkommen. Inzwischen sieht der Verfasser auch mehr und mehr ein, daß es für ihn noch zu schwer ist, den Frohsinn ganz aufzugeben, die Welt zu verachten und den Körper zu kasteien; wäre doch die Religion eine Quelle der Freude und des Wohllebens, dann würde er gern Gott seine Seele weihen. Übrigens ist er ja auch noch jung und kann ja noch so lange leben, um Gutes zu tun. In seinen letzten Lebensjahren, wenn es allmählich Zeit wird, dann wird er sich wahrscheinlich in ein Cisterzienserkloster begeben, nach Vaucelles oder Longpont. So wie er denkt jeder Mann, der Geld und Güter aufgestapelt hat und noch in der Blüte seines Lebens steht. In der letzten Strophe kommt die Laune des Dichters so recht wieder zum Vorschein, wenn er diesen Mann, indirekt also sich selbst, vor dem trügerischen und kurzlebigen Freudentaumel dieser Welt warnt.

Alles dies hört sich äußerst zahm an, und in der Tat, die Einkleidung ist großartig gewählt, um die Satire, die in der Art und Weise liegt, wie er die Orden beschreibt, auf den ersten Blick recht unauffällig zu machen. Sie ist ihm aber sicher die Hauptsache, der Rahmen nur Mittel zum Zweck, zur Erhöhung ihrer Wirkung; die scheinbare Naivität, mit der der Dichter die Schäden der Orden aufdeckt, erläutert und das ironische Lob, das er für die hat, die seinen weltlichen Wünschen sehr nahe kommen, alles dies ist in äußerst geschickter und geistreicher Weise ausgeführt. Über die Sprache des Autors, die viele gewählte und geschraubte Ausdrücke aufweist und seine sonstige Technik sprach ich bereits bei Gelegenheit der Behandlung des Regres.

3. **De sainte eglise** 10 Str.

von Rustebuef.

Rimer m'estuet, qu'or ai matire
A bien rimer, por ce m'atire.

In diesem Gedichte Rustebuefs bricht die Satire auf den geistlichen Stand und die Orden, die wir schon versteckt in der



complainte de Constantinoble fanden, offen hervor. Gedruckt ist es zum letzten Mal 1885 von Kreßner nach der einzigen Handschrift [1]). Um 1255 ist es entstanden.

Reimen muß ich jetzt von der sainte eglise; Zorn erfüllt mein Herz, weil ich sie in solchen Zustand gebracht sehe. Ach Jesus, denke daran, das Licht wieder anzuzünden, das man, um dich zu schmähen, ausgelöscht hat. Das Gesetz, das du uns gelehrt, ist vernichtet und gebrochen. Mit solch schmerzlich bitteren Worten leitet Rustebuef das Gedicht ein. Die zweite Strophe lehrt uns, auf wen es seine Satire hauptsächlich abgesehen hat; es sind seine alten Feinde, die Orden. Höhnend meint er: wahrlich, wenn man mit einem braunen, schwarzen oder weißen Kleid sich das Paradies erwerben kann, so muß man all die Heiligen, die zahllose Martern für Gott erduldeten und sich ärmlich von Wurzeln nährten, sicher für närrisch halten. Scheu vor Gott und Wahrheitsliebe ist aus euren Reihen gewichen. Zum Schein nur seid ihr fromm, in Wirklichkeit sehr weltlich; ihr feiert bei reichen Leuten Freudenfeste und versprecht ihnen hernach mit einem kurzen Worte das Paradies. Das dumme geringe Volk tadle ich nicht, wohl aber euch, die ihr ihnen alles aufschwatzt, was ihr gern geglaubt haben möchtet. Endloser Haß spricht aus des Dichters Worten; immer heftiger werden seine Anklagen; sie erreichen ihren Gipfel in der Verwünschung: *De par ma langue vos desfi, vos en irez de fi en fi jusques en enfer le roie.* Fürwahr, so schließt der Dichter, das sind traurige Zustände in der heiligen Kirche, wenn die Nachkommen derer, die sich ärmlich nährten und auf Strohbündeln lagen, jetzt Klage erheben, wenn sie nicht gute Weine und weiße Betten haben.

Auf der einen Seite spricht aus dem Gedicht der furchtbare Haß gegen Geistlichkeit und Orden, deren Sünden er unbarmherzig bloßlegt, auf der andern wieder seine warme Liebe zur Kirche. Dem Eindruck seiner machtvollen, pointierten, zur feinen Satire wie geschaffenen Sprache kann man sich nicht entziehen. Um den Ausdruck ist er nicht verlegen; wenn er auch manchmal etwas stark ausfällt, er steht aber immer am rechten Platze. Formell beweist er wieder seine große Reimfertigkeit: reiche, leoninische und besonders viele homonyme Reime fallen ins Auge.

---

[1]) Kreßner, Rut. Gdchte. S. 178—81; über ältere Drucke, Hschr. u. Lit. vgl. Ntbs. S. 120—21; ferner Grb., Gr. S. 825.



Von der Alliteration macht er auch mitunter Gebrauch, besonders an emphatischen Stellen.

4. Les Ordres de Paris 14 Str.

von Rustebuef.

En nom de Dieu l'esperite
Qui tribles est en unite.

In diesem Gedicht, zu dem Rustebuef die Anregung aus den Universitätsstreitigkeiten (um 1260) erhielt, hat er den heftigsten Angriff gegen die Orden unternommen. Gedruckt ist es zuletzt 1885 von Kreßner nach allen drei Handschriften [1]).

Im Namen des dreieinigen Gottes will ich der Wahrheit gemäß sagen, was mir mein Herz eingibt über diese böse Welt, deren Zustand immer schlimmer wird, dieser Welt, in der ich charité umkommen und alle Menschen dorthin sich wenden sehe, wohin der Teufel sie zieht. Durch gar verschiedenartige Kniffe wissen besonders die, die nicht zu arbeiten gelernt haben, Mitleid und Bewunderung zu erregen und ihr Glück in der Welt zu machen, indem sie, die einen ein graues Gewand und Kutten tragen, die andern ohne Hemd gehen und sich als Büßer geben. Alles dies ist nichts als Schein; weh dem, der ihnen traut. So leitet der Dichter ein. Nunmehr beschreibt er die Orden, so wie er sie kennen gelernt hat, die Barrés [2]), Cordeliers, Jacobiner, Beguinen, Dominikaner und wie sie alle heißen. Eine beliebige Strophe möge statt vieler Worte einen Begriff von der Wucht seiner Satire geben:

L'ordre aus Beguines est legiere,
Si vous dirai en quel maniere:
L'en s'en ist bien por mari prendre;
D'autre part qui besse la chiere
Et a robe large et pleniere,
Si est Beguine sanz li rendre,
Si ne lor puet on pas desfendre
Qu'eles n'aient de la char tendre
S'eles ont un pou de fumiere.
Se Diex lor voloit por ce rendre
Le joie qui est sanz fin prendre
Sainz Loranz l'acheta trop chiere.

---

1) Kreßner, Rut. Gd. S. 51—55; ältere Drucke, Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 110—11; ferner Kreßner, Prog. S. 8 u. Grb., Gr. S. 825.

2) Heute ist das Wort ausgestorben; Littré führt es noch an; die Carmeliter sind damit gemeint.



In dieser Weise müssen auch die andern Revue passieren. Rustebuef verdammt sogar den hôpital des Quinze-Vingts, weil bei seiner Gründung egoistische Motive seitens des Königs mitgespielt hätten und andere Stiftungen Ludwigs des Heiligen, wie den Filles-Dieu, einen Halborden, der, wie Rustebuef sagt, da sei, um dumme Leute zu betrügen und in den man heute eintrete, um sich morgen zu verheiraten.

Es ist ein Gedicht von ungeheurer satirischer Schärfe; sicherlich trübt sein allzu radikales Vorgehen manchmal den Schein der Wahrheit, um so mehr aber ist die Freimütigkeit und der Mut, dergleichen einem so mächtigen Stand ins Gesicht zu sagen, bewundernswert. Bei solchen satirischen Gedichten liegt es besonders nahe, durch allerlei äußere Kunstmittel die Wirkung des Ganzen noch zu erhöhen. So fällt hier neben dem gewählten, geschraubten Ausdruck die häufige Anwendung von Wortspielen (z. B. das bekannte mit **corde** bei den Cordeliers), der reiche Reim auf, ohne daß jedoch — und daran erkennen wir den guten, korrekten Dichter — Sprache und Grammatik die Kosten zu tragen hätten.

5. **Complainte des Jacobins et des Cordeliers.** 7 Str.

Auchune gent m'ont fait proiere
De dire; or ai trouve maniere.

Diese kleine, aber wirkungsvolle Satire, die 1270 von einem Dichter verfaßt wurde, dessen Namen uns nicht überliefert ist [1]), hat zuletzt 1875 Jubinal nach der einzigen Handschrift gedruckt [2]).

Zu reimen hat man mich gebeten; nun habe ich meinen Gegenstand gefunden; ich sehe, wie die Welt zurückgeht und daß gerade die, die uns ermahnen sollten, kein anderes Ziel haben, als Geld an sich zu bringen. Anstatt sich zurückzuziehen, sollten sie sich lieber bekreuzigen, die Jacobiner und die Cordeliers, sie würden sich ganz ausgezeichnet dazu eignen. Aber sie bleiben zu Hause, um die Frauen und das Geld zu hüten; ja, wenn es in Palästina auch so viel Brot und Wein gäbe wie hier, dann würden sie vielleicht das Kreuz nehmen. So fordern sie etwas von der Menge, was sie selbst nicht tun möchten. Nachdem sich der Dichter dann noch in ein paar äußerst scharfen Strophen gegen

---

[1]) Vgl. Jub., Rut.[1] I. 463 Anm. 2.

[2]) Jub., Rut.[1] I. 461—63 u. Jub., Rut.[2] III. 172—75; Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 120; ferner Grb., Gr. S. 887.



ihre Habsucht, ihre unsauberen Geldgeschäfte und ihren unlauteren Verkehr mit den Frauen gewandt hat, zwingt er sich, des Stoffes überdrüssig, hiervon zu schweigen; so gedenkt er in den letzten Versen der Barone, die sich schon bekreuzigt haben und bittet Gott, sie zu beschirmen und glücklich wieder zurückzugeleiten; das Volk aber solle er zum wahren Glauben und dadurch auf den Weg zur Seligkeit führen.

In knapper, flüssiger Sprache hat der Dichter seine Gedanken hingeworfen. Seinem Stil nach, der Schärfe der Satire, der Freimütigkeit, mit der er von dem Gegenstand spricht, erinnert der Verfasser sehr an Rustebuef. Formell aber steht er ihm bedeutend nach; er braucht weder Wortspiele, noch auffallend reichen Reim; die große Zahl der identischen Reime (II 3 u. 8, 7 u. 11, IV 6 u. 11, V 2 u. 5, 9 u. 12) beweist nicht gerade seine Kunstfertigkeit. Bei der Strophe ist die Zweiteilung deutlich durchgeführt.

Aus den Reimen auf den Dialekt des Autors zu schließen, wäre gewagt; zu bemerken ist nur, daß **en** mit etymologischem **an** im Reime steht (II a, IV a, V b).

b) Auf Unsitten anderer Stände.

1. **Li mariages des Filles au diable.** 21 Str.

Seignour, cis siecles ne vaut rien:
Plains est de barat et d'engien.

Nach einer von den beiden Handschriften hat Jubinal 1839 das Gedicht gedruckt [1]). Es stammt aus dem 13. Jahrh., die Handschrift wenigstens ist Ende dieses Jahrhunderts entstanden. Der Name des Autors ist unbekannt. Ein Studium der Reime zeigt folgendes:

1. **en** und **an** werden im Reime geschieden; vgl. Str. V a (an), Str. XI und XIII (en), Str. XX a (an).
2. Ausl. **s** und **ts** reimen: Str. II estas: prelas: avocas: dras: bras: helas; Str. XVI avis: vis (vif): vis (vit, Treppe); Str. XV aincois: courtois: dois (doit, Finger): trois: lois: drois (droit).

3a. Hochtg. **ai** reimt mit etym. **a + j** Str. XVII b, rein auf **e** Str. XIX a, XX b, XXI a.

3b. **ai** und **e** zusammen im Reim Str. XIV b.

---

[1]) Jub., NRec. I. S. 283—92; Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 119; ferner Grb., Gr. S. 868.



4. **vo** begegnet für **vostre**, durch die Silbenzahl gesichert Str. IX 3, 10; Str. XII 5 und XX 2.

Nr. 1—3 a weisen allgemein nach dem Norden, Nr. 4 nach der Pikardie. Nr. 3b nur will nicht damit übereinstimmen, doch stehen hier vier Fälle gegen einen; entweder liegt hier Veränderung des Reimes oder aber mittelländischer Einfluß vor.

Man zählte im Mittelalter sechs bis neun Töchter des Teufels und der Iniquité (Sünde, Sittenverderbnis); orguel war mit den hohen Klerikern verheiratet, symonie, hypocrisie mit den moines blancs, rapine mit den Rittern, usure mit den Bürgern, fraude mit den Kaufleuten, Faux Service mit den Bediensteten, sacrilege mit den Bauern, calomnie mit den Predigern und luxure mit Allen [1]). Unser Dichter kennt neun und diese z. T. in anderer Verteilung.

Herr, so beginnt der Dichter, diese Welt ist nichts wert, voll ist sie von Betrug und List; ein rechtschaffener Mensch darf sie daher nicht lieben. Boshaft sind die Menschen wie Hunde. Die Habsucht ruft: Alles ist mein und das Mitleid kann sie nicht in ihrer Macht beeinträchtigen. Kalten Herzens sieht man seinen Nachbar Hunger leiden, keiner unterstützt ihn, setzt dem ein Ziel. So laßt uns an Gott denken und an ihm unsere Herzen entzünden, denn von ihm kommt alles Gute. Nach dieser Einleitung, aus der des Dichters verhaltener Grimm und gleichzeitig seine Resignation spricht, gibt er uns in den folgenden Strophen einen allgemeinen Überblick über die Sünden, die über die einzelnen Stände hereingebrochen sind: bei Priestern, Klerikern und Prälaten wohnt die Simonie, Unredlichkeit bei den Advokaten, bei denen, die in alten Gewändern auftreten, Heuchelei. Bei den Rittern ist die Räuberei zu Hause, bei Kaufleuten der Betrug, Verstellung bei den Bauern, Wucher bei den reichen Bürgern, Stolz bei den Damen und Unzucht allenthalben. Nun werden in jedesmal einer Strophe die genannten Laster durchgehechelt. Die schlechten Prälaten sind der Pfuhl, von dem alle Krankheitskeime ausgehen und mit ihnen, gleichsam mit dem Haupte, siecht der ganze Körper hin. Mit Unrecht erzeigt man ihnen Gehorsam, denn weder vor Gott noch seiner Lehre hegen sie Achtung. Die Advokaten erleiden dereinst großen Schaden, weil sie hier ihre Seele verpfänden; ihre Sprache ist voll Gift; Erbschaften werden durch sie verloren; gute Ehen zunichte gemacht; für einen Becher Weins verkaufen

[1]) Vgl. Journ. Sav. 1884 S. 225—28.

sie ihre Sprache und tun Böses. Heuchelei herrscht bei denen, die ein einfaches, bescheidenes Aussehen offenbaren; dem Anscheine nach nur sind sie harmlos, in Wirklichkeit tragen sie ihr Banner recht hoch und sind herbe und stolz. Je mehr sie sich zum Scheine tadeln, desto mehr rühmen sie sich in Wirklichkeit. Manche Ritter verbringen ihre Tage in eitler Freude, verschleudern Zeit, Gesundheit, Hab und Gut und leben dann vom Raub; sie erpressen, stehlen, zerstören Klöster, machen Schulden, die sie nicht bezahlen, kurz, sie unterlassen das Gute und bekämpfen nicht das Schlechte, wie es ihre Pflicht wäre. Bei den Kaufleuten geht es in ihren Geschäften nicht immer rein her; sie gebrauchen falsche Maße, sind unklar in ihren Berechnungen; Redlichkeit und gegenseitiges Vertrauen ist nicht zu finden, nur Betrug, Neid und Eigenliebe. Ihr reichen Bürger, die ihr nicht arbeitet, ihr helft durch Wucher den Leuten ebenso wie die Spinne der Fliege. Nicht einmal beim Tode gebt ihr den Erwerb aus diesem unlauteren Geschäft wieder heraus; macht euch lieber frei davon und tut Gutes in dem Maße, wie ihr könnt. Ihr Bauern, die ihr euch von eurer Hände Arbeit ernährt, eure Verstellung bringt euch ins Verderben; ihr kommt nicht zur Kirche und auch den Zehnten haltet ihr für euch zurück. Unzucht vermählt sich mit allen, Klerikern, Laien, namentlich aber den Ordensbrüdern und hier den Cordeliers. Und nun die „gehörnten Damen“, die mit geschorenen Köpfen, wie Hirsche mit Geweihen aufgetakelt [1]), durch die Straßen gehen und sich anbieten. Äußerlich scheinen sie schön und anmutig, in Wirklichkeit sind sie ekelhaft, voll von Fehlern. In der Hölle werden ihnen schon die Hörner abgehauen werden. Die ganze Welt ist also von der Sünde befallen, und keiner denkt an Gott und sein Seelenheil. Zum Schlusse setzt der Dichter noch einmal jedem die Pflichten seines Standes auseinander und ermahnt ihn, demgemäß zu leben.

Das Gedicht steht seiner Diktion und Form nach sehr hoch. Es ist das hohe Pathos, die knappe, kraftvolle Satzbildung und der volltönende Wortschatz eines Hlnd. darin wiederzufinden. Wie seine Sprache ist die unseres Dichters klar, bilderreich und wie er scheut auch unser Dichter vor einer Derbheit manchmal nicht zurück. Seine Anschuldigungen sind rücksichtslos und treffen wie

1) Diese Bezeichnungen beziehen sich auf den ungeheuren Kopfputz, den die Frauen zu jener Zeit trugen.



Keulenschläge. Die Form machte dem Dichter gar keine Schwierigkeiten; Enjambement ist nicht anzutreffen. Die Reime sind trotz ihrer Reichheit sehr natürlich. Doppelreime, leoninische, homonyme kommen in reicher Zahl vor. Alliteration zur Hervorkehrung sarkastischer Stellen liebt er; nur ein Wortspiel begegnet, das bekannte mit corde, wo er von den Cordeliers spricht. Bemerkenswert ist das Gedicht auch insofern, als es nach einer festen, sofort hervortretenden Disposition aufgebaut ist; da dies äußerst selten in unseren Gedichten begegnet, merke ich es besonders an.

2. **Li Epistles de Femes.** 8 Str.

Femes sont de diverse vie:
L'une est si plaine de sotie.

Jubinal hat dies Gedicht 1835 nach der einzigen Handschrift gedruckt [1]). Es stammt aus dem Ende des 13. Jahrh.; der Autor ist nicht bekannt. Seinem Dialekt nach gehörte er wahrscheinlich in die Pikardie; es ist nämlich folgendes anzumerken:

1. Ausl. **s** und **ts** reimen: Str. IIb mentis: aprentis: pensis (f): gentis.
2. Str. VII begegnet, durch die Silbenzahl gesichert, **vo** für **vostre**.
3. Str. IVb reimen visex (gescheit): Trex (Troyes): leus: deus: peureus: seus (solus).
4. Str. VII 7 reimen lire: require.

Der Dichter spricht hier von den Frauen, sie einmal rücksichtslos tadelnd, das andere Mal ironisch lobend. Er rügt z. B. bei einigen die ausgemachte Dummheit und lobt bei andern ironisch die Geschicklichkeit, sich zu verteidigen, die so weit gehe, daß man ihnen nicht das beweisen könne, was man mit eigenen Augen sah. Er macht weiter auf ihre Gefährlichkeit aufmerksam; die Männer werden herablassend von ihnen behandelt, weil es ihnen leicht ist, sie in ihre Gewalt zu zwingen. Es gibt keinen noch so weisen Kleriker oder Priester und möge er noch so viel Geld besitzen, vertraut er einer Frau und läßt sie für sich wirtschaften, so hat sie ihn in kurzer Zeit um Alles gebracht. Auch trügerisch und treulos sind die Frauen; man braucht ihnen nur einmal Geheimnisse anzuvertrauen. Wie der vorige rügt auch dieser Dichter ihr niedriges Betragen, wenn sie aufgeputzt durch die Straßen gehen, um sich zu zeigen; ferner ihren Stolz, ihre Lust zu ver-

[1]) Jub., Jongl. S. 21—25; Hschr. u. Lit s. Ntbs. S. 118; ferner Grb., Gr. S. 883.



leumden und besonders ihre Unbeständigkeit in Bezug auf ihre Worte; jetzt behaupte sie etwas, einen Augenblick später schwöre sie, daß es nicht wahr sei und alles weitere Reden sei verlorene Zeit. Dabei ist die Frau stets voll von naiver Frömmigkeit, geht gern zur Messe und Beichte und versteht ihren Psalm zu lesen. Im Grunde sind sie doch weiter nichts als Dirnen und gierige Diebinnen: *putes, gloutes et larenesses.*

Es ist das Gedicht, wie Gröber sagt, eine Nachahmung, aber gleichzeitig eine Vergröberung des alten Evangile des femes. Der Ausdruck ist knapp, präzise und verfehlt manchmal seine Wirkung nicht; die Schwierigkeiten der Strophe sind gut überwunden. Der Reim ist meist nur genügend.

3. **De Guersay.** 12 Str.

Mon cuer si m'a done matere
Et me semont que je m'atere.

Zuletzt hat Jubinal dies Gedicht nach einer der beiden Handschriften gedruckt [1]); sie stammt aus dem Ende des 13. Jahrh.; der Autor ist nicht bekannt; wahrscheinlich war er Pikarde; es läßt sich nämlich feststellen, daß

1. **en** und **an** im Reime auseinandergehalten werden: Str. III, V, IX.
2. Ebenso **e + r** und **ai + r**: Str. I und VI.
3. Ausl. **iée > ie** steht im Reim mit wirklichem **ie** Str. XI 3, 7, 10: signie, entechie, lechie.

In umständlicher Weise macht uns der Dichter mit seinem Plan bekannt, uns alles, was er über Guersay [2]) wisse, zu erzählen: Guersay ist schädlich für Körper und Geist eines Menschen. Der übermäßige Genuß macht ihn närrisch; er bekommt danach Lust, herauszufordern; er achtet nicht mehr auf seine Rede und leichtsinnige Worte entschlüpfen seinem Munde; hernach schläft er dann länger als unter normalen Verhältnissen. Guersay breitet sich jetzt auch in Frankreich immer mehr aus, verdrängt alles Maßhalten und bringt Schande, Schaden und Sünde mit sich. Von solch einem „geu" sollte sich der Mensch daher zurückziehen. Der Dichter weist auf die heilige Schrift hin, die auch vor den Folgen übermäßigen Trinkens warne. Mäßiger Genuß gibt dem Menschen-

---

[1]) Jub., Rut.^{2} III 347—52 (verderbt in Bezug auf Verszahl sind Str. I, IV, XI, XII); Hschr., Drucke u. Lit. s. Ntbs. S. 115–16; ferner Grb., Gr. S. 870.

[2]) Guersay = wes hœl = wohl bekomms. Der Dichter bezeichnet damit das Trinken.



herzen ja Fröhlichkeit und Sicherheit; auch den armen Mann kann man wohl noch entschuldigen, wenn er nach angestrengter Arbeit in der Sonnenhitze zu trinken begierig ist. Weshalb aber nimmt es der reiche Mann so im Überfluß zu sich? Er sollte lieber, anstatt sich zufrieden zu geben, wenn er genug zu trinken habe, die Armen mit seinen Gütern unterstützen. Unterläßt er dies, so wird es ihm nach seinem Tode schlecht ergehen; möge sich Gott seiner erbarmen.

Die Hist. litt. kommt in ihrer Besprechung zu dem Schluß, daß das Gedicht nichts wert sei, sowohl gedanklich als formell. Sicherlich ist es nichts mehr als banal; daß es aber in dieser Beziehung so sehr unter der großen Menge moralischer oder religiöser dits stehe, die vielleicht nur der religiöse Deckmantel vor direkter Verdammung schützt, vermag ich nicht einzusehen. Formell jedoch wäre es unsinnig, es in Schutz zu nehmen. Die Hist. litt. hat recht, wenn sie es als mit Mühe zusammengebracht charakterisiert; an der schwierigen Hlndstr. an und für sich hatte sich der Dichter schon versehen; als er dann auch noch nach möglichst reichen Reimen und Alliteration strebte, ließ ihn sein dichterisches Vermögen im Stich; so ist das Ganze recht wirr und unerquicklich geworden.

4. De Renart et de Piaudoue. 32 Str.

Mors, qui en tant de lieus s'espart,
Moult nous demeures et viens tart.

Handschriftlich stammt das Gedicht aus dem Ende des 13. Jahrh. und die Anlehnung an einen ähnlichen Redewettstreit in einem Gedichte Rustebuefs: „Desputoison de Charlot et du barbier", die Gröber [1]) konstatiert, läßt vermuten, daß das Gedicht selbst nicht viel eher entstanden ist. Nach einer der beiden Handschriften hat es P. Chabaille 1835 gedruckt [1]).

Es ist eine Satire in Dialogform. Zwei Personen, ein menestrel Renart und ein Geistlicher Piaudoue greifen sich gegenseitig an. Der Gegenstand ist furchtbar banal. Der Eine wirft dem Andern Gemeinheiten und Spitzbübereien vor, die dieser mit noch gröberen Anzüglichkeiten beantwortet; ihr Redeeifer geht soweit, daß sie gegenseitig ihr Äußeres beschimpfen, das geschwollene Gesicht und dergleichen, ja auch ihre beiderseitige Ab-

[1]) Rom. Ren. S. 39—54; vgl. dazu S. 375—79 u. Einltg. S. XV—VI; Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 110; ferner Grb., Gr. S. 878.



stammung wird ausgegraben und in nicht gerade vornehmer Weise geprüft und kritisiert. An Schlagfertigkeit gibt der Eine dem Anderen nicht viel nach, doch behält R. das letzte Wort. Die Sprache ist die derbe, unverblümte Volkssprache; das Volk liebte ja die groben Witze und die anstößigen Erzählungen, und zu seiner Belustigung wurden Stücke, wie dies, geschrieben. Gerade unser Gedicht scheint großen Erfolg gehabt zu haben. Der Pariser Dichter Fr. Villon hat es, wenigstens eine Stelle daraus, noch gekannt.

Daß der Dichter für ein solches Volksstück die Hlndstr. wählte, beweist ihre große Volkstümlichkeit. Zur Satire eignete sie sich ja auch sehr und so brauchen wir uns nicht zu wundern, daß sie selbst hier, zweifellos von einem begabten, kunstfertigen Reimer angewandt, ihre Wirkung nicht verfehlte. Von dem Talent und von gutem Mutterwitz des Verfassers zeugt auch die ganze Anlage des Stückes, die immerwachsende Erhitzung der beiden, die durch die häufige Unterbrechung der Rede charakterisiert wird und die beiderseitige Schlagfertigkeit.

Gröber gibt an, daß der Dialekt pikardisch sei; dafür sprechen folgende Eigentümlichkeiten:

1. **en** u. **an** im Reim gesondert: Str. 11 a (en), Str. 13 a (en), Str. 26 a (an), Str. 30 b (en).
2. Ausl. **s** und **ts** zusammen im Reim: Str. 18 b sens: desfens: cens: (je) pens: harens; Str. 24 a Senlis: hardis: norris etc.; Str. 27 b poins (pugnus): poins (punctos).
3. Die Reime Str. IX a resqueus: cheveus: veus: leus: maleureus: leus.

Dagegen spricht Str. VI b entremete: endete: mete: retrete: fete und Str. IX b mestre: flestre: metre: estre: pestre: destre, doch kommen bei der letzten Endung diese Reime auch pikardisch vor.

III. Rein religiöse Gedichte.

a) Mariengedichte.

α) Gebete und Lobgedichte.

1. Gedicht auf die Jungfrau Maria. ? Str.

Quiconques met s'entencion
En fole delectation.

Von diesem Gedicht ist noch immer nicht mehr bekannt als dieser Anfang, den G. Raynaud nach der einzigen Handschrift aus



der ersten Hälfte des 14. Jahrh. mitgeteilt hat [1]). Das Gedicht selbst setzt er in die Mitte des 13. Jahrh.

2. Li Ave Maria 7 Str.

von Baudouin de Condé.

Ave, en qui sans nul nombre a
Tant bonte, c'ainc ne la nombra.

Das Gedicht fällt in die Jahre 1245—80, B.s dichterische Periode; gedruckt finden wir es nach allen vier Handschriften in Schelers Ausgabe [2]).

Ave Maria; niemand kann deine Güte ermessen; in dir barg sich die Sonne, die uns alle aus dem Reich des Schattens befreite, in das Eva uns gebracht hatte. Gratia plena, herrlichste der Frauen; alle überstrahlst du; der kann nicht fehlgehen, dem du deine Hülfe zuteil werden läßt. Dominus tecum, liebe Frau; du bist das Heil jeder Seele gewesen, denn als sie an den Folgen des Bisses krankte, hast du sie durch deinen Sohn gesund gemacht. Benedicta tu; du befreitest uns von den Seelenqualen, indem dein Sohn aus Liebe zu den Menschen den bittren Tod erlitt. In mulieribus wurdest du, hohe Frau, erwählt vom heiligen Geist, denn du bist von allen die vollkommenste. Et benedictus der Augenblick, da du den hohen göttlichen Gruß empfingst, der uns vor dem Tode schützte und uns mit mildem Wind in den Hafen des Heils zurückbrachte. Fructus ventris tui, sie hat uns statt Tod Leben gebracht, indem sie die Hölle besiegte und uns aus ihr herausführte.

Wir sehen, sehr wenig originelle, die gleichen, sich immer variierenden Gedanken. Das Ganze zeigt nur wenig poetische Inspiration. Das Hauptbestreben des Dichters schien darin zu liegen, mit einer gefälligen Form zu prunken. In der Tat finden wir hier einmal wieder alle Kunstmittel auf die Spitze getrieben wie leoninischen, homonymen und grammatischen Reim (I, II, III, VIII), Wortspiele und Alliteration.

3. La Bible Nostre Dame. Unvollständig 44 Str. [3])

En biaus dis contes et oir (:esjoir).

Die Handschrift des Gedichtes gehört noch ins 13. Jahrh. Man weiß von ihm nur, daß es ein Mariengruß ist und daß

[1]) Rom. IX S. 232; vgl. ferner Jub., NRec. II 414; Ntbs. S. 124; Grb., Gr. S. 975.

[2]) B. Cond., I. S. 183—86; Hschr. u. Lit. Ntbs. S. 106—07 und Grb., Gr. S. 842. [3]) van Hamel sagt: 23 Str. mit Prolog.



auch hier die Strophen jedesmal mit einem Wort des Ave beginnen [1]).

4. **Un dit sur l'Ave Maria** 8 Str.

von Jean de Condé.

Ave, vierge de parfait pris,
Maria, par cui s'est repriz.

Dies Gedicht fällt in den Zeitraum 1305—40, den der dichterischen Tätigkeit J. de Condés. Es ist 1867 nach beiden Handschriften von Scheler gedruckt worden [2]).

Ave, vollkommene Jungfrau; um deiner Liebe willen schickst du dem Menschen Hülfe und geleitest ihn so gut, daß er sich nie vom rechten Wege verirrt. Gratia plena; ja, deine Gnade ist unbeschreiblich groß; immer wieder versuchst du den Bösewicht an dich zu ziehen. Dominus tecum; er ließ uns seine große Liebe, die Adam und Eva verscherzt hatten, durch die Fleischwerdung seines Sohnes in dir wieder erneut zukommen. Benedicta tu, die uns den Pfad des Friedens wiederfinden ließ, den wir durch Eva verloren hatten. In mulieribus kann sich keine mit deiner Vollkommenheit vergleichen. Et benedictus der Tag, als dein Sohn das arme Volk loskaufte und er das Tor der Hölle, in die seit Anbeginn manche arme Seele getragen worden war, beseitigte und ihnen das Glück des Paradieses brachte. Fructus ventris tui, sie gab uns den großen Erlöser, der sich ans Kreuz heften ließ, indem er Adam verzieh. Amen = que fait soit; bitten wir Gott aufrichtigen Herzens um ein gutes Ende und um Nachsicht am Tage des Gerichts.

Das Gedicht von J. de Condé ist, wie wir sofort erkennen können, eine direkte Nachahmung des gleichbetitelten dits seines Vaters sowohl nach Inhalt als Form. Es ist ebenso gedankenleer nach innen und ebenso prunkvoll nach außen wie jenes.

Das ABC-Gebet aus der

5. **Pelerinage de Vie Humaine** (V. 10894—11192) 25 Str.

von Guillaume de Digulleville.

A toi, du monde le refui
Vierge glorieuse m'en fui.

Die Vie Humaine ist die erste der drei schon erwähnten Traumdichtungen G. de Digullevilles und stammt aus den Jahren

[1]) s. Ntbs. S. 120, auch Grb., Gr. S. 974.
[2]) B. Cond., III S. 129—32; Ntbs. S. 121; Grb., Gr. S. 850.

1330—32. Zeile 10894 ff. [1]) ist ein Mariengebet in unserer Strophe eingeflochten. Die Initialen der 25 Strophen ergeben, aneinandergereiht, das Alphabet.

Der Pilger bittet die heilige Jungfrau in innigem Gebet, ihn, den Niedergeschlagenen, von seinem Feinde Überwundenen, wieder aufzurichten und ihm zu helfen, wie sie es auch anderen tue; dir, Jungfrau, bringe ich meine arme Seele dar, rette sie und bringe meinem zerschlagenen Herzen Stärkung. Deinem Mitleid und deiner Gnade, die du mir früher so manches Mal bewiesen hast, vertraue ich auch jetzt; weiche auch jetzt nicht vor meinen Sünden zurück, sondern neige dich zu mir und erfülle meine Bitte. Bei meinem göttlichen Vater wollest du mir ein Fürsprecher sein, daß er mich nicht von sich stoße. Wie viele haben sich schon bei dir Heilung geholt und Schutz gegen den Feind, bei dir, auf die Gott schon hindeutete, als er zu Moses aus dem brennenden Busche heraus sprach. Du bist die Beherrscherin der Welt. Ohne dich gewährt Gott nichts, denn über alles hat er dich zur Herrin gemacht. Zu dir komme ich daher; laß mich nicht vergebens beten und um Gnade rufen, ich verspreche dir Besserung und verpfände dir meine Seele.

Leider ist auch dies Gedicht nicht frei von ermüdenden Wiederholungen, die hauptsächlich wohl durch des Dichters Wunsch, das ganze Alphabet anzuwenden, zu erklären sind. Die formelle Seite zeugt dagegen von großem Geschick; die Verse sind schwungvoll; der Reim ist meist reich, nicht selten leoninisch; auch die komplizierteren Reimarten, homonymen oder grammatischen Reim, ebenso Wortspiele und bisweilen Alliteration liebt er.

6. **L'Ave Maria en couples.** 15 Str.

En l'onneur de la droituriere
Dame, de paradis portiere.

Bei Gelegenheit der Veröffentlichung des Ave Maria en roumans vom Roi de Cambrai brachte Långfors (1906) nach der einzigen Handschrift (nach 1332) auch unser Gedicht zum ersten Mal [2]). Es ist dasselbe, von dem Naetebus [3]) irrtümlicherweise sagte, es sei in einreimigen vierzeiligen Alexandrinern abgefaßt. Der Name des Autors ist nicht bekannt; was seinen Dialekt anlangt, so läßt sich aus den Reimen feststellen, daß er sehr stark pikardisch gefärbt ist.

[1]) s. Digullev., Pel. I. S. 338—49; Hschr. s. Preface S. V ff.
[2]) Mém. n. phil. S. 354—60. [3]) s. Ntbs. S. 89 Nr. 97.



1. **en** und **an** im Reim gesondert: Str. VI b (en), VIII b (an), X b (en), XIII b (en), XV a (en).
2. Ausl. **s** und **ts** reimen: Str. VI a esleus: abatus: dus (cs): fus: nus (nullus); Str. X a plus: vertuz: nus: veus: venus: mulieribus; Str. XI a Ihesus: lassus: confondus: abatus etc.; Str. XII a lassus: espandus: vaincus: vertus: Ihesus: fructus und Str. XIII a esperis: paradis: espris: pris (pretium): veïs: ventris.
3. Str. III b reimt pitex: ostiex: charniex: eureus: clous: angoissous und Str. I b miex: ciex: Diex: fiex: piex: ciex (cil).
4. Str. IX 10 reimt croire: encoire (lies: encore).

Die erste Strophe bildet die Einleitung. Der Dichter will zur Ehre der hohen Himmelskönigin einen dit verfassen und bittet Gott dazu um seine Gnade, daß es allen denen gefallen möge, die es hören würden. Ave, bescheidene Jungfrau, Quell aller Güte und erhabener Göttlichkeit, die du, ohne deine Jungfräulichkeit zu verletzen, den Gottessohn empfingst; Gott ließ es dich wissen, als er dir durch den Engel zurief: Ave. Maria, in deinem Körper nahm er Wohnung und wurde Mensch von Fleisch und Blut; des waren wir alle froh, da er uns vom Tode erlöste am Kreuze, an dem er starb, seinen Blick in deine traurigen Augen senkend, Maria. Gracia, sie war, ist und wird immer in dir sein, hohe Frau; an deiner Brust hast du die göttliche Tugend getränkt und dir wurde dafür die Gnade zuteil: Gracia. Plena, ja voll von Liebe, die jeder empfinden wird, der dir dient; du tilgtest den Schandfleck, durch den Adam die ganze Welt in Not gebracht hatte, du, Gracia plena. So knüpft sich an jedes weitere Wort des Ave eine kurze sinnige Betrachtung an, die dann mit dem gleichen Wort ausklingt. In der letzten Strophe, die mit Amen beginnt und schließt, bittet der Dichter die Jungfrau, ihn vor der Sünde zu schützen, daß ihn der Feind nicht in seine Bande zwinge und seine Seele dereinst, wenn sie aus dem Körper entfliehe, zu sich zu nehmen.

Eine solche Inhaltsangabe zerstört nur den schönen, organischen Aufbau dieses Kunstwerks und seinen hohen poetischen Gehalt. Man muß diese harmonischen, innigen Verse lesen, um zu erkennen, wie hoch sie an Werte über die gekünstelten Gebilde und das Wortgeklapper eines B. oder J. de Condé oder eines andern der behandelten religiösen Gedichte emporragen; mit welch tiefer Gefühlsinnigkeit muß sich der Dichter in seinen Stoff ver-



senkt haben, um solch zarte Töne und reine Gedanken daraus schöpfen zu können; man merkt, hier ist der Dichter mit seinem Herzen bei der Sache, während die meisten von den andern den traditionellen Stoff nur hinnahmen und behandelten, um ihre Verskunst darin glänzen zu lassen oder einer Mode zu genügen, kurz, wir haben endlich einmal wieder wahre Poesie angetroffen. Originell an dem Gedicht ist die Art und Weise, wie das Ave Maria eingeflochten ist. Die Verskunst ist nur zu loben; die Reime sind nicht gekünstelt reich und kompliziert, dafür aber sehr natürlich; Versenjambement kommt verschiedene Male vor, doch stört es nicht die Harmonie des Verses; einmal auch Strophenenjambement (8—9), doch bringt das letzte Wort der einen Strophe: benedicta eine genügende Sinnpause mit sich, so daß auch dies nicht unangenehm empfunden wird.

7. und 8. **Zwei Marienlobe.**

1. *Virge, chascuns scet vraiement* 3 Str.
Que char en vos corporelment.

2. *Voirs est que cilz vit saintement* 3 Str.
Qui met cuer et entendement.

Gröber hat meines Wissens die beiden Gedichte zuerst namhaft gemacht [1]); Näheres darüber ist noch nicht gesagt; die einzige Handschrift stammt nach Gröber aus der ersten Hälfte des 14. Jahrh., Långfors weiß, daß sie nach 1332 angefertigt ist. Ich habe über die Gedichte in Erfahrung bringen können, daß sie beide aus drei Strophen bestehen und sich in Gedanken, ja sogar einige Male im Ausdruck sehr ähneln, so daß ich glaube, auf denselben Verfasser schließen zu dürfen. Die Gedichte besingen die Jungfrau, zunächst, weil sich an ihr Gottes Liebe offensichtlich gezeigt habe durch die Verkündigung Gabriels und später dadurch, daß Christus in ihr Fleischesgestalt angenommen habe; es folgt in beiden ein Lobpreis ihrer Tugenden und zum Schluß die Bitte, die Menschen als Freunde Gottes in den Himmel einzuführen.

Ein äußerst charakteristischer Reim verrät ihren pikardischen Ursprung: Str. II des ersten Gedichtes reimt fiex (Sohn): ciex (dieser): ciex (Himmel): gentiex (gentil).

9. **Le livre du Roy Modus et de la Roine Ratio** (Schluß). 1 Str.

Ave Marie glorieuse
Mere de dieu tres deliteuse.

---

[1]) Grb., Gr. S. 975; dort auch Hschr. angegeben.

Diese eine, nach unserm Schema gebaute Strophe bildet den Schluß des früher so viel gelesenen Roy Modus, das in seinem ersten Teile ein Jagdbuch, in seinem zweiten ein großes allegorisches, moralisierendes Lehrgedicht ist[1]). Die Zahl der Handschriften geht über 30 hinaus. Der uns interessierende Teil ist neu abgedruckt von P. Heyse 1856 [2]). Werth in seinem erwähnten Artikel in der Zeitschrift setzt diese Partie in die Jahre 1364—79.

Unsere Strophe bildet den Übergang zu einem „chant royal en l'honneur de Marie". In den ersten sechs Versen enthält sie einen Mariengruß, in dem Rest verspricht der Dichter Maria ein Loblied, mit dem er sich ihr Mitleid und ihren Trost verdienen will; es folgt dann eben der chant, von dem ich sprach.

10. **Priere et confession a Nostre Dame** 19 Str.

von Jaquet Bruiant Clerc.

Jhesucrist qui a grant puissance
Me vueille donner cognoissance.

Auf dies Gedicht, das schon 1840 von Duplessis gedruckt [3]), aber von Naetebus in seiner Zusammenstellung übersehen worden war, wies Stengel wieder hin [4]). Der Name des Dichters ist uns durch ein Akrostichon, auf das er selbst in der Schlußstrophe aufmerksam macht, gesichert. Duplessis weiß nicht mehr über ihn zu berichten, als daß er im 14. Jahrh. gelebt habe und aus Chartres stamme. Daß dies letztere aber auf einem Irrtum beruht, hoffe ich durch ein Studium der Reime darzutun:

1. **an** und **en**
   a. geschieden im Reim Str. I a (an), V b (en), VI a (en), IX b (an), XII b (an), XVI a (en), XVII b (an).
   b. zusammen im Reim Str. XIII b commandemens: obediens, sonst **en**; Str. XV a dame: femme, sonst **an**.
2. Ausl. **s** und **ts** reimen: Str. II b vous: touz: absouz: rescouz: louz (loup); Str. V a pris (pretium): seurpris: petis: repentis: amis: advis; Str. X b las (laqueus Seil): cas: bas: mas (mat): as; Str. XVIII b amis: vis (vif): dis (dies): filz: delis (delit): paradis.

[1]) vgl. Werth, Zt XII S. 383 ff.; Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 117; ältere Drucke Graesse Tr. IV S. 557; neuere Lit. Grb., Gr. S. 1032—33.

[2]) Rom. Ined. S. 166.

[3]) Appendix zum Catalogue de la bibliothèque de Chartres. 1840 S. 155—61.

[4]) Zt. fr. Spr. u. Lit. Bd. XIV 2. H. S. 167, 169.



3. iée> ie Str. VII a envie: folie: prisie.
4. Charakteristisch sind in Str. XIII a die Reime: ay je: oultraige: domaige etc.
5. Str. XIV a reimt cieulx: naturieux: yeulx: dieux: lieux: fieulx (Sohn).

Nr. 3—5 stellen charakteristische Dialektkriterien dar, gegen die die beiden Ausnahmen unter 1 b nicht ins Gewicht fallen. Sicher gehörte unser clerc pikardischem Sprachgebiet an.

Der Dichter bittet Christum, ihn alle seine Sünden, die er aus Torheit oder Unwissenheit seit seiner Jugend begangen, erkennen zu lassen, daß er sie bereuen und mit Hülfe der Jungfrau Maria wieder auf den rechten Weg gelangen könnte. Ihr gilt nun sein ferneres Flehen. Er beschwört sie, angesichts des Todes, der ihn unerwartet und unvorbereitet befallen könnte und der Höllenqual dereinst, seine Beichte anzuhören. Tiefe Reue empfindet er über seinen Stolz, über Neid und Verleumdung; schwer drückt ihn seine bisherige Liebe zu weltlichen Dingen und seine Mißachtung Gottes Geboten gegenüber; zur Buße treibt ihn auch seine Habsucht und Boshaftigkeit, Völlerei und Wohlleben, denen er bisher ergeben war; er ist wahrlich ein schlechter Wächter seiner Sinne und Fähigkeiten gewesen. Da die Jungfrau die Stütze der Sünder ist, hat auch er sich an sie gewandt und hofft, durch ihre Gnade die Kraft zu erlangen, in Zukunft ein reines, sündloses Leben führen zu können. Er bittet dann auch noch für seine Freunde und Wohltäter und schließt mit dem schon erwähnten Hinweis auf seinen Namen.

Innigkeit und Gemütstiefe haften dem Gedichte nicht an; es bringt die paar traditionellen Gedanken in wenig anziehender und geschickter Sprache. Auf dem Gebiete der Dichtkunst war unser Kleriker scheinbar nicht zu Hause. In bezug auf Versifikation läßt sich nicht direkt etwas Nachteiliges sagen; Enjambement kommt nicht vor; der Reim ist häufig reich; homonym (Str. IV 7, 10 V 7, 11 X 3, 8 XVII 2, 5), aber ebenso oft identisch (Str. VII 2, 9; 4, 5 VIII 1 und 2 IX 1, 9 XIII 2, 4, XVII 1, 4).

11. **Gebete zur Jungfrau Maria.** ? Str.

O dame de grasse divine,
O dame sainte o char vergine.

Auch dies Gedicht hat Stengel an gleicher Stelle[1]) namhaft

[1]) Zt. fr. Spr. u. Lit. Bd. XIV 2. H. S. 169.

gemacht und die erste und letzte Strophe daraus mitgeteilt nach der einzigen Handschrift (London Add. M. 16. 608 Bl. 236 a—263 d). Über die Strophenzahl, die Entstehungszeit und den Autor macht er keine Angaben.

Die erste Strophe enthält eine begeisterte Anrede und einen Lobpreis der Eigenschaften Marias. Die Schlußstrophe zeigt durchaus moralisierenden Charakter; der Dichter macht sich hier in Gottes Namen zum Bußredner. Anfang und Schluß passen inhaltlich recht schlecht zusammen: solche Moral ist sonst den religiösen Gedichten dieser Art ganz fremd.

12. Oraison a la Vierge. 12 Str.

O digne preciosite,
Marie, saincte purite.

Dies Gedicht ist 1863 von Tarbé gedruckt[1]) und nach einer andern Handschrift, ohne Kenntnis des ersten Drucks, 1902 von Piaget[2]). Daraus ergibt sich eine interessante Streitfrage. Seit P. Paris Mitteilung[1]) hielt man das Gedicht für Gerson zugehörig, bei Piaget aber finden wir als Verfasser Achille Caulier angegeben, einen aus Tournai (Hainaut) gebürtigen Dichter aus der ersten Hälfte des 15. Jahrh., der „chansons und dictiers amoureux" verfaßt hat[3]). Wem ist es also zuzusprechen? Ich glaube dem letzten Dichter die Verfasserschaft zusprechen zu müssen und zwar aus folgenden Gründen: Zunächst deute ich hin auf den Zweifel, den P. Paris selbst bei der Besprechung der diesbezüglichen Handschrift betreffs der Autorschaft Gersons aussprach; dann ist keine der vier Handschriften vor Ende des 15. Jahrh. entstanden, eine Tatsache, die doch bei der Beliebtheit seiner Erzeugnisse immerhin seltsam erscheinen würde; endlich wird in Molinets Art rhétorique (zw. 1477 und 92) einfach als bekannt auf das Gedicht hingewiesen; es ist doch wenig wahrscheinlich, daß ein Gersonsches Gedicht zu der Zeit noch so bekannt gewesen sein soll. In dem Gedichte selbst finden wir in bezug hierauf keine Hinweise. Seine Entstehungszeit setzt Piaget vor 1441 an.

---

1) Rom. Champ. I S. 68 (siehe dort auch S. 318); die vier ersten Zeilen hatte vorher schon P. Paris, Mss. fr. II S. 119 angeführt. Nach einer andern Hschr. wurde es erwähnt in H. de Croys Art et science de Rhetoricque pour faire rigmes et ballades (vgl. Ntbs. S. 2).

2) Rom. XXXI S. 318—21.

3) vgl. Rom. XXXI S. 317 u. 18.

Die Strophenzahl ist nach Angabe der meisten Handschriften 12, nicht wie bei Tarbé 10; bei letzterem ist auch von Strophe VII ab die Anordnung verschieden.

Mit einer an Attributen reichen Anrede wendet sich der Dichter an die heilige Himmelskönigin, um von ihr Vergebung seiner zahlreichen und schweren Sünden zu erlangen. Offen bekennt er das hohe Maß seiner Schuld, sein Fluchen und Schwören, Stolz und Anmaßung, Neid und Habgier, wozu Satan ihn verleitet hat, und er weiß wohl, daß er der ewigen Verdammnis geweiht ist, wenn die Jungfrau nicht mit ihm Mitleid hat und seine Schwächen entschuldigt. Daß Gott nicht die Verdammung auch nur eines Menschen wolle, habe er ja deutlich durch sein großes Liebes- und Erlösungswerk bewiesen. Aber ohne die Fürsprache ist selbst Fasten und Gebet ohne Nutzen. Sie bittet er daher, ihm noch einmal Rat, Trost und Schutz zuteil werden zu lassen und am Tage des Gerichts seine Stütze und Fürsprecherin zu sein.

Auffallend ist an dem Gedicht eine Erscheinung, die wir schon beim dit des Allies wahrgenommen haben: es kommen nämlich auch hier in dem ganzen Gedicht nur zwei Reime zur Verwendung: **-té** und **-ion**. Der Stil ist im großen und ganzen flüssig, hat jedoch manchmal unter dem allzu künstlichen Reim gelitten; der Ton ist feierlich und innig. Über den Bau der Strophe läßt sich nur Rühmliches sagen; sie zeigt keine bestimmten Einschnitte, stärkeres Enjambement begegnet nur einmal (VII 2). Der Reim ist bis auf zwei oder drei Ausnahmen stets leoninisch; identische Reime, jedoch nur, wie es ja nicht anders zu erwarten ist, innerhalb der einzelnen Strophen, hat der Dichter streng gemieden.

β) Marienklagen[1]).

1. **Le débat de la Vierge et de la Croix.** ? Str.

(Afg. d. Bruchst.): *La Virge put hore asener*
E de paroles aresouner.

Nach einer Handschrift aus der ersten Hälfte des 14. Jahrh. hat P. Meyer zwei Strophen daraus mitgeteilt [2]). Der Titel deutet darauf hin, daß es in Dialogform abgefaßt ist.

---

[1]) In der Hlndstr. finden wir das sonst so beliebte Thema selten behandelt. Eine Marienklage ist uns bereits aufgestoßen, die ich des Zusammenhangs halber an Ort und Stelle betrachtet habe, die des Regres.

[2]) Rom. XIII S. 521—22, Nr. 24 (von d. 1. mitgt. Str. fehlt Zeile 7, von d. 2. Zeile 12); Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 132; ferner Grb., Gr. S. 871.



In der ersten überlieferten Strophe spricht die Jungfrau; sie tadelt das Kreuz, das als dame gedacht ist, wegen seines Stolzes auf die Last, die es trage, denn jene Blume (Christus), an der es nun so große Freude habe, sei auf ihrer Wiese gewachsen und Gott habe sie ihr geschenkt. Dann antwortet das Kreuz und macht auch sein Recht auf die Blume geltend.

Das Bruchstück scheint eine Partie aus dem Anfang des Gedichtes zu sein. Die Quelle ist nach Gröber ein lateinisches Gedicht von Philippe de Grève.

2. **Marienklage.** 8 Str.

Peres qui au ciel fais demeure,
Je te pri, vois comment labeure.

Diese zweite, selbständige Marienklage in der Hlndstrophe ist uns 1910 durch Långfors erschlossen worden[1]. Nach einer Handschrift aus dem Ende des 15. Jahrh. hat er sie gedruckt. Sie besteht aus acht Hlndstrophen mit einem vierzeiligen kreuzweise reimenden Zusatz.

Erst malt die Jungfrau Gott das traurige Bild ihres armen, gekreuzigten Sohnes aus und bittet ihn, auch sie durch den Tod von ihrem Kummer zu befreien. Die gleiche Bitte richtet sie an ihren Sohn selbst und den heiligen Geist; auch Gabriel und Johannes klagt sie die Todesqualen ihres geliebten Sohnes. Mit dem Kreuze hadert sie, weil es ihr ihre Freude und ihr Entzücken entrissen habe. Die Juden belehrt sie, daß ihr Sohn der wahre Gott sei und wirft ihnen vor, ihn trotz seiner Frömmigkeit und Güte ans Kreuz gebracht zu haben. Zum Schlusse wendet sie sich an die gesamte sündige Menschheit, fordert sie auf, ans Kreuz heranzutreten und Christi armen Körper zu betrachten und offenbart ihnen, daß er für sie die Todesqualen erduldete, nur um sie, die verblendete Menschheit, aus der Finsternis des Todes zu befreien. In den noch hinzugesetzten vier Zeilen spricht der Dichter die Jungfrau um gnädige Fürsprache bei ihrem Sohne an.

Wie Långfors schon angab, liegt die Originalität des Gedichtes in seiner Anlage. Jede Strophe beginnt hier mit einer Apostrophierung und zwar wendet sich die Jungfrau mit ihrer Klage nacheinander an Gott, ihren Sohn, den heiligen Geist, Johannes, Gabriel, ans Kreuz, an die Juden und das sündige Volk im allgemeinen. Zum Unterschiede von der Form sind die geäußerten

[1] Rev. l. rom. t. LIII, VI s. 3. F. 1910 S. 64—69.

Gedanken rein traditionell; eine gewisse Gedankenarmut ist sogar zu konstatieren, die nur schlecht verdeckt wird durch das Bestreben des Dichters, sie immer in neuer Form zu bringen. Die Strophe ist gut gebaut; Enjamhement kommt nicht vor; die Reime sind natürlich, ihrer Qualitat nach meist reich oder gar leoninisch; Reime von Simplex und Compositum fallen wegen ihrer Häufigkeit besonders auf.

Was das Datum des Gedichtes angeht, so glaubt Långfors, daß es nicht lange vor der Handschrift entstanden sei, in bezug auf den Ort der Entstehung vermutet er die Pikardie. Durch eine Untersuchung der Reime bzw. der Silbenzahl können wir seine Vermutung erhärten; es finden sich folgende Dialektkriterien:

1. **en** und **an** im Reime gesondert: Str. II a und Str. VI a.
2. die Reime Str. IV a tresloiaulx: nouviaux: agniaux: claus (clavum): **traux** (Loch): boiaux.
3. Die Reime souffrir: palir: **vir** (veoir) in Str. II b; ebenso sentir: morir: vir in Str. VIII a.
4. Str. IX a die Reime orghieux: fieulx: Dieux: chieux: pieux: mieulx.
5. **vos** bzw. **vo** für **vostre**, durch die Silbenzahl gesichert, Str. VII 1 vos orghieux und Zusatz Zeile 2 vo fil.

Namentlich 2, 4, 5 weisen bestimmt nach der Pikardie.

b) Lobpreise auf Gott, Christi Erlösungswerk und Heilige.

1. **Li dis de la Pomme** 1 Str.

von Baudouin de Condé.

En une pume fu la mors
D'un mors dont si fumes la mors.

Nach allen vier Handschriften hat Scheler 1866 dies Gedichtchen gedruckt [1]). Es fällt in den Zeitraum 1245—80.

Inhalt: In einem Apfel steckte der Tod; nach dem Bisse in ihn gab es nur Gewissensangst und Todesqual, und noch immer würden wir daran leiden, wenn die Gottesliebe nicht so stark gewesen wäre, uns dem Tode und der Sünde zu entreißen und Gott, gegen den wir uns lieblos gezeigt hatten, uns so wieder mit sich ausgesöhnt hätte.

---

[1]) **B. Cond., I. S. 181; Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 124; ferner Grb., Gr. S. 842.**



Der Dichter spielt beständig innerhalb des Verses und im Reim mit **mors** und **mordre**; nur als formelles Kunstprodukt erregt es einiges Interesse.

2—4. **Dits de l'ame.**

1. *Douls Jhesucris, je vieng a vous* 36 Str.
   A coer trop petit amourous.
2. *Pour moustrer que dieus s'esbanie* 16 Str.
   Par amour et par jalousie.
3. *Saves que j'apiel Beghinage?* 25 Str.
   Conscienche ne mie large.

Von den ersten beiden Gedichten besitzen wir nur je eine, von dem letzten zwei Handschriften; nach allen diesen wurden sie 1889 von Bechmann gedruckt [1]). Über ihren Verfasser weiß Bechmann zu erschließen, daß es wahrscheinlich eine Frau, vielleicht eine Beguinin gewesen ist, die in einem der Beguinenhäuser von Lille oder Umgebung [2]) gelebt und diese Gedichte Ende des 13. Jahrh. geschrieben hat. Bestimmt sind sie für die Beguinen; Bechmann vermutet, daß sie eine Art Gebetbuch dargestellt hätten. In der von Bechmann wahrgenommenen Reihenfolge stellen die Gedichte ihrem Inhalte nach eine Steigerung dar, von innigem Gebet und sehnlichem Verlangen nach Christus bis zu mystischer Versenkung in die Gottesliebe. Eine ausführliche Analyse der Gedichte ist noch nicht gegeben worden; ich werde mich daher etwas länger dabei aufhalten. Str. 1 des ersten Gedichtes wird der Wunsch ausgesprochen, daß doch alle Herzen voll werden möchten von inbrünstiger Liebe zu Christus. Von Str. 2 ab folgt dann eine Verherrlichung Christi, wie sie überschwenglicher nicht gedacht werden kann. Die Dichterin preist seine Menschwerdung und die ungeheure Liebe, die er dadurch allen Menschen, Freunden und Feinden erwiesen habe, daß er den Kreuzestod erlitt. O Freund, ruft sie aus, der du dich um deiner Liebe zu mir willen so tief erniedrigt hast, wie kann ich dich wieder so lieben, wie ich es dir schuldig bin? Wahrlich, das weiß ich, auf dieser Welt ist es nicht möglich. Deshalb bitte ich dich, ziehe meinen Geist hinauf zu dir und laß mich dich erkennen, indem ich dich fühle und dich fühlen, indem ich dich erkenne; und schenke mir, lieber Freund,

[1]) Zt. XIII S. 35—78; Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 125, 118, 107; ferner Grb., Gr. S. 869.

[2]) vgl. die eingehende Sprachuntersuchung Zt. XIII S. 47—53.

ein glühendes Herz, das leuchtet vor lauter Freundschaft zu dir, ein Herz, das deine Liebe so verwundet hat, daß es nur nach dir schmachtet und gib ihm hernach, wenn es nach Kühle lechzt, so viel davon, daß es ertrinken kann in deiner Liebe. Diese eine Str. (9) gibt uns am besten einen Begriff von ihrer überspannten Ausdrucksweise und den grellen Bildern; gleichzeitig stellt sie den Kern des Gedichtes dar, denn mystisches Versenken in die Gottesliebe, das ist die Sehnsucht der Dichterin; diesen Gedanken variiert sie bis zum Schluß in breiter, aber kunstvoller Weise, indem sie immer neue Bilder findet, die zum Teil prachtvoll ausgeführt werden.

Im zweiten dit will sie von der Gott wohlgefälligen Lebensweise sprechen; sie erreicht man nach ihrer Angabe dadurch, daß man sich die Gottesliebe sichert. Gott sagt selbst, daß er sich um uns bemüht und uns bittet, ihn zu lieben; täglich kommt er zu uns, um liebevolle Herzen zu finden, an denen er sich erfreuen könnte; er kommt, die Kranken zu heilen, die Frierenden zu erwärmen, den Stummen die Sprache und den Tauben das Gehör wieder zu geben und die Seele durch süße Gefühle zu stärken. Die Dichterin verfällt dann wieder in den Ton des vorher betrachteten Gedichts und preist in begeisterter Rede die Offenbarungen der Gottesliebe. Str. 7 fordert sie die Menschen noch einmal auf, sich zu bemühen, diese Gottesliebe für ihre Seelen zu erlangen, um sie zu kämpfen durch inniges Gebet, bis sie Gott gegeben habe, und sie erinnert dabei an den Kampf Jakobs mit dem Engel. Dieser Gottessegen erfüllt, wenn wir ihn erhalten haben, die Seele mit sanfter, süßer Liebe, einer Liebe, die Wunder zu wirken vermag; sie weiß den Augen Tränen zu entlocken, sie lehrt fasten, wachen, für die Feinde beten, ja sie lieb und teuer halten und sie ist es auch, die einst alle Todesfurcht von uns nimmt und Freudigkeit im Sterben gibt.

3. Ein reines Gewissen, fromme und liebende Zuneigung, Fernhaltung von allen bösen Einflüssen, Gebet, Reue, Buße und Ergebung führen den Menschen zur Gottgefälligkeit. Trübsal soll ihn nicht daran verzweifeln lassen; gerade dann soll er Gott recht preisen angesichts der großen Freude dereinst, wie es die heiligen Märtyrer getan haben und wie es Christus in seinem Leiden tat. Wenn der Mensch sich danach richtet auf Erden, und zudem noch reichlich charité übt, wenn er Qual und Tod nicht fürchtet und sich mit Liebesbanden an Gott zu schmieden sucht, dann erzwingt

er sich die Gnade des himmlischen Königs, dann fällt Sonne und Erquickung in sein Herz, dann gelangt er dazu, Gott im Gebete zu fühlen, dann schaut er auch dereinst an seiner Hand die Schönheiten des Paradieses und birgt sich voll Entzücken an des Vaters Brust.

Die Brüsseler Handschrift bringt noch vier weitere Strophen, die ein schönes Bild enthalten: Ein Gebet, das in inniger Weise gesprochen wird, gleicht einer gespannten Armbrust. Der Pfeil stellt die Tränen über den Tod des Erlösers dar, die Sehnen Sehnsuchtsrufe nach Christus, Nägel und Stangen bedeuten Tränen und Seufzer. In gerader Linie fliegt dieser Pfeil, wenn er abgeschossen wird, zum Himmel mit Ungestüm, und verwundet, d. h. rührt Gott, so daß er seine göttliche Gnade austeilen muß.

Zweifellos haben wir es hier mit drei hochpoetischen Schöpfungen zu tun. Trotz der Länge, der Einfachheit des zugrunde liegenden Gedankens und der vielleicht allzu häufigen Apostrophierung „douls amis“ kommt ein Gefühl des Ermüdens beim Leser kaum auf; immer wieder wird er durch die lebendige Sprache und die abwechslungsreiche Einkleidung der Gedanken gefesselt. Alliteration erhöht häufig die Wirkung der Sprache. Die Konzeption dieser Gedichte ist die des weltlichen Liebesliedes. Interessant ist die reichliche Durchsetzung mit Ausdrücken und Bildern aus dem Ritterleben, besonders im letzten Gedicht. Erfreulich ist an den ersten beiden die logische Gedankenfolge, die wir im letzten so sehr vermissen. Formell verdienen die Gedichte leider nicht das gleiche Lob; die Behandlung der Hlndstr. legt von einer ziemlich äußerlichen Auffassung Zeugnis ab, wenn es auch zu loben ist, daß die einzelnen Verse, dem Charakter des Bittgedichtes, dem sich immer erneuenden, kurzen Flehen wohl angemessen, möglichst selbständig gemacht sind. Auch auf die Reime scheint die Dichterin keinen großen Wert gelegt zu haben, denn identische und gar unreine Reime sind nicht selten.

5. **Un dité de la passion.** ? Str.

L'escripture nous dist pour voir
Cil qui scet bien ramentevoir.

Dies ist schon alles, was wir bis jetzt von dem Gedichte wissen. G. Raynaud [1]) hat die ersten beiden Zeilen nach einer Handschrift aus der ersten Hälfte des 14. Jahrh. mitgeteilt. Er setzt es Mitte des 13. Jahrh. an. Der Überschrift nach scheint es hierher zu gehören.

[1]) Rom. IX S. 232; ferner Ntbs. S. 123.

6. **Dit de l'unité en trinité** aus der Pelerinage de l'ame von Guillaume de Digulleville. 28 Str. [1])

Gracieuse est l'assemblee
Qui n'est onques dessemblee.

Vers 10751—10981 finden wir diesen dit in die Dichtung [2]) eingeflochten. Der Engel trägt es dem Pilger zur Aufklärung vor.

Eine wohlgefällige Vereinigung ist die Dreieinigkeit; sie ist derart, daß sie sich zwar je nach dem Anschauen ändert, in Wirklichkeit aber als einheitliches Ganze beharrt. Zu vergleichen ist sie mit einer Farbe, die Natur und Kunst zufällig hervorbringen, der Farbe der Pfauenfeder und der Seide, die ja auch je nach dem Anschauen drei Farben, grün, rot und gold in sich schließen; so wie sich dort eine Farbe als dreifarben kundgibt, so erscheint hier die eine Gottheit als dreieinig. Auch die Farben selbst sind für das Gleichnis zutreffend. Gott kommt als Himmelskönig die goldene Farbe zu, Christus die rote, weil er seine Livree in dem Rot seines Blutes gefärbt hat; den Anstrich des frischen, leuchtenden Grüns hat der heilige Geist als Seelenerfrischer und Erleuchter. Auch der Spiegel zeigt uns beim Hineinsehen ein Ähnliches, nämlich eines oder mehr Bilder, je nachdem man will, von einer einzigen Person; die ursprüngliche Gestalt ist hier Gott, die Spiegelgestalt, aus ihr hervorgegangen, Christus und die dritte, die die Eigenschaften der beiden zusammen besitzt, der heilige Geist. Noch viele andere Erläuterungen könnte der Dichter nach seiner Angabe beibringen. Er stellt dann Betrachtungen an über die Unzulänglichkeit des menschlichen Verstandes, überirdische Dinge wie den Himmel und Gottes Wesen zu begreifen. Laß dir also, so fährt er fort, um dir eine Vorstellung von der Dreieinigkeit zu machen, dies Gleichnis, das du auf der Erde siehst, genügen; willst du aber mehr, so tust du am besten, Gott zu ersuchen, dich recht bald zu erlösen, auf daß du ihn dann selbst schauen kannst.

Nach Zeile 10981 bringen zwei Handschriften noch neun weitere Stanzen [3]); der Engel gibt dem Pilger hier Mittel an, durch die er zum Anschauen dereinst gelangen könne, wie starken

[1]) nur 2 Hschr. bringen 28 Str., die übrigen 19.

[2]) s. Stürzinger, Digullev. Pel. II.

[3]) Gedr. Digullev. Pel. II Appendix I S. 376—78; vgl. dazu ebenda S. 356 Anm. 3.



Glauben, festbegründete Hoffnung, Liebe zu Gott und dem Nächsten, Meidung des falschen Weges usw.; zum Schluß malt er ihm in glühenden Farben die himmlische Glückseligkeit aus.

Reiht man die Initialen der Strophen unter Ausschaltung der von Str. 9—12 [1]) aneinander, so ergibt sich der Name des Autors: Guillermus de Deguilevilla. Auch in diesem Gedicht fällt der Schwung und die Gedankensteigerung auf. Vers und Strophe sind korrekt gebaut; Enjambement meidet der Verfasser; grammatische, leoninische Reime liebt er.

7. Oraison ou complainte du Pelerin 28 Str.

aus der Pelerinage de l'ame (V. 739—1074).

von Guillaume de Digulleville.

[E] Diex, disoie, que ferai
Quel part irai et ou fuirai?

Der Pilger befindet sich in einer verzweifelten Lage; er klagt sich reumütig wegen seiner Vergehen an und wendet sich an Gott um Beistand. In ergreifender Rede malt er ihm sein Schicksal und seinen Seelenzustand aus, wie ihn seine Feinde verführt und verdorben haben, wie er in Armut gestürzt sei und nun, von Allen verlassen, hülflos dastehe, seine Sünden bereuend. Wohl habe er sich gegen den Herrn vergangen und komme sehr spät mit seiner Reue, aber so groß wie dessen Gnade seien seine Sünden doch nicht, und er vertraue zuversichtlich, daß er sich seiner zweifelhaften Sache annehmen werde. An die Jungfrau, die Beherrscherin der Welt, wendet er sich an zweiter Stelle: Sie, die die tägliche Erfahrung und die heilige Schrift als Fürsprecherin bezeugten, möge auch ihm beistehen, daß er nicht an den Sammelort aller Bösen, in die Hölle gebracht werde. Auch die Heiligen und Engel des Paradieses sucht er sich günstig zu stimmen und fordert sie auf, ihre Mildtätigkeit an ihm zu beweisen *tous vous appel, n'y ait si sourt Qui n'oie mon haut cri et lourt En moi secourant sans targier; N'y ait celui qui se destourt Et qui de Satan le grant hourt Ne m'aide a deslacier.*

Wiederum trifft es zu, daß der Dichter die Hlndstr. da anwendet, wo er erhabene Gedanken in Verse bringen will. Dem schlichten Gegenstand versteht er in geschickter Weise immer neue Seiten abzugewinnen, und trotz der Länge ermüdet das Gedicht

[1]) St. nimmt an, daß sie später eingefügt seien.

nicht allzusehr. Die Beredsamkeit des Pilgers wird zum Schluß immer glühender und hinreißender. Die Eigentümlichkeiten der Versifikation sind dieselben wie die früher genannten.

8. **Lobeshymne auf den Erlöser** 24 Str.
aus der Pelerinage de Jesus-Christ (V. 3679—3966).
von Guillaume de Digulleville.

Glorieus Dieu, dont te vient il
Qu'envoias ci aval ton fil?

Die Pelerinage de Jesus-Christ ist das dritte Traumgedicht Guillaume de Digullevilles und stammt aus dem Jahre 1358. Vers 3679—3966 begegnet auch hier die Hlndstr.

Der Träumende spricht einmal sein Erstaunen darüber aus, daß Gott seinen Sohn auf die Erde geschickt habe, trotzdem er sehr wohl wußte, daß es kein sonniger Aufenthalt für ihn sein würde, dann auch, daß Christus, der doch auch von dem gefahrvollen Wege wußte, doch gehorchte und sich ohne Widerspruch in die Verbannung begab. Sicherlich sei Christus nicht gezwungen gewesen, Adam, der verdammt worden war, diese Wohltat zu erzeigen und für ihn den Leidensweg anzutreten; aber die Gerechtigkeit sei ja nur ein Werkzeug in seiner Hand; sein Tun entspreche keinem Gesetz, wenngleich es Allen Gesetz sei; so schien es ihm also, von Mitleid bewältigt, notwendig, sich in niedriger Gestalt den Menschen zu nähern und sich hernach noch tiefer herabzulassen, um der Menschheit zu helfen im Kampfe gegen den Satan; für solche Liebe müsse man dem Gottessohne immer dankbar sein; niemals sännen er und seine göttliche Mutter auf Rache, stets förderten sie das Gute in den Menschen und seien ihnen ein Born des Trostes. Von Str. 15 an wendet sich der Verfasser allein an die heilige Jungfrau und sucht sie durch seinen Lobgesang sich gnädig zu stimmen, daß er, hier auf Erden vor allem Schaden behütet, hernach den Weg des Heils finde und Himmelserbe werde.

Die Initialen der Strophen, aneinandergereiht, ergeben auch hier des Dichters Namen. In der Sprache und den Gedanken ähnelt das Gedicht sehr dem schon betrachteten Gebete des Pilgers aus der Pelerinage de l'ame. Zu klagen ist über den manchmal recht losen Gedankenzusammenhang. Über Versifikation gilt dasselbe, was früher darüber gesagt wurde.



9. La vie de Sainte Catherine 19 Str.

par le Peintre Estienne Languelier.

E, tres noble vierge enterine,
· Madame sainte Catherine.

1910 hat uns Långfors um die Kenntnis dieses Gedichtes bereichert. Nach der einzigen Handschrift (Bibl. nat. f. lat. 1379) hat er es gedruckt [1]). Der Verfasser, der sich in einem Akrostichon in den beiden letzten Strophen als Peintre Estienne Languelier bezeichnet, ist als Pariser Maler am Ende des 14. Jahrh. in der Kunstgeschichte bekannt [2]). Hier hat er sich also auch als Dichter versucht. Das Gedicht ist, soweit ich das Gebiet übersehe, das einzige in unserer Strophe abgefaßte und in französischer Sprache geschriebene, das sich speziell mit einem Heiligen befaßt.

Im Gebete ruft der Dichter die Heilige an und erzählt ihr Leben: Schon in ihrer Jugend hat sie ihre höhere Bestimmung vorausahnen lassen; die sieben Künste beherrschte sie damals schon besser als ein erfahrener Kleriker. Ihre Mutter forderte sie bald auf, sich einen Gemahl zu wählen; Katharina antwortete jedoch, nur solchem dienen zu wollen, der sie an Adel, Macht und Wissen noch übertreffe. Ein Eremit hielt ihr daraufhin Christi Bild vor und sagte ihr, daß dieser vor allen andern weise sei, ihm solle sie dienen. Auf ihre Bitte zu Maria hin zeigte ihr diese ihren Sohn; Katharina bekehrte sich und ließ sich vom Eremiten taufen. Dann betete sie erneut zur heiligen Jungfrau, bis ihr diese ihren Sohn herbeibrachte und Jesus sie zur Gattin nahm. Sie diente nun dem Herrn, unterstützte die Armen und begab sich schließlich zum Kaiser Maxentius, um ihm seinen törichten Glauben an Götzenbilder vorzuhalten. Doch der Kaiser ergrimmte darob und berief seine gelehrtesten Priester, um mit ihr darüber zu disputieren, doch das Ergebnis war, daß alle zu Anhängern des neuen Glaubens wurden. Durch den Feuertod glaubte Maxentius sie bestrafen zu können, aber o Wunder, das Feuer tat ihnen keinen Schaden. Über das Wunder erbost, ließ der Kaiser Katharina schlagen und in den Kerker werfen. Die Kaiserin und Porphira empfanden Mitleid mit ihr und wollten sie in ihrer Zelle aufsuchen; als sie aber eintraten, sahen sie sie ganz von Engeln und Heiligen umgeben. Katharina predigte ihnen und bekehrte sie, Porphira ihrerseits wie-

[1]) Rom. XXXIX S. 54—60. [2]) a. a. O. S. 60.

der 200 Ritter. Jetzt wollte der Kaiser sie aufs Rad binden, aber Gott zerschmetterte es. Inzwischen bekannte die Kaiserin ihren neuen Glauben und starb als Märtyrerin auf schreckliche Weise; auch Porphira und die Ritter fielen dem Tode anheim. Nun ließ der Kaiser Katharina herbeiführen und fragte sie, ob sie ihn zu ihrem Herrn wählen wollte, sie verneinte es aber und wurde daraufhin zum Tode durchs Beil bestimmt; nachdem sie noch für alle, die in Gottes Dienst gestorben waren, um das Seelenheil gebetet hatte, wurde ihr das Haupt abgeschlagen, aber — wieder ein Wunder — reine Milch floß als Zeichen der jungfräulichen Unschuld aus ihrem Fleische. Engel trugen sie dann auf den Berg Moses, und im Paradiese ward sie gekrönt für ihr heiliges Leben. Mit seiner Erzählung ist der Dichter zu Ende; er knüpft aber noch die Bitte an, daß die heilige Katharina bei Gott für ihn einstehen möge.

Die Strophe muß unserm Dichter große Schwierigkeiten gemacht haben; das beweist zur Genüge die verhältnismäßig hohe Zahl der Enjambements; immer wieder scheint ihn der Reim in die Enge getrieben zu haben. Dadurch wurde dann auch die Ruhe des Verses, die ja bei solchen religiösen Gedichten ein Haupterfordernis ist, häufig arg gestört. Der Reim ist nichtsdestoweniger reich, wenn möglich, leoninisch gewählt.

c) Religiöse Lehrgedichte.

1. **Les sept articles de la foi** oder **le tresor** 135 Str.
von Jean Chapuis.

O glorieuse Trinite
Une essence et vraie unite.

Nach der großen Zahl der Handschriften zu urteilen scheint dies Gedicht früher gern gelesen worden zu sein. Gedruckt hat es zum letzten Mal 1813 Méon [1]). Um 1300 ist es von einem Jean Chapuis — aus Wortspielen mit Puis und Chapuis wird dies geschlossen —, der aus franzischem Sprachgebiet stammte, ge-

[1]) Rom. Rose III S. 331—95; Hschr. s. Ntbs. S. 111—12. Deslisle in Ecole Ch. Bd. LXI S. 188—89 erwähnt eine neue Hschr. in den „Heures de l'amiral Prigent de Coëtivy“ aus dem Jahre 1444; eine andere noch Ecole Ch. LXIII (1902) S. 14 namhaft gemacht: Bibl. nat. n. acqu. f. fr. 10047 fo. 52—60; eine Menge neuer Hschr. noch Grb., Gr. 868 Anm. 6 angegeben. Lit. s. Ntbs. a. a. O. und Grb., Gr. S. 868 u. 1069.



schrieben worden. Es ist seinem Inhalte nach eine dogmatische Belehrung.

In der ersten Strophe bittet der Dichter die dreieinige Gottheit um Hülfe zu einem dité; dann geht er an sein Thema heran: Gegen drei Feinde muß sich der Mensch ständig gewappnet halten, gegen die Welt, den Teufel und das Fleisch; wer erfolgreich gegen sie kämpfen will, muß Glauben und feste Hoffnung besitzen, Mildtätigkeit üben und für wahre Werke allzeit mit Schild und Panzer einzutreten wissen. Wahrer Glaube läßt uns von Gott sieben Dinge glauben: *c'est sa doulce nativite, son baptesme d'umilite et sa mort digne de memoire; son descens en la chartre noire, s'ascension d'auctorite, sa venue judicatoire ou li bon seront mis en gloire et li mal en adversite.* Nach einer Abschweifung, in der er Betrachtungen über die Bedeutung der Siebenzahl anstellt, redet er weiter von dem Werte dieses Glaubens und seinen Wunderwirkungen; der Glaube heilt jede Krankheit; er ist unsere göttliche Rüstung, die uns den Himmel sichert. Bis hierher reicht die Einleitung (Str. 15). Der Dichter spricht nunmehr jeden Artikel durch. Str. 16 und 17 handeln vom ersten, von der Geburt Christi und den Prophezeiungen, die darauf vorbereiteten. Str. 18—22 von seiner Taufe; er preist sie, da es durch sie offenbar wurde, daß Christus Gottes Sohn sei, der zur rechten Zeit kam, um uns reinzuwaschen von der Sünde. Str. 23—59 von der Passion Christi; es sind Betrachtungen über sein Leiden und sein Liebes- und Erlösungswerk, das recht zu ermessen und zu verstehen wir unfähig und das zu beschreiben wir unwürdig seien. Str. 60—65 beschäftigen sich mit Christi Höllenfahrt, wie er denen, die in der finsteren Vorhölle auf ihn warteten, das Licht gebracht und ihnen den Himmel erschlossen habe. Die Propheten hätten also recht gehabt mit ihren Prophezeiungen. Str. 66—88 mit der Auferstehung; wie Jesus sich seinen Jüngern, seiner Mutter und Magdalena gezeigt habe; bei dem Namen der letzteren schweift er ab und besingt ihre Bekehrung und ihr jetziges frommes Leben; besonders lange verweilt er bei der Szene mit Martha. Auch der Gottesmutter widmet er einen begeisterten Lobpreis; in den letzten drei Strophen des Kapitels kommt er erst wieder auf sein Thema zurück und beschließt es, indem er mit Christi Worten die Menschheit warnt: *je vous vueil [moult?] bien avertir que nul ne pourra la vertir sans l'esperit de verite.* Str. 89—110 handeln von seinem Abschied von der Erde, der Himmelfahrt und dem Jubel der Engel



und Gottes darob; ferner von den Jüngern, wie sie sich nun enger aneinanderschlossen, von der Ausgießung des heiligen Geistes am Pfingsttage und des Geistes hoher Wirkung auf alle die Menschen, die ihn empfingen. Str. 104—10 schweift er ab, er preist noch einmal Christi Menschwerdung als das Ereignis, dem wir alles dies zu verdanken hätten. Der letzte Artikel (Str. 111—25) beschäftigt sich mit Christi Erscheinen beim letzten Gericht; dieser Artikel sollte nach seiner Ansicht an erster Stelle stehen, daß er am meisten beherzigt werde; denn der unerbittliche Tod werde uns alle zur Zeit oder Unzeit hinwegraffen, und wir würden uns dann zu verantworten haben. Die Guten werde er ihres edlen Tuns willen loben und ihnen den Himmel zum Wohnsitz geben, den Bösen ihre schlechten Taten vorhalten und sie in die ewige Verdammnis stoßen. Str. 125 und 26 spricht er von dem nahen Weltende, auf das Sonne, Mond, Sterne, der Krieg im Orient und Occident u. v. a. hindeute. Str. 128—32 handeln dann von Liebe, Hoffnung und Glauben, die notwendig seien als Grundlage zu den sieben Artikeln, und in den drei Schlußstrophen wendet sich der Dichter an die heilige Jungfrau, die alle Vollkommenheit in sich schließe, und er besingt sie.

Der Stil unseres Gedichtes ist außerordentlich klar, die Sprache flüssig und einfach, der Satzbau korrekt und die Satz- und Strophenverbindung meist logisch. Die Strophe faßt der Dichter in der rechten Weise auf; nur dreißigmal in den 135 Strophen begegnet schwere Senkung nach dem sechsten Verse; in ihrer Behandlung kann er sich Hlnd. und dem Renclus würdig zur Seite stellen. Der Reim ist äußerst natürlich und fällt nicht auf durch Reichheit und Kompliziertheit. Wortspiele liebt der Dichter dagegen (vgl. Str. 2, 7, 11, 15, 35, 40 usw.).

2. **Le tresor Nostre Dame** 87 Str.

von Brisebarre.

Pour venir de pechie au cor
Et pour des biens faire restor.

3. **L'escole de foy** 262 Str.

von Brisebarre.

On dist que par commun usage
Parole recordee au saige.

Im Druck liegt noch keins der beiden großen Gedichte Brisebarres vor; nach der einzigen Handschrift hat P. Paris 1842 von



dem ersten die sechs Anfangszeilen, von dem zweiten die erste Strophe mitgeteilt [1]. In der vierten Zeile des ersten Gedichtes nennt der Verfasser seinen Namen. Neben unsern Werken sind von ihm der Restor du paon (vor 1338) und einige religiöse Gedichte (1355) bekannt; ferner wird uns überliefert, daß er ein sirventois und mehrere andere gute dits geschrieben habe. Seine Heimat ist Douai (Pikardie) [2]. Von dem zweiten Gedicht weiß man, daß es 1327 verfaßt ist; was die Entstehungszeit des ersten angeht, so möchte ich es noch vor dieses setzen, für sein erstes religiöses Werk überhaupt halten, wenn dieser Schluß aus den Anfangszeilen gestattet ist, die besagen, daß der Dichter dies reime, um sein Glück, das er durch törichte Sündhaftigkeit verloren habe, wiederzugewinnen; es wäre dann jedenfalls vor 1327 zu setzen. Das zweite Werk verbreitet sich über die Dogmen der christlichen Religion, und auch das erste soll ein derartiges Lehrgedicht sein.

4. **Livre du Miracle de Basqueville** ca. 200 Str.
von Jean le Petit.

Pour le plaisir ma dame faire
Et son commandement parfaire.

Die Einordnung des Gedichtes an dieser Stelle mag auf den ersten Blick seltsam erscheinen. Bei näherer Prüfung erkennt man aber, daß das Mirakel, das erzählt wird, nur der Rahmen für eine dogmatische Belehrung ist, daß jedenfalls die Auseinandersetzung über die Glaubensartikel, die eingeflochten ist, die Hauptsache bildet. 1896 ist ein Teil des Gedichtes veröffentlicht worden [3]. Jean le Petit, der bekannte Theologe der Pariser Universität in der zweiten Hälfte des 14. Jahrh., ist der Verfasser und zwar hat er es um 1390 nach dem Muster der Sept articles de foy von J. Chapuis geschaffen. Den Inhalt des Gedichtes, sowohl des Mirakels, das die wunderbare Errettung des Ritters Martel de Basqueville durch den heiligen Leodegar aus der Gefangenschaft des Sultans zum

---

[1] P. Paris, Mss. fr. V S. 48—51; ferner Ntbs. S. 107 u. 124; Salmon, Mél. Wahl. S. 213—24 und Grb., Gr. S. 818 u. 963.

[2] Diese Angaben macht P. Meyer, Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge. Paris 1886. II. S. 269 u. 270 Anm.

[3] Champ d'or S. 143—180; der Herausgeber teilt 21 Str. der Einleitung und die letzten 29 Str. mit; das übrige, ca. 150 Str., skizziert er nur; vgl. dazu Einleitung S. XXVI ff., XL ff. u. S. 228 ff.

Gegenstand hat, als auch der Erklärung der Glaubensartikel, hat der Herausgeber ausführlich wiedergegeben. Diese letztere wird eingeflochten auf den nicht gerade wahrscheinlichen Wunsch des Sultans hin, sich darüber belehren zu lassen. Wie schon erwähnt, soll der Verfasser hier ganz unter dem Einfluß J. Chapuis' stehen; manchmal seien ganze Partien von ihm übernommen; der Herausgeber will den Dichter jedoch vor dem Vorwurf des geheimen Plagiats geschützt wissen. Jean le Petit ist ein guter, nur etwas weitschweifiger Erzähler. In bezug auf seine Verskunst ist anzumerken, daß krasse Enjambements nicht selten anzutreffen sind.

IV. Individuelle weltliche Stimmungs- und Scherzgedichte.

a) Congés.

1. **Li Congie** 41 Str.[1])
von Jehan Bodel.

Pities, o ma matire puise,
M'enseigne qu'en cho me deduise.

Der Congé, das Abschiedsgedicht, gehört nach Gröber zur Gattung des Sirventois; er wurde schon in lateinischer Sprache, damals noch gesungen, von Walter von Châtillon (zweite Hälfte des 12. Jahrh.) gepflegt. Bodel hat von ihm diese Gattung entlehnt, und als er 1202 wegen des Aussatzes seine Vaterstadt Arras verlassen mußte, alle Stimmungen, die ihn bewegten, alle Erinnerungen an frühere glückliche Zeiten hineingelegt.

Über den Verfasser und sein Gedicht ist schon sehr viel geschrieben worden; ich werde mich daher ziemlich kurz fassen. Gedruckt hat es zum letzten Mal nach allen acht Handschriften G. Raynaud 1880[2]). Über Bodels Leben und Wirken weiß man noch sehr wenig. In bezug auf seine Lebensepoche ist durch Guesnon[3]) wohl endgültig festgestellt worden, daß sein Haupt-

[1]) G. Raynaud, Rom. IX S. 226—27 druckt noch sechs weitere Strophen ab, von denen die ersten vier noch echt sein können (vgl. Guy, Hale S. 565 u. Rohnstr. S. 34.

[2]) Rom. IX S. 216—47; über ältere Drucke, Hschr. u. Literatur vgl. Ntbs. S. 129 u. Rohnstr. S. 21—23; hinzuzufügen: Din., Tr. art. S. 260—82; Th. fr. S. 157—61; Guy, Hale Anhang I S. 549—66; Guesnon, Comptes rend. 4. s. t. XXVII S. 464—75 u. Mél. Wilm. II S. 729—30; Rom. XXIX S. 145—46 u. 468; Rohnstr., Bod. S. 21—37 (Rom. XXX 479; Rev. l. rom. 5. s. t. IV 170 u. Stengel, Jb. V 119); endlich Grb., Gr. S. 685 u. Langl., Bodel.

[3]) Guesnon, Reg. S. 466; vgl. dazu Langl., Bod. S. 17 ff., 88 ff.



wirken ins Ende des 12. Jahrh. fällt und er wahrscheinlich 1210 in der Nähe von Arras gestorben ist. Bodel ist hauptsächlich als ältester weltlicher Dramatiker bekannt (Jeu de St. Nicolas), ferner als Verfasser der Chanson des Saxons und als Lyriker. Über die Datierung des Congé ist sehr viel gestritten worden [1]). Durch Guesnons Auffindung des Sterberegisters hat die Dinaux- und Guysche Datierung (1249 oder 50) den Boden verloren und die andere, durch Guesnon, Rohnström und Gröber besonders vertretene (1202) an Wahrscheinlichkeit gewonnen.

Eine ausführliche Analyse des Gedichtes ist bereits gegeben [2]). Die erste Strophe bildet die Einleitung; der Dichter unterrichtet uns über seinen Zustand und seine Absicht, im folgenden Allen ein Lebewohl zu sagen. Str. II—XXXIX führt er sie mit Namen auf, eine große Menge angesehener und reicher Arraser Bürger und Edlen [3]); er preist die Wohltaten, die sie ihm erwiesen, dankt ihnen und befiehlt sie Gott. Als er sie alle genannt hat, vom Höchsten zum Niedrigsten, bittet er, seinen Brief dem maieur der Stadt zu übergeben, der ihn vorlesen solle und spricht gleichzeitig den Wunsch aus, ein Lehen zu bekommen. In den vier folgenden, vielleicht schon apokryphen Strophen wendet er sich an die heilige Jungfrau, verspricht, trotz seines schweren Leidens in ihrem Dienste bleiben zu wollen und drückt sein Bedauern aus, daß er die chandelle, die sie den Sängern gegeben habe [4]), nicht mehr küssen könne. Zum Schluß gedenkt er noch seiner Sangesgenossen, die ihm wie Brüder gewesen seien, um dann alle zusammen Gott zu befehlen, der ihm verhelfen möge, sein schweres Leiden so zu tragen, daß seine Seele einst aufgenommen werden könne.

Über die Versifikation des Verfassers, der als erster überhaupt die Hlndstr. nachgeahmt zu haben scheint, und über seine Sprache ist schon ausführlich gehandelt worden [5]); über letztere urteilt m. E. Guy am besten; er macht besonders auf Bodels glänzende Perioden aufmerksam und seinen schmerzlichen, ergreifenden Accent.

---

[1]) Man unterrichtet sich über den Streit am besten durch Guys Arbeit: Guy, Hale S. 549 ff.; Rohnstr., Bod. S. 25—28 u. 29 Anm. 1; Langl., Bod. S. 85.

[2]) Rohnstr., Bod. S. 23—25 und besonders Langl., Bod. S. 249—64.

[3]) vgl. Raynaud, a. a. O. S. 219—21; Rohnstr., a. a. O. S. 26—31; Langl., Bod. S. 68 ff.

[4]) vgl. Raynaud, a. a. O. S. 227 Anm. 1.

[5]) über Sprache vgl. Raynaud, a. a. O. S. 227—31; Versifikation ebenda S. 221—34; allgemeine Würdigungen Hist. litt. XX 607—12 u. 795—96; Guy, Hale S. 260 ff.; Rohnstr., Bod. S. 34—35; ferner Grb., Gr. S. 685.



Was die äußere Technik anlangt, so zeugt die Behandlung der Strophe wie auch der Reim von großem Geschick; Enjambement findet sich; er wendet es aber grade so wenig an wie sein unmittelbares Vorbild. Von diesem hat er auch das Streben nach Reichheit des Reimes direkt entlehnt. Leider ist das Gedicht zu breit angelegt; außerdem verursacht auch die große Zahl von Personen, die er hineingebracht hat und der immer gleiche Aufbau der Strophe, auch das fortwährende Reflektieren über seinen Zustand Eintönigkeit und Ermüdung.

2. **Li Congies** 13 Str.

von Adam de la Hale.

Comment que men tans aie use
M'a me conscienche acuse.

Bodel hat mit seinem Congé Schule gemacht. Zwischen 1260 und 80 schuf der uns schon bekannte trouvère Adam de la Hale auch solch ein Abschiedsgedicht, das zum letzten Mal Coussemaker 1872 nach einer der beiden vorhandenen Handschriften gedruckt hat [1]). Von Guy und Guesnon wurde es bereits genauer besprochen. Guy setzt das Gedicht auf Grund seiner Interpretierung in den Mai 1262, den Zeitpunkt, als Adam Arras verlies, um sich in Paris weiter auszubilden [2]). Guesnon hält dagegen mit Recht diese genaue Datierung für etwas gezwungen und zu wenig begründet; auch er nimmt an, daß Adam es unmittelbar vor einer Studienreise geschrieben habe, möchte es aber nicht enger eingegrenzt wissen als zwischen 1260 und 80. Jedenfalls teilt man jetzt nicht mehr die Ansicht, daß er es bei seinem Exil aus Arras, das Guesnon mit gutem Grunde als Legende bezeichnet, die aus falscher Interpretierung hervorgegangen sei, verfaßt habe.

Der Dichter sieht ein, daß er zu viel dem Vergnügen und der Reimerei, zu wenig dem Streben nach Kenntnissen und Ehre obgelegen habe und verspricht sich, seine Zeit jetzt besser anzuwenden. Arras, so redet er seine Vaterstadt an, du Stadt des Streites, Hasses und der Verleumdung, die du so edel und rein zu sein pflegtest, in der man aber jetzt das Geld liebt, recht vielmals Adieu; anderswo werde ich nun das Evangelium hören, denn hier

[1]) Hale S. 275—79; ältere Dr., Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 112; hinzuzufügen ist: Crépet, Les poètes français, Paris 1861 t. I p. 194 (Traduction); Hale S. XLVI ff.; Guy, Hale S. 64—65 u. S. 257 ff.; Grb., Gr. S. 971; Guesnon, Mél. Wilm. S. 727—28 u. S. 734 ff. [2]) vgl. Guy, Hale S. 67—72.



herrscht nichts als Lüge und Verleumdung. Doch gibt es noch einige Gute dort, und von ihnen muß ich Abschied nehmen; da wende ich mich zuerst an die, die ich nur allzu ungern lasse: Adieu, süße Liebe, du schönstes und frohestes außerhalb des Paradieses, du hast mich einst vom Wege der Arbeit abgelenkt, du führst mich wieder darauf zurück; in deinem Dienste habe ich viel gelernt, namentlich courtoisie. Schöne, liebe Freundin, nur körperlich ziehe ich hinaus, von meinem Herzen bleib du die Schatzhalterin. Nun wendet sich der Dichter an seine Gönner, preist ihre Tugenden und dankt ihnen für ihre Freundschaft. Zum Schlusse apostrophiert er noch einmal die gesamte Bürgerschaft von Arras, die ihn seiner hohen Pläne wegen immer verspottet hatte und prophezeit ihr, daß sie ihn bei seiner Wiederkehr als andern kennen lernen sollte als für den sie ihn hielte und daß er dann doch über sie triumphieren werde.

Es ist dies Adams tiefst empfundenes Gedicht; seine Sprache ist außerordentlich knapp, dabei schwung- und klangvoll; die Gedanken sind manchmal recht fein. Auch die Versifikation weist alle Vorzüge auf. Guy sagt: il n'a rien rimé de plus vigoureux que le Congé.

3. **Li Congie** 58 Str.

von Baude Fastoul.

Se je savoie dire ou fere
Cose ki autrui deust plaire.

An Bodels, vielleicht auch an Adams lehnt sich Fastouls Congé an; mit Bodels hat er sogar den äußeren Anlaß gemein; auch dieser Dichter war gezwungen, des Aussatzes halber Arras zu verlassen und verfaßte in gleicher Lage ein gleiches Gedicht. Gedruckt wurde es 1808 von Barbazan u. Méon nach der einzigen Handschrift [1]). Über den Autor [2]) weiß man nur wenig; gelebt hat er als beliebter menestrel um die Mitte des 13. Jahrh., meist wohl in Arras; er starb als Opfer der damals wütenden Pest wahrscheinlich Oktober 1272. Über das Datum des Congés herrschten

---

[1]) Barbazan u. Méon I. S. 111—34 (Korrektionen zu dem Text geben Berger, Canch. 301 u. 02 und Guesnon, Mél. Wilm. S. 749); Hschr. u. ältere Lit. s. Ntbs. S. 115; neuere: Jeanroy, Et. rom. S. 84 (vgl. Rom. XXII S. 140); Guy, Hale S. 142 u. 260, ferner Anhang II S. 567—73; Rohnstr., Bod. S. 31; Grb., Gr. S. 970—71; Mél. Wilm. S. 730—49 (vgl. dazu Rom. XXXI S. 595).

[2]) Am ausführlichsten bei Guy, Hale Anhang II S. 567—73.



große Meinungsverschiedenheiten; neuerdings hat Guesnon das ganze Material, das sich mit der Identifizierung der in dem Congé genannten Personen befaßte, gesammelt und auf Grund seiner diesbezüglich reichen Kenntnisse geprüft; er stellte fest, daß unser Gedicht zwischen dem 15. April 1272 und dem 15. April 1273, wahrscheinlich vor Oktober 1272 verfaßt sein müsse[1]).

Bis zur ersten Hälfte der dritten Strophe reicht die Einleitung: So gern möchte ich etwas sagen und tun, was andern gefallen könnte, aber mein häßlicher Gram zwingt mich zur Ruhe und zum Schweigen; man kann jedoch auch zu viel schweigen; so will ich denn erzählen, was mir auf dem Herzen liegt. Wer von den Gesunden sich auf dem rechten Wege halten will, der muß seine Hand wohl starr halten, daß sie nicht gebogen werde; ich habe das nicht mehr nötig; mir hat Gott ein Leiden geschickt zur Sühne für meine schweren Sünden und er leitet mich jetzt wie einen Irrenden in einen guten Hafen, in jenes große Tal, aus dem ich nicht wieder zurückkehren werde. Deshalb will ich vorher noch Abschied nehmen von denen, die mich in meinen gesunden Tagen in ihrer Gesellschaft gern sahen. Es setzt nunmehr die große Reihe von Namen ein, die bis zum Schluß fortläuft. Die Art und Weise, wie er sich von seinen Gönnern und Freunden verabschiedet, ist dieselbe wie bei Bodel; auch die überleitenden Redefloskeln hat er von diesem entlehnt.

Grade die Fehler, denen Adam so weislich aus dem Wege gegangen war, treten bei ihm stark hervor, die Breite, die ermüdende Aufzählung der Namen und die damit zusammenhängende trockene Art und Weise der Darstellung. Wie bei Bodel stumpft auch hier das immer erneute Zurückkommen auf seine Krankheit das Mitgefühl allmählich ab. Der Eintönigkeit zu entgehen, hätte ein guter Dichter sicher mehr Abwechslung in den Periodenbau gebracht; hier aber sind alle Strophen nach demselben Prinzip aufgebaut. Die Verse sind nicht zu tadeln; reicher, manchmal homonymer Reim fällt auf. Ohne Zweifel ist er von den drei behandelten Congés seinem Werte nach an die letzte Stelle zu setzen.

b) Liebesgedichte.

1. **Salut d'amours.** 9 Str.

Douce dame, salut vous mande
Je qui sui comme la limande.

[1] Mél. Wilm. S. 730—49; Langl., Bodel kam, ebenfalls auf Grund einer Prüfung des Materials (vgl. S. 21 ff.) zu 1256 als Entstehungsjahr (s. S. 63 ff.).



1867 hat P. Meyer dies Gedicht nach der einzigen damals bekannten Handschrift gedruckt [1]). Entstanden ist es unter der Regierungszeit Ludwigs IX., also ungefähr zwischen 1230 und 70 [2]). Über den Dichter ist nichts bekannt, doch läßt sich über seinen Dialekt folgendes feststellen:

1. **en** und **an** werden im Reime genau auseinandergehalten; vgl. Str. I a (an), II a und VIII a (en).
2. Ausl. **s** und **ts** stehen zusammen im Reim: Str. V donez: nez (nasus).
3. Zweimal begegnet, durch die Silbenzahl gesichert, **vo** für **vostre**: Str. II 3 und VIII 5.
4. Die Reime Str. V a ai-je: eage: targe: large: visage: ymage beweisen, daß die erste Form a-je geheißen haben muß.
5. Str. VII b reimt morir: desir: muir (für muer oder muier < mutare).

Nr. 3 und 4 weisen bestimmt nach der Pikardie und die übrigen sprechen nicht dagegen.

Der Salut d'amour ist nach Meyer eine Epistel, die ein Liebhaber oder wer es werden wollte, an seine Dame schrieb, und die — daher der Name — mit einer Begrüßung begann; er stammt aus der provenzalischen Literatur und war dann auch in der afr., besonders im 13. Jahrh., sehr verbreitet; hier wurde er aber bald wieder aufgegeben, weil das Liebeslied ihn ersetzte. Analyse: Liebe Frau, meinen Gruß entbiete ich Euch; ich gleiche dem Fische, der an der Angel gefangen sitzt oder dem Eber, dem eine Lanze im Körper steckt. Eure Güte und Euer Edelmut reizen mich, Alles nach Eurem Befehle zu tun; all mein Streben habe ich auf Euch gerichtet und nimmer werde ich von Euch lassen; der Liebesgott befiehlt es mir so. Als ich Euch zum ersten Mal sah, da verlor ich, süß überrascht, gänzlich meine Fassung, und ich floh vor Eurem einfachen Anblick; aber im Herzen erhielt ich darob die Wunde, die mich schmerzt und an der ich bald sterben werde, wenn nicht von Euch das Heilmittel kommt. Noch durchwühlt ja Liebesfeuer meine Brust, und noch will die Hoffnung nicht, daß ich dahinschwinde. Noch treibt sie mich an, mit aller Kraft der Liebe zu dienen, meiner Dame ergeben zu sein, ihr mit

[1]) Ecole Ch. XXVIII S. 162—65 und P. Meyer, Le Salut d'amour dans les littératures provençale et française. Paris 1867 S. 39—42; siehe dazu Ntbs. S. 110 u. Grb., Gr. S. 969; letzterer erwähnt eine neue Hschr.: Bibl. nat. 1588.

[2]) Ecole Ch. 127; Salut S. 4.



dem schönen Mund, dem glänzenden Augenpaar, dem vollen Gesichtchen, dem schweren Haar, der schönen Stirn und dem anmutigen Körper; der Hauch ihres Mundes ist süßer als der der duftenden Rose, ihre Zähne sind frei von jedem Fehl, und ihre Lippen saftig. Nach ihr sehne ich mich, und nach ihr schmachtet mein Herz. Dame, diesen Gruß schicke ich Euch als Zeichen aufrichtiger Liebe und bitte Euch angesichts meiner Liebesqualen: weist mich und meinen Gruß nicht zurück.

Wir haben hier ein anmutiges, fein empfundenes Gedichtchen vor uns; über Gemeinplätze in Gedanken kommt es natürlich nicht weit hinaus, wie immer Schilderung des Liebesleids und der Liebesfreude, aber die äußerst poesiereiche Art des Vortrags macht es überaus ansprechend und gefällig. Bemerkenswert ist es auch insofern, als es eine geordnete Komposition und logischen Gedankenfortschritt aufweist, worauf zwar der Rahmen schon hinwirkte, worauf aber auch der Dichter mit Bewußtsein hinarbeitete durch Sinnwiederholung der letzten Zeile oder Zeilen einer Strophe am Anfang der neuen. Auch formell weist die Behandlung der Strophe und des Verses auf einen routinierten Dichter. Der Reim ist häufig reich und leoninisch; eine Vorliebe ist für Reime von Homonymen zu bemerken (I 6, 10 III 6, 10 VII 4, 5, 12 IX 4, 5; 1, 9).

2. **Le ver d'amours** 16 Str.

von Adam de la Hale.

Amours ki m'a mis en sousfrance [1])
De ce par ta bele enortance.

1893 hat Jeanroy dies Gedicht vollständig gedruckt nach den beiden bis dahin bekannten Handschriften [2]). Nach Guys Ansicht ist es der dit, der dem Dichter die Stelle am Hofe Roberts II. verschaffte; demnach wäre es also 1271 oder 72 entstanden.

Adam singt hier, dem Charakter unserer Strophe wohl angemessen, von der ernsten, traurigen Liebe, dem Liebesschmerz.

---

[1]) Der Anfang knüpft offenbar an Hlnds Todlied an, auch steht hier zu Anfang der Strophe Amours wie dort Mors.

[2]) Rom. XXII S. 50—53; über ältere Teildrucke a. a. O. S. 45 und Ntbs. S. 110; dort auch ältere Lit. u. Hschr.; eine dritte Hschr. des Gedichtes ist: Paris Ars. Bibl. 3101 fo. 282; ferner bei Rochegude, Recueil d'anciens romans p. 136—37 (vgl. Guy, Hale S. 585); neuere Lit. Guy, Hale S. 262 ff. und Grb., Gr. S. 839.



Liebe, ruft der Dichter aus, du hast mir Leid gebracht, da, wo ich doch Freude hätte haben müssen; dein Treiben verstehe ich nicht; töricht ist der, der sich dir anvertraut, wenn du einem solchen Kummer verschaffst. Wahrlich, Liebe, teuer habe ich deine Bekanntschaft bezahlt. In deiner Gewalt wird der nüchterne Mensch zum begehrenden, der schlichte zum ungestümen, du kannst mit ihnen machen, was du willst. Zuerst hat der Liebhaber Freude an dir, aber bald verdrießt und verletzt ihn dein schändliches Tun, und kommt er dann um Heilung zu dir, so sagst du ihm: Flieh, geh deinen Weg. Wirklich, Liebe, mir hast du den Kummer unverdienterweise bereitet; ich liebe von ganzem Herzen und in treuer Weise; du solltest mir eigentlich Rat geben, die du mich zum Beginnen veranlaßt, und nun treibst du mich in die Enge; zuerst tröstest du den Liebhaber mit dem Blick, durch den du ihn nachher verwundest; sich zu wehren, ist zwecklos für ihn; er verletzt sich dadurch nur noch mehr. Stolz, Hochmut und Ungerechtigkeit findet man in dir, denn so bist du; wenn du kurze Zeit dem Einen dich zugewandt und ihn liebestrunken gemacht hast, so wendest du dich zu einem Neuen, der dir jetzt gefällt: *Ensi sont li povre honni!*

Diese Gedanken beleuchtet der Dichter von immer neuen Seiten und bringt sie in immer neuer Einkleidung, sodaß trotz ihrer Einfachheit das Interesse immer wachgehalten wird. Guy lobt seine bilderreiche, schwungvolle Sprache (Str. 12!), gibt aber auch zu, daß eine genügend feste Verkettung und ein eigentlicher Plan fehle: on bouleverserait tout le poème sans diminuer sa valeur; es sei dies aber verzeihlich, da ihn ja seine dichterische Begeisterung, seine reiche Einbildungskraft, geleitet habe. Jede Strophe beginnt mit einer Apostrophierung an die Liebe. Was Versifikation anlangt, so sind Vers und Reim wenig gekünstelt; für Alliteration läßt sich, besonders in den Strophenanfängen, mancher Beleg beibringen. Adams Gedicht hat unmittelbar zwei Nachahmungen ins Leben gerufen, die gleichbetitelten dits von Nevelot Amion und Guillaume d'Amiens.

3. **Dit d'amours** 22 Str.

von Nevelot Amion.

Amours, j'ay oi de vous fere
Maint boin ver qui bien doivent plaire.

Auch dies Gedicht hat Jeanroy 1893 nach zwei Handschriften gedruckt [1]. Nevelot Amion stammt aus der bekannten artesischen Familie dieses Namens [2] und war wahrscheinlich ein Bruder des Lyrikers Henry Amion. Wie Adam ist Nevelot aus Arras [3]; sein dit entstand zwischen 1273 und 80. Der Gedankengang und die Bilder werden uns bei der Analyse oft an Adams dit erinnern.

Liebe, manchen wohlgefälligen Vers habe ich über dich machen hören; nun will auch ich meinen Reim mitteilen, denn nicht länger kann ich meinen Zustand verbergen. Aufrichtig und beständig habe ich dir, Liebe, gedient und du willst mich nun so schlecht behandeln? Neben den schönen Eigenschaften, die in dir wohnen, sollten sich Stolz und Niederträchtigkeit eigentlich nicht behaupten. Liebe, sonst ein Hort der Freude, warum versagst du mir deinen Trost? Wenn ich dich um Gnade anrufe, antwortest du mir: Hebe dich weg von mir, ich habe nichts mit dir zu schaffen. Der Dichter variiert dann in zum Teil recht schönen Bildern den Gedanken von der Freudlosigkeit der Liebe, hebt die ungeheure Macht hervor, die sie auf Menschen aller Stände ausübe, daß sie den Dummen weise, den Feigling kühn, den Habgierigen edel gesinnt machen und den Ritter zu Heldentaten begeistern könne, und er redet sich in dieser Weise so ins Lob hinein, daß er sein ganzes eignes Leiden schließlich nur als eine Prüfung ausdeutet, die guten Gaben der Liebe preist und sich selbst wegen seiner großen Schüchternheit tadelt. Er sagt, daß er sich wohl hundert Male schon auf den Weg gemacht hätte, um seiner Schönen seine Gedanken und Gesinnung zu offenbaren und sich verschiedene Tage vorher schon überlegt habe, wie er am besten seine Worte setzen könnte; wenn ich dann aber, so erzählt er, vor ihr stand und es ihr sagen wollte, dann gefiel es mir so sehr, sie zu betrachten, daß mich ihre Schönheit ganz verwirrte und ich nicht ein einziges Wort von all dem Überlegten hervorbringen konnte; so wandte sich meine Dame natürlich ab, und die Liebessehnsucht erfaßte mich von neuem. Die Hoffnung verläßt ihn also nicht; er sieht, wie die Klügsten und Vornehm-

---

[1] Rom. XXII S. 54—58; über ältere Teildrucke, Hschr. u. Lit. vgl. a. a. O. S. 47 und Ntbs. S. 115; neuere Lit.: Guy, Hale S. 269; Berger, Canch. I S. 170—71 u. 401; Grb., Gr. 840.

[2] vgl. Ntbs., a. a. O. S. 115; Jeanroy et Guy, Chans. et dits artésiens S. 107; Guy, Hale S. 449, 568.

[3] vgl. Guy, Hale S. 269 Anm. 4.

sten, ja alle von dieser Krankheit gepeinigt werden, und so will auch er trotz seiner Seufzer ihrem hellen Augenpaar weiter dienen und sein ganzes Leben ihr treu bleiben.

Alle Strophen beginnen nach Adams Vorbild mit Amours. Eine strenge Ordnung der Gedanken und logischer Strophenzusammenhang ist auch hier zu vermissen; die Sprache ist außerordentlich bilderreich und manchmal sehr wirksam, doch ist überall Adams Einfluß festzustellen [1]. Die Strophe macht ihm nicht viel Schwierigkeiten, überhaupt ist an seinem dichterischen Talent nicht zu zweifeln. Er strebt hinsichtlich der Reime nach Reichheit und wendet besonders gern nach Adams Vorbild homonyme Reime an; Wortspiele hat er gemieden.

4. Dit d'amours 14 Str.

von Guillaume d'Amiens.

Amours, mout as bele venue,
Mais ausi tost es pourveue.

Nach der einzigen Handschrift hat Jeanroy dies Gedicht als drittes abgedruckt [2]. Der Verfasser ist bekannt als Romandichter und Autor verschiedener Rondeaux; der dit läßt sich, wie der vorige, in die Jahre 1273—80 setzen. Zwischen seinem dit und dem Amions lassen sich wiederum viele Ähnlichkeiten feststellen; wer jedoch von ihnen der Nachahmende ist, ist nicht sicher anzugeben; vermutlich unser Dichter [3].

Die Gedanken sind ungefähr die gleichen wie bei den beiden vorigen Dichtern: Liebe, sehr schön bist du im Anfang, doch hast du es sehr bald darauf abgesehen, die zu bekümmern, die du gefangen hast. Auch ich habe deine süßen Vorzüge kennen gelernt, aber teuer hast du sie mir verkauft. Du zerspaltest dem Menschen das Herz, denkst aber nicht an Heilung, obgleich dies doch in deiner Macht liegt; du lockst ihn an mit Augen so unwiderstehlich süß, um ihn dann zu einem vor Sehnsucht schmachtenden Leben zu verurteilen, ihm den Tod zu geben, ohne ihn zu töten. Du hast ihn gleichsam das Spiel wählen lassen und ihm die Regel vorgeschrieben, und wenn er sich nun um Bezahlung an dich

[1] Genauer mit der Frage der Entlehnung haben sich Jeanroy, a. a. O. S. 48 und Guy, a. a. O. S. 270—71 befaßt.

[2] Rom. XXII S. 58—61; dazu Guy, Hale S. 272; Grb., Gr. S. 840.

[3] Ähnlichkeiten mit Hale siehe Guy, Hale S. 272, mit Amion Jeanroy, a. a. O. S. 48 u. 48 Anm. 4.



wendet, antwortest du, er habe sich erst vergewissern sollen, ob du auch zahlen würdest. Wahrlich, Liebe, auch mein Herz hast du entführt, bevor ich noch dein Spiel erkannt hatte; doch wie, hörte man je von einem besiegten Kämpen, der nicht zuvor gekämpft und geschlagen hätte? Nein, und doch bin ich solch einer, denn als ich deine trutzigen Gesichtszüge sah, machten sie mich stumm und besiegt entfloh ich ohne weiteres. Die Schlußstrophe des Gedichtes bringt dann als allzu raschen Übergang den Gemeinplatz, daß die Freuden, die die Liebe verleiht, den Kummer doch reichlich ersetzen.

Von den drei betrachteten dits ist er der schwächste; es fehlt sowohl ihre anmutige, bilderreiche Sprache, die sehr häufig über Gemeinplätze hinweghilft, als ganz besonders eine straffe Komposition; er bringt keinen Gedanken, der nicht von den beiden andern schon geäußert wäre, häufig sogar in anklingenden Worten; auch tritt der Stempel des Unwahren, des Gemachten hier viel deutlicher hervor als bei den andern, besonders Adams dit. Die Strophen beginnen auch hier alle mit Amours. Was ihre technische Behandlung angeht, so ist leicht zu bemerken, daß sich der Dichter der Form unterwarf und nicht über ihr stand: der allzu regelmäßige Aufbau, d. i. schwere Interpunktion nach beinahe jeder 3., 6. und 9. Zeile, legt davon Zeugnis ab. Den Reim sucht er, wie die andern, möglichst volltönend zu machen, und es ist ihm gelungen; jedes andere Kunstmittel meidet er.

5. Conte d'amours 45 Str.

von Philippe de Remi.

Conter me plaist une merveille
Ains mais nus n'oi sa pareille.

Nach der einzigen Handschrift hat 1885 Suchier dies Gedicht zuletzt gedruckt [1]). Unser Dichter ist gegen 1250 geboren, vielleicht zu Lorris in Gâtinais; die Jahre 1261—65 brachte er wahrscheinlich in England zu. 1279—82 war er bailli von Clermont. Seit 1280 nannte er sich nicht mehr Remi (arr. de Compiègne), sondern Beaumanoir (Terre de Bernart bei Remi). Bis 1289 bekleidete er häufiger das Amt eines sénéchal oder bailli. 1291 nahm er in St. Quentin an der Organisation des Heeres teil, das in den Hennegau eindringen sollte. Bis zu seinem Tode am

[1]) Beaum. II. S. 233—54; ältere Drucke, Hschr. u. Lit. s. dort Einltg. S. I—III und Ntbs. S. 112—13; ferner Grb., Gr. S. 773.



7. Januar 1296 war er dann bailli von Senlis. Seine ersten Werke waren die beiden großen Romane Manekine und Jehan et Blonde, der Periode 1270—80 entstammen seine lyrischen Erzeugnisse, also auch unser Gedicht, seine Coutumes du Beauvaisis der letzten Epoche seines Lebens [1]). Seine Sprache erklärt sich aus der Lage des Beauvaisis [2]).

Von den 45 Strophen des Gedichtes fehlen von Str. 30 neun, von 31 elf Zeilen; außerdem ist nach Str. 30 ein Passus von zehn Strophen verloren. Nach umständlicher Einleitung, in der der Dichter mitteilt, zur allgemeinen Belehrung ein ihm begegnetes wundersames Liebesabenteuer erzählen zu wollen, sich ferner für das Gelingen seines Werkes den Beistand des Liebesgottes erbittet und uns in begeisterter Schilderung den Gegenstand seiner Liebe vor Augen führt, beginnt er sein Erlebnis. Eines Tages wandte er sich an seine Geliebte, versicherte sie in der unterwürfigsten Sprache seiner aufrichtigen Liebe, offenbarte ihr seine Liebeskrankheit und bat sie um Gewährung ihrer Freundschaft (Str. 4—14). Der Erfolg seiner schönen Rede war jedoch, daß ihr Stolz entflammte und sie ihn statt Balsam auf seine Wunden, wie er es erwartet hatte, die ganze Kälte ihrer frostigstolzen Überlegenheit fühlen ließ: *Ales vous ent! Sachies sans doute, Ce est la certainete toute Que vous n'avres point de m'amour* (Str. 28). Einwände hiergegen waren fruchtlos; er mußte die Geliebte meiden. Hier fehlen nun zehn Strophen, in denen, wie Suchier mitteilt, dem schlafenden Dichter Pitié im Traume erschien, ihm Mut zu einer neuen Aussprache einredete und ihm ihren Beistand anbot. Str. 32—34 erfahren wir, daß er zu ihr zurückkehrte, sie an einem einsamen, herrlichen Platze allein antraf und, seine Scheu überwindend, ihr von neuem seine untertänige, ehrliche Liebe antrug. Diesmal fielen seine Worte nicht auf unfruchtbaren Grund; denn auch sie hatte Pitié aufgesucht und sie weich gestimmt; Worte des Bedauerns kamen gar von ihren Lippen; ein Kuß, den er sich als Ausgleich für seine Leiden erbat, ward ihm ohne Zaudern gewährt, der Zank war vergessen, beider Glück vollständig. Str. 41—45 hängt der Dichter noch einige allgemeine Wahrheiten über die Liebe an, die so recht den ganz und gar didaktischen Zweck des Gedichtes

[1]) vgl. über diese Angaben Beaum. S. III ff.

[2]) vgl. die Sprachuntersuchungen Beaum. S. CXXVII—CXLVI und C. Albert, Die Sprache Ph. v. B.s in seinen poetischen Werken, eine Lautuntersuchung. Erlangen 1893 (dazu Rom. XXIII).



ins Licht rücken: Wer würde nicht, wenn er die Wahl hätte zwischen allem Geld der Erde und einem Kuß seiner Geliebten, ohne das erstere anzublicken, dahin sich wenden, wo die Liebe winkte? und: Ohne Bitterkeit erlangt man nicht den Honig der Liebe, ohne Hoffnung nicht den Sieg. Mit einer Bitte um Gottes Segen für seine Liebste und für ihre gegenseitige Liebe schließt das Gedicht ab.

Es ist äußerst geschickt komponiert, seine Sprache erreicht, besonders in der mittleren Partie, eine großartige Lebendigkeit, die wohl zu fesseln vermag; eine unangenehme Breite macht sich nur im ersten Teile bemerkbar. Geschick in der Behandlung der Strophe ist dem Dichter auch nicht abzusprechen, wenngleich schwere Interpunktion nach dem sechsten Verse etwas häufig begegnet; Enjambement ist ganz selten. Reichheit der Reime hat der Dichter angestrebt; homonyme, aber auch identische Reime sind anzutreffen; unreine Reime, die sich nach Suchiers Feststellung der Dichter häufiger zu Schulden kommen ließ [1]), finden wir hier Str. III 8 und 10 und Str. VIII 2.

6. **Dit de la tremontaine.** 22 Str.

Dame, plus douce que seraine,
Estoile, clere tremontaine.

Vollständig ist dies Gedicht noch nicht gedruckt. P. Paris hat 1840 zuletzt Teile daraus mitgeteilt und zwar Str. 1, 9—11 u. 22 nach einer der beiden Handschriften, die Ende des 13. Jahrh. entstanden ist [2]). Der Verfasser ist nicht bekannt [3]); nicht einmal der Dialekt läßt sich aus den Proben feststellen.

Es ist eine Liebesklage, in der der Dichter seine Dame in hochpoetischer Weise unter dem Bilde des Polarsterns verherrlicht; so wie nach ihm die Magnetnadel, strebe er zu ihr. In der ersten Strophe malt der Dichter seine Liebeskrankheit aus, von der er nur durch seine Dame geheilt werden könne. Der Inhalt der Str. 9—11 ist ungefähr folgender: Der Polarstern befindet sich am Firmament, leuchtet und flammt und durch ihn wissen die Seeleute, die nach Friesland, Griechenland, Accon oder Venedig

[1]) vgl. über Versifikation Beaum. S. CXLVII—LV.

[2]) P. Paris, Mss. III S. 249—51; ältere Teildrucke, Hschr. u. Lit. s. bei Ntbs. S. 108; ferner Grb., Gr. S. 970 erwähnt.

[3]) P. Paris hielt es aus durchaus unzureichendem Grunde für ein Werk des Guillaume le Clerc (dagegen Martin, Besant Dieu S. XLI u. Wolf, Schr. S. 125).

fahren, den Weg. Er leistet ihnen einen stetigen Dienst, der durch nichts unterbrochen wird; er befreit sie von aller Angst, da er entweder durch seinen Schimmer ihm den rechten Weg sichert oder doch in dunkler Nacht bewirkt, daß die freischwebende Stahlnadel die Richtung seiner Anziehungskraft einnimmt: so können sie auch dann den Heimweg finden. Und nichts, wenn nicht fremde Gewalt, bringt die Nadel von ihrer Richtung ab; unfehlbar liegt in der Richtung, nach der ihre Spitze zeigt, der Nordpol. In der letzten Strophe erfahren wir, daß der Dichter, weil er selbst jetzt nicht mit seiner Dame sprechen kann, ihr dies Gedichtchen schicken und sie auffordern will, doch sein bedrücktes Herz wieder froh zu machen.

Das Ganze scheint ein äußerst zierliches, gefühlvolles Gedicht zu sein; hier ist das alte Thema doch einmal etwas tiefer angelegt. Die Verskunst ist ebenfalls, soweit die Proben den Schluß gestatten, lobenswert; die Verse lesen sich außerordentlich leicht und flüssig. Einen ausgezeichneten Strophenzusammenhang hat der Dichter dadurch erreicht, daß er das letzte Wort der einen am Anfang der nächsten wieder aufnahm.

7. **Un Dit d'amours.** 21 Str.

Merveilles est que ne fenist
Li mons aincois que l'on veist.

Diesen vorher noch nirgends erwähnten dit hat Långfors 1907 nach einer Handschrift veröffentlicht [1]). Seine Entstehungszeit setzt der Herausgeber ins 14. Jahrh. Des Autors Sprache ist pikardisch gefärbt; als Kriterien lassen sich anführen:

1. **a** und **e** vor Nasal reimen: Ib estainte: plainte; XVIII a souveraine: paine: fontaine: mainne (minat): chaaine.
2. **vo** oder **vos** für **vostre**, durch die Silbenzahl gesichert Str. XIX 4, 7.
3. **-iée**> **-ie** VII 5, XII 9, durch den Reim gesichert.

Inhaltlich, wenigstens seinem Zweck nach, unterscheidet er sich bedeutend von den bisher behandelten dits d'amour; trotzdem vermutet Långfors, daß er nach dem Muster eines der drei von Jeanroy veröffentlichten (Nr. 2—4) entstanden sei, wahrscheinlich nach dem von Adam de la Hale, weil dort eine Strophe einen ganz analogen Gedankengang aufweist.

---

[1]) Neuphilologische Mitteilungen hrsgb. vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors. Jahrgang 1907, S. 5–19.



Der Dichter klagt: Schier wundere ich mich, daß die Welt nicht untergegangen ist, ehe es offenbar wurde, daß Ehre und Tugend ganz in ihr ausgestorben seien. Fürwahr, loiautez konnte nicht länger gegen Trug und Schlechtigkeit ankämpfen, convoitisė und desloiautez haben sie geschändet und verdrängt und courtoisie, ihrer Freundin, will keiner mehr huldigen. So kann es nicht Wunder nehmen, daß auch ehrbare Liebe ganz verfällt. Wie schön war es doch in früheren Zeiten: *car on souloit jadis amer S'onnour et son ami guarder, Et loiautez partout couroit.* Der soll besser überhaupt nicht lieben, der nur seine törichten Wünsche an seiner Dame befriedigen will und nur darauf ausgeht, ihr die Ehre und den guten Ruf zu entreißen. So muß es vielmehr sein, daß, wenn eine Dame ihrem Freunde das Tor der Liebe geöffnet hat, aller Stolz, Gemeinheit und Anmaßung draußen bleiben müssen, nur Ehrenhaftigkeit und Zucht eintreten dürfen. Der Dichter ermahnt dann die Frauen, wohl acht zu geben, ihre Ehre zu behalten, nicht so leicht einem Manne zu glauben, wenn er schöne Worte für sie habe oder ihnen sein Liebesleid klage, denn mit ihrer Ehre sei es auch mit ihnen und ihrem Rufe vorbei. Die letzten 9 Str. sind ein Preis der loyalen, reinen Liebe, sowohl der weltlichen, der Frauenminne, als der Gottesliebe, die uns Christus erzeigt habe und mit der wir ihm danken müßten. Ganz wie ein geistliches Lied klingt der dit aus.

Die Sprache, sowie der Zusammenhang und die Anordnung der Gedanken sind zu loben. Geschickt ist auch die Versifikation, besonders die Reime sind natürlich und fallen nicht durch Streben nach Kompliziertheit auf.

8. **La Cour de May** 19 Str.

von Froissart.

Aucuns me scevent mauvais gre
De taire enviers eulx le secre.

Die Cour de May ist ein längeres, episch-lyrisches Gedicht, zu dem unsere 19 Str. den Prolog bilden. Der Dichter ist ja eine sehr bekannte Persönlichkeit in der afr. Literaturgeschichte; seine Lebenszeit erstreckt sich über die Jahre 1337 oder 38—nach 1404; geboren ist er zu Valenciennes und lebte lange am Brabanter Hofe. Dies Gedicht ist eines seiner frühesten poetischen Erzeugnisse, schon 1356 entstanden. Gedruckt finden wir es bei Scheler in seiner Ausgabe [1]).

[1]) Froiss. III S. 1—8; vgl. dazu die Einleitung Bd. I.



Der Dichter erzählt uns im Prolog den Abschied von seiner Geliebten. An einem schönen Apriltage, an wonniger Stätte voll bunter Blumen, erfüllt von harmonischem Vogelgesang, am Ufer eines Baches war er mit ihr zusammen. An der Beschreibung ihrer Liebreize kann sich der Dichter nicht genug tun. Begleitet war sie von einer andern anmutigen Dame, und es ward ihm vergönnt, in ihrer Mitte zu gehen. Hier gab ihm die Dame seines Herzens zuerst einige wohlgemeinte Worte und Ermahnungen mit auf den Weg. z. B. stets loyal, wahr, ehrenhaft zu sein, sich vor habsüchtigen Menschen und Schmeichlern zu hüten u. a.; gleichzeitig säumte sie aber auch nicht, ihm einige Liebesworte zum Trost zuzurufen; sehr bedaure sie sein Scheiden und bitter tue es ihr weh; keinen frohen Tag werde sie in seiner Abwesenheit verleben; jeden Morgen wolle sie ihm Doulce Pensée schicken, die ihn an sie erinnern und ihre Liebesbotschaft überbringen solle. Zum Schluß trug sie ihm auf, ein Gedicht über seinen Aufenthalt in der Residenz des Liebesgottes zu verfassen; es ist eben diese Cour de May.

Man merkt dem Gedicht an, daß es eine Jugendschöpfung ist; die zerrissene Komposition und ungeschickte Wiederholungen weisen vor allem darauf hin. Daß er sich in solch jugendlichem Alter schon an eine so schwierige Strophe heranmachte und sie zur Zufriedenheit bewältigte, ist zu verwundern und beweist sein stark entwickeltes Formtalent. Enjambement meidet er; die Reime sind zum größten Teil reich; homonyme begegnen II 3, 6, 8; V 6, 7; X 6, 10; XI 10, 11; 1, 2; XVII 4, 12; XIX 1, 2; 4, 5.

9. **La Loenge dou joli mois de May** 11 Str.
von Froissart.

Je qui bien par amours amai
En loant le doulc temps de May.

Die uns interessierenden Strophen, elf an der Zahl, bilden eine Einlage in diesem Mailob. Scheler, der sie in der Ausgabe der Poesien abdruckt [1]), weiß über die Entstehungszeit nichts anzugeben. Mit Recht bemerkt Gröber [2]) aber — der überschwengliche Ton unseres Liebesgedichtes legt dies nahe —, daß wir es auch hier mit einer Jugendschöpfung zu tun haben. Wir begehen sicher keinen großen Fehlgriff, wenn wir es in die Jahre 1360—70

[1]) Froiss. II S. 200—204; vgl. dazu Einleitung Bd. I u. Bd. II S. 448.
[2]) Grb., Gr. S. 1051.



verlegen, denn eine fortgeschrittenere Phase der Entwicklung als das vorige scheint es doch darzustellen.

Der Dichter verherrlicht seine Geliebte, indem er sie mit der Rose und Lilie vergleicht: *Ensi que la rose vermeille Qui de beaute n'est la pareille, Et le lys, qui est blanche et pure, A ma dame les appareille.* In jeder Weise hat die Natur dazu beigetragen, ihr äußere und innere Vollkommenheit zu geben. In den hellsten Farben malt Froissart ihre körperlichen Schönheiten aus: *tant est de couleur fresche et belle Que la rose quant est nouvelle, Et la flour de lys, d'aultre part Perderoient bien leur querelle, S'estriver voloient contre elle.* Ihr Blick ist ohne Stolz, sanft und anziehend, lachend ihr Mund, blond das Haar, frei die Stirn und zierlich der Körper; ihre Lieblichkeit ist zu vergleichen mit der des Gesanges der Nachtigall; süßer duftet sie als Weißdorn; alles tritt hinter ihrer Schönheit zurück; alles um sich herum erhellt sie durch den Glanz ihrer Anmut; zweifellos hat Gott sie geschaffen, um sein Schöpfungswerk zu krönen. Wie der Tau das Gras ernährt, so die Liebe des Dichters Herz und stimmt ihn sanft; er möchte mit Amors Hilfe auf ihre Reize eine Ballade dichten (folgt dann).

Die Sprache des Gedichtes ist sehr wirkungsvoll, besonders durch ihre zarten Töne und schönen Bilder. Auch formell ist es zu loben, wenngleich mir die Reime hier und da, vielleicht durch das Streben des Dichters, möglichst reiche oder gar leoninische zu erzielen, gezwungen und nur durch Flickwörter herbeigeführt erscheinen. Interessant ist, daß Froissart in Gedichten in der Hlndstr. Enjambements meidet, die doch sonst so häufig bei ihm anzutreffen sind.

10. Le Vergier d'honneur 6 Str.

von André Delavigne.

Daß diese Gedichtsammlung nicht von Octavien de St. Gelais stammt, wie es der Druck angibt [1]), sondern von Andry de la Vigne (1457—1527), dem Hofdichter Karls VIII., ist schon häufig betont worden [2]). Das Werk war ursprünglich ein Journal, das von Karls VIII. Zuge nach Neapel handelte, ist aber später nach Karls Tode, also um 1500, vom Autor mit einer Menge anderer Produktionen, mit Rondeaux und Balladen usw. durchsetzt und

[1]) s. Vergier d'honneur im Literaturverzeichnis.

[2]) z. B. Goujet, Biblioth. française 10, S. 283 ff.; dort auch genauere Inhaltsangabe.



unter dem jetzigen Titel veröffentlicht worden; es ist z. T. noch eine Traumdichtung mit allegorischen Gestalten. Sehr reich ist es an kunstvollen Strophenformen, und auch die Hlndstr. ist vertreten. Die achtsilbige finden wir zweimal und zwar zuerst fo. O II in einer Ballade, beginnend: *Vostre plaisante humilite, Benigne gracieusete,* 3 Str. mit nur zwei Reimen überhaupt; es ist ein nicht sehr poetisches preisendes Liebeslied, das nichts anderes als Attribute enthält, die der Dichter seiner Dame beilegt. Zum zweiten Mal fo. T III in einer dreistrophigen Ballade, ebenfalls mit nur zwei Reimen, beginnend: *En l'honneur de la passion Avez commemoration;* es ist dies eine persönliche complainte, ebenfalls von geringem poetischen Wert.

c) Tendenziöse Gelegenheitsgedichte.

1. **De la povrete Rustebuef** 4 Str. [1]

von Rustebuef.

Je ne sai par ou je comence,
Tant ai de matiere abondance.

Zuletzt hat 1885 Kreßner dies Gedicht nach der einzigen Handschrift gedruckt [2]. Rutebeuf hat es 1270, als seine materiellen Sorgen den Gipfel erreichten, geschrieben und es dem König Ludwig nach Tunis nachgesandt.

An ihn wendet er sich mit der Bitte um eine Unterstützung; da die Leute wüßten, daß er kein Geld mehr habe, sei auch sein Kredit geschwunden; früher habe er von der Güte anderer gelebt, jetzt aber seien die Leute zum Geben schlecht angelernt: *dou sien garder est chacuns sages,* und die Guten habe ihm der König durch den Kreuzzug entführt. Großer König, jammert er, es fehlt mir an Lebensmitteln; vor Hunger gähne ich, ich hüstele vor Kälte, habe weder Bett noch Matratze; es gibt keinen Ärmeren im ganzen Lande; nicht weiß ich, wohin ich mich wenden soll.

Trotz des ernsten Inhaltes zeigt es äußerlich eine ungeheure Künstelei; neben vollen und reichen Reimen auch noch viele Wort- und Reimspiele; in Str. III besonders sind all diese Künsteleien aufgestapelt.

[1]) Str. IV zeigt ein anderes Schema: a a b b c c d d e e f f.

[2]) Kreßner, Rut. Gd. S. 15—16; frühere Drucke, Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 173; hinzuzufügen: Kreßner, Progr. S. 6 und Grb., Gr. S. 823.



2. La Paiz oder **la Priere Rustebuef** 4 Str.

von Rustebuef.

Mon bon ami, Diex le maintiegne!
Mes resons me montre et enseigne.

Auch dies Gedicht hat Kreßner 1885 zuletzt nach den beiden Handschriften gedruckt [1]). Vielleicht ist es in eben dieser Zeit der Not (1270) entstanden, als ein Freund, der zu Würden gelangt war und dem sich Rutebeuf jetzt bittend nahte, ihm den Rücken kehrte; der Gegenstand legt dies wenigstens nahe. Der Dichter bittet Gott, ihm seinen Freund in mittlerer Glückslage zu erhalten, denn nur dann sei seine Freundschaft fest und sicher. Wenn der Mittlere einmal grand seigneur geworden sei, kämen bald die Schmeichler und Verleumder und brächten ihn schnell um seine Ehre und Gerechtigkeit. Wenn dann der arme Freund zum Hofe komme, weise ihn jeder hochmütig ab. Ich hatte, so schließt der Dichter, einen guten Freund in Frankreich, den ich nun durch einen unglücklichen Vorfall verloren habe; Gott hat mich arg dadurch geschlagen.

Auch in diesem Gedicht finden wir die vielen formellen Künsteleien wieder, besonders in Str. III.

3. Complainte sur Enguerrand de Crequi 12 Str.

Chius qui le cuer a irascu
De bon signeur k'il a perdu.

Die ganze complainte ist 1833 von Le Glay nach der einzigen Handschrift gedruckt worden [2]); sie stammt aus dem Todesjahr des Enguerrand de Crequi, des Bischofs von Cambrai (1285); von wem verfaßt, ist nicht bekannt; doch war der Autor höchstwahrscheinlich in Cambrai oder näherer Umgebung zu Hause; die im übrigen wenig charakteristischen Reime würden nicht dagegen sprechen.

Wer kummervollen Herzens des Herrn gedenkt, den er durch den Tod verloren hat, des guten weisen Bischofs Enguerrand, bittet zu Jesus, daß er seiner Seele Beistand und Mitleid angedeihen lasse; als guter, edler Mann war er erzogen und diente während seines ganzen Lebens dem Herrn. Aber trotzdem er

---

[1]) Kreßner, Rut. Gd. S. 9—10; ältere Drucke, Hschr. u. Lit. s. Ntbs. S. 118—19; Grb., Gr. erwähnt es S. 823.

[2]) Mém. Cambr. 1833 S. 137—44; Teildruck v. Din., Tr. cambr. I S. 28—33; im übrigen vgl. Ntbs. S. 125—26 und Grb., Gr. S. 887.

allen Freund war, hatte er doch noch zu Unrecht einige Feinde. Warum haßte man ihn? In ihm verkörperte sich doch Bescheidenheit, Milde, Gefälligkeit, Enthaltsamkeit und Frömmigkeit, Treue, Gerechtigkeit und Barmherzigkeit den Armen gegenüber; durch diese Eigenschaften hat er sich sehr viele ehrliche Freunde erworben, die ihm aus dem Purgatorium heraushelfen werden, Freunde, wie den Erzdiakon von Flandern, den maître Jehan Days und viele andere Äbte und Kleriker. Im Schlußgebete bittet der Dichter die Gottesmutter und Jesus, um ihrer göttlichen Liebe willen dem gütigen Prälaten zu verzeihen und ihm den Eingang ins Paradies zu eröffnen.

Die Hist. litt. (XXIII 778) charakterisiert das Gedicht mit Recht als einen warmen Nachruf. Leider hat den Dichter die Schwierigkeit der Strophe, die er sonst ganz gut verstanden, hier und da zu Unklarheiten verleitet. Der Reim ist meist nur genügend; auf Wortspiele hat er, dem Gegenstand angemessen, verzichtet.

4. Le Dit 10 Str.

von Jean le Rigolé.

Oez dit de petit volume;
Je di qu'il est fous qui alume.

1878 wurde der dit von G. Raynaud nach der einzigen Handschrift gedrückt [1]); er stammt aus dem Anfang des 14. Jahrh.; vom Autor ist weiter nichts bekannt. Dialektkriterien sind folgende:

1. Ausl. **s** und **ts** reimen: Str. IV fromens: tens (tempus): Str. IX gras: advocas: solas: chas: helas: bas.
2. **en** steht mit **an** nicht im Reim: Str. V b.
3. **vo** für **vostre**, durch die Silbenzahl gesichert, Str. X 3.

Alle Kriterien weisen nach dem Norden, drei mit einiger Wahrscheinlichkeit nach der Pikardie.

Zwei Sentenzen bringt der Dichter zu Eingang seines dit: Töricht ist, wer das, was er besitzt, selbst verbrennt und töricht ist, wer sich von einer Krankheit heilen kann und es nicht sofort tut; sie sind auf die unzufriedenen Untergebenen gemünzt; er denkt dabei besonders an seine Berufsbrüder, die menestrels, die ja von der Gunst der Großen lebten. Sie, die alle möglichen Unterstützungen von ihrem Herrn empfangen, die ein kostbares Haus ihr eigen nennen, tagtäglich ihr Zehrgeld haben, einen schönen

[1]) Rom. VII S. 596-99; s. im übrigen Ntbs. S. 129-30 u. Grb., Gr. S. 870.



Zelter besitzen, ihre Bedienten halten, gut essen und trinken, sie haben wahrlich keinen Grund, ihre Herren noch weiter zu belästigen; am Morgen, wenn sie sich erhoben haben, sehen sie ihre Weinberge, Wiesen und ihr Haus schon aufs beste bestellt und überall werden sie Herr genannt; sie muß man sicher als Toren bezeichnen, wenn sie da noch ihres Herrn Wohltaten mit feindlichen Augen betrachten. Das kann ich aber jedem sagen, der sich durch seinen Stolz zu einem solch unwürdigen Kampfe gegen seinen Herrn verleiten läßt, daß er nichts dabei gewinnen, wohl aber seine Ehre ganz dabei verlieren kann. Hätte ich soviel Wertvolles, Gesundheit, Freude und dazu meine Rente, so würde ich den, von dem ich dies bekäme, von Herzen gern haben und ihm dienen; das würde mir mehr Nutzen bringen als ihm Verdruß zu schaffen. So fordere ich euch alle auf, die ihr ein solches Besitztum und noch Ehre habt, euch wohl zu hüten, gegen euren Herrn anzugehen; dann werdet ihr immer höher steigen und an Wert zunehmen: das sagt euch Jean li Rigolez.

Unser dit ist geschickt aufgebaut, zeigt Kraft und Gewandtheit im Stil und verfehlt so seine Wirkung nicht, trotzdem er uns ja eigentlich in den 10 Str. recht wenig zu sagen hat und man Wiederholungen sich hier und da gefallen lassen muß. Sein flüssiger Satzbau weist wenig schwere Interpunktion auf, stört aber auch nicht durch gewagte Enjambements. Der Reim ist meist reich, doch nicht allzu gekünstelt.

Zweifellos hat Raynaud mit seiner Vermutung recht, daß der dit keinen andern Zweck habe, als den Wohltäter des Verfassers daran zu erinnern, daß er nicht zu denen gehöre, *qui s'esmuevent vers lor signors por eus travillier*. Die umständliche, ausdrückliche Hervorhebung dieses Umstandes in Str. 7 und 8 läßt nur zu leicht auf solche egoistische Motive schließen. Das Ganze liefe somit nur auf eine wohlgefällige Selbstbespiegelung auf Kosten anderer hinaus.

d) Scherzgedichte.

1. Les Divisions des 72 biautes qui sont en dames. 16 Str.

Gracieuse dame enterine
Digne pour estre une roine.

Das Gedicht weist neben den 16 Str. noch einen Prolog von 28 und einen Epilog von 16 paarweis reimenden Achtsilbnern auf.



Es wurde 1332 in Paris verfaßt; gedruckt hat es 1823 Méon nach der einzigen Handschrift [1]).

Es wäre nicht grade interessant, alle 72 Schönheiten der Reihe nach aufzuzählen, zumal da manches nicht sehr glücklich gewählt ist und viele Wiederholungen vorkommen. Zur Illustration seines Vorgehens mögen nur einige der besten und klarsten dienen. Als Überschrift über jede Strophe stellt der Dichter zwei Gegensätze z. B. lonc, cours; gros, gresles; larges, jointis; votis, fosseleus; noir, blancs; avant, arrier etc., die körperliche oder geistige Eigenschaften der Frau darstellen sollen; er nennt dann drei Glieder des Körpers oder drei geistige Funktionen, die die eine der Eigenschaften aufweisen und stellt das Gegenteil dieser Eigenschaft, so wie sie sich an anderen Teilen findet, dreimal daneben, z. B. weiß muß sein die Haut, das Weiße des Auges und die Zahnreihe, schwarz Augenbrauen, Augenwimpern und Augensterne. Dick die Schenkel, das Haupthaar und der Augenabstand, schlank Körper, Arme und Finger. Gewölbt der Hals, die Arme und Füße, Grübchen in der Achselhöhle, im Kinn und in den Gelenken. Nach vorn der Fuß, der Schritt und die Haltung, nach hinten die Stirn, das Haupt und die Schulter usw.

Solche Zusammenstellungen waren zu jener Zeit sehr beliebt [2]); doch weichen sie oft sehr voneinander ab; häufig finden sich die Eigenschaften in ganz entgegengesetzten Kategorien, offenbar nach dem persönlichen Geschmack des Dichters. Wenn wir uns schon hierfür nicht so recht mehr interessieren können, für das Gedicht an sich, die Art und Weise seines Vortrags werden wir es sicher nicht. Es ist ein ganz zusammenhangloses Nebeneinander von sechs Eigenschaften, erweitert durch einige nichtssagende Phrasen, was hier Vers und Strophe ausfüllt, ein minderwertiges Wort- und Reimgeklapper. Gerade hierauf, auf seine reichen, gekünstelten Reime, die aber bei der Menge herbeigesuchter, bedeutungsloser Wörter nicht als Beweis seiner Kunst auszulegen sind, schien sich der Dichter viel zugute zu tun. In den Versen des Prologs und Epilogs, wo immer nur ein Reim nötig war, ist er fast ausnahmslos leoninisch, und auch im strophischen Teil begegnet er häufig genug. Homonymer Reim (II 1, 2, 4; 7, 12; III 1, 2; IV 4, 5; 7, 8; V 2, 5 usw.), grammatischer (II, III, VII, VIII, XV, XVI), Wortspiele (II, III, VI, XVI), alles dies ist in reichem Maße anzu-

[1]) **NRec. S. 407-15; vgl. im übrigen Ntbs. S. 113-14 u. Grb., Gr. S. 860.**
[2]) **s. Lit. hierüber bei Ntbs. S. 114 u. Mont. u. R., Rec. VII S. 301 Anm. 1.**

treffen. Nichtsdestoweniger gehört dies Gedicht aber zu dem Schlechtesten, was in unserer Strophe geschrieben ist.

2. **Les dix souhaiz.** 12 Str.

J'ai oy dire que jadis
Furent ensemble jusqu'a dix.

Nach der einen Handschrift hat 1877 Ritter, nach der andern 1885 Langlois dies Gedicht gedruckt [1]). Der Dichter ist nicht bekannt, sein Dialekt zweifelhaft [2]).

1. Ausl. **s** und **ts** reimen: L. Str. V cas: bas: avocas: mas: soulas; Str. IX lors: cors: fors (fort): mors (mort).
2. Str. I 6 begegnet lie für liée, durch den Reim gesichert.

An einem Himmelfahrtstage sind auf einer Abteiwiese zehn Genossen vergnügt beisammen. Einer unter ihnen macht den Vorschlag, jeder solle einen Wunsch äußern, und der, der den schlechtesten sage, müsse der Gesellschaft ein Essen geben. Der Vorschlag wird angenommen. Der Ritter tut den ersten Wunsch: er möchte Waffen, Pferde, Geld, ritterliche Ehre und Frauenliebe hinieden gewinnen und dort das Paradies. Der Amtmann wünscht sich durch Gerechtigkeit in der Verwaltung und im Urteil sein Leben lang die aufrichtige Liebe aller zu verdienen. Der Kanonikus ist sehr weltlich gesinnt, er strebt nach Genuß bereitenden Gütern aller Art; der Advokat wünscht viele Händel und Prozesse, Geld, Güter und ein jungfräuliches Mädchen; der Arzt, alle Krankheiten richtig erkennen und behandeln zu können und durch seine Praxis viel Geld zu verdienen. Der frohe Liebhaber wünscht sich Freude, Tanz, Lieder, April und Mai, Rosen, Liebeswonne, Gegenliebe von seinem Liebchen und ein langes Leben an ihrer Seite; der reiche Bürger natürlich große Güter und Renten; der Kranke stete Gesundheit und weltliche Glücksgüter; der Bauer geht mit seinem Wunsche nicht hinaus über Schwarzbrot, Käse, Fleisch, Haustiere und eine gute Wirtschaft; der Spielmann als letzter wünscht viele Hochzeiten und sonstige Feste herbei, daß er seine Kunst ausüben und die Leute zum Lachen bringen könne. Der Wunsch nach dem himmlischen Paradies ist allen gemein. In der Schlußstrophe wendet sich der Dichter an den in der Kritik ge-

[1]) Bull. Soc. 1877 S. 104—09; Mél. d'arch. S. 69—74; vgl. auch Ntbs. S. 121; Grb., Gr. S. 1186 erwähnt.

[2]) Die Strophen I, III, IV, VI bei Ritter, die ich für interpoliert halte, lasse ich bei der Dialektuntersuchung unberücksichtigt.



übteren Leser und überläßt ihm die Entscheidung darüber, wer den besten Wunsch geäußert habe.

Ich habe den Text von Langlois der Analyse zu Grunde gelegt, weil ich diese Fassung für die ursprünglichere und bessere halte; aus welchen Gründen, werde ich dartun. Die Hauptunterschiede zwischen der Fassung bei Ritter und der bei Langlois sind die, daß ersterer 15, letzterer nur 12 Str. bringt, ferner für den Wunsch eines Bauern bei Langlois bei Ritter der eines Abtes eingeschoben ist [1]. Nun ist zu bemerken, was zunächst die ersten beiden Strophen bei Ritter angeht, daß dort die zweite gegenüber der ersten nicht den geringsten Gedankenfortschritt aufweist und sie durchaus nicht voraussetzt; diese gibt vielmehr — bei Langlois als erste — in ausgezeichneter knapper Weise, die dem Dichter eigen ist, über Ort, Zeit und Handlung Aufschluß, während die andere dieselben Gedanken mit ganz anklingenden Worten in der umständlichsten Weise zur Darstellung bringt. Nur zu leicht drängt sich einem da die Vermutung auf, daß diese Strophen nicht von demselben Dichter geschrieben sein können, daß vielmehr die erste, die ihrem Stil nach nicht dahin gehört, ein späterer Zusatz ist. Im übrigen ist der Anfang der 2. Str. bei Ritter: *Ce de quoy je fais mencion* . . . auch sehr wohl als Anfang des Gedichtes denkbar, wenn er überhaupt — bei Langlois fehlt die erste Zeile — als sicher feststeht. Ferner ist nach m. A. schon aus Gründen der Natürlichkeit die Strophe des vilain bei Langlois die ursprüngliche; in dieser Fassung stellt nämlich jeder Stand einen Vertreter, während in der Ritterschen der geistliche Stand zweimal vertreten ist; ich erkläre mir dies aus folgendem: In der vom Nachdichter hinzugefügten ersten Strophe heißt es Zeile 9: *n'estoient pas rudes villains;* er konnte so die vorkommende Strophe des vilain nicht gebrauchen und ersetzte sie durch die eines abbé. Stilistisch läßt sich für die Vermutung, daß diese Str. VI von dem andern Dichter sei, schwer ein Beleg bringen, da er hier ja an den andern Strophen ein unmittelbares Vorbild hatte, wenn nicht die ungeschickte Gedankenverknüpfung durch et (9 mal) sie unvorteilhaft von den andern unterschiede. Daß auch Str. IV bei Ritter nachträglich eingeschoben wurde, ist wohl mit Sicherheit anzunehmen, da sie, in ihrem breiten Stil ganz der ersten gleichend, nicht im geringsten zum Fortschritt der Handlung beiträgt, sie nur durch

[1]) **Abweichungen auch häufig in bezug auf Wortlaut und Versstellung; die beiderseitigen defekten Stellen ergänzen sich in ausgezeichneter Weise.**



ein paar Phrasen aufhält, während doch in der Fassung bei Langlois stets in konsequenter Weise fortgeschritten wird. Die 3. Str. endlich, die eine Aufzählung aller Personen gibt, ist für den Zusammenhang durchaus nicht notwendig und muß auch, da sie den villain unterschlägt und den Abt an zweiter Stelle auftreten läßt, dem Dichter der Strophen I, IV und VI bei Ritter zugeschrieben werden. So gibt also der Druck von Langlois wohl den besseren, ursprünglichen Text wieder, der m. E. in der Ritterschen Fassung um die drei genannten Strophen vermehrt und von dem eine durch eine neue ersetzt worden ist. So gibt auch Gröber, allerdings ohne jede weitere Bemerkung, nur 12 Strophen für das Gedicht an.

Es hat zweifellos einen Laien zum Verfasser. Seinem Inhalte nach will es wohl nur als Scherzgedicht ohne jegliche satirische Nebenabsicht aufgefaßt sein; erbaulich ist es auch nicht, denn über den Wunsch nach einem genußreichen Leben und dem Paradies kommt doch eigentlich keiner hinaus; außerdem hätte dann der Dichter am Schlusse seine Ansicht über das Wünschenswerteste im Leben gegeben und einen nicht auf sich selbst verwiesen. Dies Motiv war übrigens in der afr. Literatur schon alt und beliebt [1]). Der Stoff lag am Ende des 14. und im 15. Jahrh. in der Luft. Der Rahmen erinnert an Boccaccios Decamerone und Chaucers Canterbury Tales; dem ersteren steht es nahe in der Personenzahl, bei beiden zehn, dem letzteren in der Art und Weise der Zusammensetzung der Gesellschaft, Männer aus allen Ständen. Entstanden ist es nach Naetebus im 14., nach Gröber erst im 15. Jahrh.; die Handschrift stammt aus den Jahren 1450—60. In geschickter Weise hat der Dichter die Schwierigkeiten der Strophe überwunden. Der Reim ist ziemlich vollklingend, Wortspiele kommen nicht vor.

3. **Debat du vin et de l'eaue** 26 Str.

von Pierre Jamec.

Ung jour tout seulet me souppoye
De cela petit que j'avoye.

Montaiglon und Rothschild haben das Gedicht zuletzt gedruckt [2]). Es muß zu seiner Zeit sehr beliebt gewesen sein, der großen Zahl früherer Drucke nach, die es erlebt hat [3]). Über die

[1]) vgl. Grb., Gr. S. 377.

[2]) Mont. u. R., Rec. IV S. 103—21; älterer Druck in Le Debat de 2 demoiselles, l'une nommee la Noyre et l'autre la Tannee. Paris 1825.

[3]) vgl. a. a. O., S. 103 Anm. 1.

Zeit seiner Entstehung weiß man nichts Genaueres, als daß es aus dem 15. Jahrh. stammt (ältester nachweisbarer Druck 1530). Vom Verfasser kennt man nur den Namen, der als Akrostichon in der letzten Strophe angegeben ist. Ein Studium der Reime bietet eine Vermischung zentralfranzösischer und nördlicher Kriterien.

1. **en** reimt mit **an**: Str. V fiens (fimus): galans: chantant: temps: beuvans: mens; Str. IX gens: jugens: gens (genitus): sergens: chargeans: mangeans; Str. XI mange: revenche; Str. XII elemens: germans; Str. XV souvant: labourant: courant: vent (ventum): venant: autant.
2. Ausl. **s** und **ts** reimen: Str. V, Str. VIII, Str. XVI.
3. **lie** für **liée**, Str. XXIII 5, durch den Reim gesichert.

Str. I und von Str. II die ersten fünf Zeilen bilden die Einleitung: Der Dichter sitzt, müde vom Studieren, bei bescheidenem Abendbrote, bei einem Stückchen Fleisch und einer Kanne Wein, den er, seines hohen Preises halber, nur in kleinen Portionen trinkt und dem er deshalb auch, als er zur Neige geht, etwas Wasser zusetzt. Kaum hat er dies aber getan, da vernimmt er in der Kanne einen Donnerschlag; der Krieg ist zwischen Wein und Wasser ausgebrochen. Der Wein verbietet dem Wasser sein längeres Verweilen in dem Glase: es solle sich lieber über die Erde ausbreiten, hier schwäche es seine Kraft und erkälte ihn durch seine Kühle. Nun preist der Wein seine Vorzüge. „Mich," sagt er, „braucht man zum heiligen Sakramente bei der Messe; ich stehe hoch auf dem Altar, während du in der Küche weilst. Mich siehst du auf dem Tische hoher Herren in Goldpokalen, du aber stehst in einem Topfe. Auf großen Schiffen verweile ich in verschlossenen Tonnen, während du dich wie närrisch überall herumtreibst; du bist voll Schlamm, alles mögliche wäscht man in dir, du läufst durch Tavernen, Brunnen, und allen Schmutz und Mist wirft man in dich hinein; ich aber bin in Tavernen zusammen mit vornehmen, verliebten Galans. Wenn man Markt hält, bin ich auch dort, während du schläfst in verschlossenen Brunnen voll toter Katzen und Hunde; du bist zu nichts gut; wenn man dich trinkt, schnarcht man, wird aufgedunsen und erblaßt, ich aber mache erröten und aufgelegt; du zehrst, ich mache dick, ich erwärme den Körper, bin ein köstliches Getränk und alle Menschen wissen mich zu schätzen; ein einziger Tropfen von mir gilt mehr als ein ganzer Fluß." Str. 10 spricht der Acteur und bemerkt, daß das Wasser jetzt antworten will; es hat sich an der Rede des

Weines vergnügt und spricht angeblich ruhig, im Gegensatz zu der überstürzten Redeweise des Weines. Es konstatiert zunächst, daß ein Lob aus fremdem Munde mehr gelte als Eigenlob, läßt sich dadurch aber nicht abhalten, auch seine Vorzüge ins Licht zu rücken: „Ich bin eines der vier Elemente, und auch das erste der Sakramente, die Taufe, beruht auf mir; ich erfrische den Durstigen, während du seine Kraft erlahmen läßt; auf meinem Rücken kommen ferner jene Mengen Waren aus Florenz und Venedig; so werden durch mich die Leute reich, während sie durch dich verkommen; alles würde verfaulen und vergehen, wenn ich nicht da wäre, und auch du bist auf mich angewiesen; deine Mutter, der Weinstock, würde niemals Frucht bringen, wenn ich ihn nicht bewässerte; ich bin allen Geschöpfen erquickend und heilsam, ich tue den Augen und dem Gesicht wohl, während du sie errötest und entstellst und den Menschen trunken machst; ich treibe Mühlen, zerreibe das Korn; ich lösche den Brand und habe solche Kraft, daß ich Brücken und Städte forttragen kann. So mußt auch du dich jetzt mir ergeben und um Gnade rufen; tust du es nicht, bläue ich dich mit einem dicken Stocke durch.“ Der Acteur bemerkt, daß der Wein sich wohl noch mit Worten brüstete, im Grunde aber doch Angst hatte vor den Schlägen und den Beistand des Prevost anrief. Dieser unterstützt den Wein und schickt seinen Diener Taste-Vin zum Wasser, um seine Befehle auszurichten; er schlägt also dem Wasser auf den Mund und verbietet ihm bei Gefängnisstrafe, noch länger seine reine Farbe beizubehalten. Da gibt das Wasser denn nach. Der Dichter erteilt aber zum Schluß die Lehre, doch den Wein nicht mit Wasser zusammenzubringen, da sie nicht zusammen paßten und das Wasser dem Weine seine ganze Kraft nehme. Er bemerkt dann noch, daß er diesen Abend ganz um sein Abendbrot gekommen sei, sich schnell zur Ruhe begeben und am andern Tage in Verse gegossen, was er am Abend gehört habe.

Die Art der Darstellung ist, dem Gegenstand angemessen, äußerst launig. Die Ordnung der Gedanken ist recht mangelhaft, aber bei der überstürzten Redeweise der beiden, besonders des Weines, vielleicht gar beabsichtigt. Um der Rede einen glatten Fluß zu geben, schreckte der Dichter hier und da vor Enjambements nicht zurück. Der Reim ist voll und natürlich; homonyme, doch auch identische Reime sind ziemlich selten, ebenso Wortspiele, die man hier vermuten könnte. Der Gegenstand war im 14. und

15. Jahrh. beliebt, schon im 13. trifft man ihn an[1]). Die Hlndstr. paßte eigentlich recht wenig zu diesem Thema; wenn man sich aber vergegenwärtigt, mit welch ernstem, gewichtigen Tone die beiden Gegner ihre Vorzüge hervorkehren und wie scharf sie sich verspotten, so läßt sich ihr Gebrauch schließlich rechtfertigen.

V. Mystères und Arts de rhétorique.

(Unzusammenhängende Partien.)

a) Mystères.

1. Mystère de la Passion d'Arras. 8 Str.

Richard hat dies Mystère 1891 herausgegeben[2]). Er spricht in der Einleitung dazu die Vermutung aus, daß Eustache Mercadé, Pikarde von Geburt, der Autor der „Vengeance", auch der unseres Mystères und es vor 1414 anzusetzen sei. Es ist das Mystère, das mit seiner Anlage und Versifikation etwas ganz Neues in das religiöse Drama hineinbrachte und von so ungeheurem Einfluß auf die Weiterentwicklung der Mystères, besonders auf Greban gewesen ist.

Dem ernsten Charakter der Hlndstr. gemäß hat unser Verfasser, wie auch die andern, die sie in Mystères verwandten, sie nur an Stellen erhabenen Inhalts, die er besonders hervorkehren wollte, verwertet und sie meist göttlichen Personen, namentlich der Jungfrau Maria, in den Mund gelegt. Hier ist zunächst Zeile 1057—92 (3 Strophen) der Engelsgruß, an den sich ein kurzer Dialog zwischen Maria und Gabriel anschließt, in unserer Strophe abgefaßt, beginnend: Humblement te salu, Marie, plaine de grace auctorisie. Ferner ist zu nennen: V. 3987—98 (1 Strophe): Messeigneurs, vous avez fait tant . . .; es ist dies die Dankesrede der Maria auf die Geschenke und die Verehrung hin, die die drei Könige ihr darbrachten; in begeisterter Rede spricht sie von den zukünftigen Taten ihres Sohnes. V. 4373—84 (1 Strophe): O mon vray Dieu, mon createur; Simeon der Prophet erkennt im Tempel in Jesus prophetisch den zukünftigen Erlöser und betet ihn an. V. 11833—44 (1 Strophe): Vous estes gens moult envieux. Jesus redet bei der Gefangennahme die Häscher an und hält ihnen ihr feiges, lichtscheues Tun vor. V. 16884—906

[1]) vgl. Jub., NRec. I S. 293—311.

[2]) M. Arras; alles Nähere in der Einleitung; ferner Grb., Gr. S. 1229—30; Roy, Mist. S. 265 ff.; Chatel., Rech. S. XXIX u. XXX.



(2 Strophen): Dame, aultre maniere tenez. Johannes am Kreuze Christi spricht der trauernden Maria Trost zu. Seltsamerweise begegnet in den letzten $1^1/_2$ journées die Hlndstr. oder auch nur eine ihr verwandte nicht wieder.

2. Le Mystère de Sémur. 2 Str.

1905 hat es Roy in seinem großen Werke über die Mystères abgedruckt [1]. Es ist vor 1430 entstanden (S. 115) und bildet den Übergang von der Passion de Geneviève zu den großen zyklischen Passionen des 15. Jahrh. Aus demselben Jahre wie die Arbeit Roys stammt auch die Dissertation von Strebler, die dies burgundische Mystère zum Gegenstand einer Untersuchung macht [2]. In seiner metrischen Übersicht erwähnt er aber noch nichts von der Hlndstr., erst 1906 machte Jeanroy [3] darauf aufmerksam, daß sie in der Klage der Magdalena zur Verwendung gekommen sei: V. 4821—44, also zwei Strophen: Lasse, com me va mallement; Que deviendray, je vous demand. Reumütig wirft Magdalena sich ihre Sünden vor, ihre Eitelkeit und ihre weltliche Gesinnung, und sie ist erfüllt von Angst um das Heil ihrer Seele.

3. Le Mystère du Concile de Basle 3 Str.
von Georges Chastellain.

Dies Mystère ist eine Jugendschöpfung des bekannten Dichters, dessen Lebenszeit sich von 1405—75 erstreckte. Der Herausgeber setzt es in die Jahre 1432 oder 33 [4]. Neben einer Menge anderer Strophenformen hat Chastellain auch die Hlndstr. verwendet. S. 11—12 finden wir sie in drei Stanzen, deren erste beginnt: He! bon chevalier Francion, fils de Hector, de la nation. France, als Person gedacht, erhebt hier eine resignierte Klage über den traurigen Zustand, in den sie geraten ist: *quant je pense a ma grant noblesse, a mes honneurs, a ma richesse, et a l'estat ou suis venue, le coeur me fault tout de detresse.* Die vorausliegenden geschichtlichen Ereignisse erklären diese Klage ja. France hat Boten nach Basel geschickt, um confort de conseil für sie zu holen, aber sie hört nichts von ihnen, alles scheint tot für sie.

---

[1] Roy, Mist. S. 121—204; vgl. auch S. 73 ff.; ferner Jullev., M. Bd. II S. 474 ff. u. I S. 323; endlich Chatel., Rech. S. XXIX—XXX.

[2] M. Sémur. [3] Rev. lang. rom. t. XLIX S. 229.

[4] Kervyn de Lettenhove, Chastellain Bd. VI S. 1 ff.

4. Le Mystère de la Passion 37 Str.
von Arnoul Greban.

Grebans bekannte Passion ist 1878 von G. Paris und G. Raynaud herausgegeben [1]). Sie bietet eine Reihe von dramatischen Bildern aus der Erlösungsgeschichte und beruht auf den alten Meditationes vitae Christi [2]). Der Verfasser wurde 1420 in Le Mans geboren, studierte in Paris und war 1444 bereits maître ès arts. Vor 1452 hat er unser Mystère geschrieben, zwischen 1452 und 70 dann noch mit seinem Bruder Simon zusammen die Actes des apôtres; gestorben ist er nach den Herausgebern vor 1471, nach Gröber nach 1473.

Auch Greban wendet die Hlndstr. nur an besonders pathetischen Stellen an, bei göttlichen Offenbarungen oder tiefgefühltem Gebet. Gleich zu Beginn in den ersten elf Stanzen des Prologs finden wir sie [3]); Anfang: Pour l'offence du premier pere Que tout le gendre humain compere ... Es ist dies ein kurzgefaßter Lobpreis auf Christi Erlösungswerk: Der Schuld unseres Urvaters wegen, die das ganze Menschengeschlecht mit schwerer Knechtschaft büßte, bedeckte der Gottessohn seine strahlende Göttlichkeit mit dem Schleier des Menschlichen, wurde unser Bruder und erduldete zuletzt den bittren Tod. Lange Zeit war der Mensch eine Beute schweren Kummers gewesen, indem alle ohne Hoffnung auf eine ruhmvolle Befreiung in die Hölle hinabsteigen mußten. Da baten all die Patriarchen, die in dem Gefängnis schmachteten, Gott mit lauter Stimme um ihr Lösegeld, auf daß sie endlich zur Ruhe kämen und riefen unablässig die Worte: *Veni ad liberandum nos, Domine, Deus virtutum.* Als nun der Tag gekommen war, wurde ihr Flehen erhört; es war jener Tag, an dem das Fleisch des allgütigen Erlösers am Kreuzesbaume ausgestreckt wurde. Der Dichter will nun durch die Darstellung von Personen Christi Hauptwerke, seinen Kummer und die Qualen, die er für uns erduldete, vorführen. Er erbittet sich dazu die Geneigtheit und die Nachsicht des Zuschauers.

In der Kunst des Reimens steht der Dichter auf einer seltenen Höhe; die mannigfaltige Abwechslung im Strophenbau, deren

[1]) M. Greban; alles Nähere s. Einleitung; ferner Wechßler, Rom. Marienklagen, vollständige Ausgabe Halle 1893 S. 66; Grb., Gr. S. 1230—31; Roy, Mist. S. 207 ff. 277 ff.

[2]) Wechßler, a. a. O. S. 27—28 u. 67—74.

[3]) Er ist erst 1456 hinzugefügt worden.



schwierigste er spielend überwindet, stempelt ihn zum hervorragenden Formdichter. Sein Talent beweist er auch hier in der rechten Behandlung der Hlndstr. Trotz aller ihrer formellen Schwierigkeiten und der Künsteleien lesen sich seine Verse äußerst natürlich und flüssig; man merkt, sie sind ihm so glatt aus der Feder geflossen. Was den inneren Gehalt anlangt, so geht er natürlich auf alten Pfaden, weiß das Alte aber in anziehender Form zu bieten. Seine Rede durchzieht ein natürliches Pathos, das wir gerne hören und das uns erwärmen und begeistern kann.

Zerstreut treffen wir unsere Strophe dann noch V. 2018—29 (1 Strophe): O tres noble et haulte journee; Klage des Jeremias aus dem limbus heraus. V. 3443—54 (1 Strophe): Ave pour salutacion . . . enthält den eigentlichen Mariengruß; es schließt sich daran noch ein Dialog zwischen Maria und Gabriel, in dem dieser seine Botschaft erläutert und Maria begeistert ihren Dank äußert; in dessen Verlaufe findet sich unsere Strophe noch V. 3479—90, V. 3543—54 und V. 3567—78. Sie begegnet weiter V. 3979—90 (1 Strophe): O createur de hault parage; ein Gebet Josephs um Unterstützung zu einem Gott wohlgefälligen Leben. V. 13826—37: O dolente et meschante fame; es ist die leidenschaftlichste Partie aus dem Schuldbekenntnis der reumütigen Magdalena. V. 23180—203 (2 Strophen): Dieu qui regnes sans finer; die Klagen Adams und Evas aus dem limbus heraus; sie geben ihrer Sehnsucht nach einem baldigen Ausgleich ihrer Schuld durch die göttliche Gnade und nach der Stunde ihrer Befreiung Ausdruck. V. 24550—61: Jadis estoit en grand vilte. Der Engel Michael und andere Engel geleiten Jesus zum Calvarienberge hin, und Michael reflektiert in dieser Strophe über das Kreuz, daß es bisher immer als etwas Gemeines und Verwünschtes betrachtet worden sei, durch Christi ruhmreiche Tat aber nun geheiligt und mit Ehrfurcht genannt würde. V. 24630—41 und 24656—67: Las qui me scara conseillier; es ist die Marienklage. Maria bemitleidet einerseits ihren Sohn in seinem Leiden, andrerseits die grausame, verblendete Menge. V. 24786—97: En la fin en seras pugnie; eine gemeinsame Klage der Maria Salome und des Johannes am Kreuze Christi. Die erstere beschuldigt die grausame Menge, der zweite beweint die durch Christi Untergang entstandene Not seiner Getreuen. V. 28466—77: Vrai Dieu, que m'est il advenu. Jakobus Alphäus beklagt den Tod seines lieben Meisters und hält der sündigen jüdischen Nation vor, ihren König ans Kreuz gebracht

zu haben. V. 28558—81 (2 Strophen): O fragile homme et variable. Petrus macht sich schwere Vorwürfe über die Verleugnung Christi, die dieser mit seiner Liebe nicht verdient habe. Der folgende Abschnitt bringt unsere Strophe häufiger; die Jünger sind alle versammelt und klagen über ihres Vaters und Führers Tod, ohne sich Rat zu wissen. Es wechselt hier immer eine Strophe unseres Systems mit einer des Typus a a b (bis) b b c (bis) ab. Sie begegnet V. 28618—29, V. 28642—53, V. 28666—77, V. 28690—701, V. 28714—25. V. 29132—43: Mes non obstant ta passion. Die Jungfrau äußert am Schlusse einer Klage, daß alle diese Leiden und dieser Tod doch ihren Glauben an seine Göttlichkeit nicht erschüttert hätten und sie fest auf seine Auferstehung baue. V. 29825—36: Mon doulx maistre, mon cher tenu. Jesus sitzt nach der Auferstehung bei einigen seiner Jünger, und einer von ihnen, Jakobus Alphäus, bekennt offen seinen Glauben an Christi Auferstehung und göttliche Abkunft. V. 29841—64 (2 Strophen): Doulx Jhesus que j'ay tant aime. Joseph von Arimathia, unmittelbar bevor der auferstandene Christus sich ihm zeigt, betet zu ihm um Befreiung aus dem Gefängnis, in das er unschuldigerweise, nur weil er Christi Körper ins Grab gelegt, geworfen sei; er glaube an dessen Macht dazu. Zum letzten Mal V. 33656—67: Dieu souverain et tout puissant. Vor dem Pfingstfeste sind die Jünger alle versammelt, um den zwölften Apostel zu wählen; Andreas bittet Gott in dieser Strophe, bei der Wahl zwischen Mathias und Barsabas darauf hinzuwirken, daß der von ihnen gewählt werde, der ihm angenehm sei und ihm am besten diene.

Grebans zweites Werk, die Actes des apôtres, liegt leider noch nicht im Druck vor; es würde wohl auch, nach der Vorliebe des Dichters für diese Strophenform zu urteilen, für unsere Sammlung eine reichhaltige Quelle sein.

5. Le Mystère de Saint Quentin. 15 Str.

Die älteste Handschrift dieses Heiligenmysters [1]), das Jean Molinet zugeschrieben wird, ist zwischen 1460 oder 65 und 92 entstanden, und viel eher ist das Mystère selbst nicht verfaßt. Es zählt 24116 Verse. Wie die vorigen zeichnet es sich durch seinen Reichtum an verschiedenen Strophenformen aus; unter ihnen finden wir die Hlndstr. V. 33—152: Noble imperateur des Romains,

[1]) Ausgabe Chatelain, M. St. Quentin. Näheres s. Einleitung daselbst; ferner Jullev., M. II S. 549—55 und Grb:, Gr. S. 1222.



Rome est paradis aux humains. Diokletian hat seine Ratgeber um sich versammelt. Der älteste, Constant, bringt einen Lobeshymnus aus auf das römische Reich, das *paradis aux humains, opulente de tous biens.* Ruhm und immerwährendes Ansehen genieße es, besonders seit es in Diokletians Hand liege. Sein Sohn Salerius stimmt in das Lob des Herrschers ein. Diokletian erwidert ihr Kompliment und rühmt ihre Verdienste; gleichzeitig teilt er ihnen seinen Plan mit, Maximian zum Mitregenten zu machen und fragt sie um ihre Meinung. Alle sprechen freimütig ihr Lob aus, indem sie sowohl Maximians Waffentaten als auch seine Vorzüge als Regent würdigen; besonderes Gewicht legen sie dabei darauf, daß er ein Christenhasser ist. Man beschließt, die Weisen zu versammeln und darum zu befragen.

In bezug auf die Versifikation ist bemerkenswert, daß der Vers an mehreren Stellen durch den Dialog geteilt wird.

Zerstreut findet sich unsere Strophe denn noch V. 4577—88: Le glorieux bruyt et renon. Lucinian verhandelt mit Thebeus, preist hier seine Macht und seinen Ruhm. V. 4878—89: Glorieuse essence incree. Mauritius bittet die heilige Jungfrau um Beistand im Kampfe. V. 8280—303 (2 Strophen): Marcellin, je te pry, beau sire. Claudie ermahnt den abgefallenen Marcellin zur reuigen Rückkehr zu Gott. V. 14785—96: Ne scay quel plaisir ne quel joye. Die Mutter des heiligen Quentin erzählt ihren beunruhigenden Traum.

6. Le Mystère de St. Adrien. 2 Str.

Wir kennen den Autor dieses Heiligenmysters (9587 V.) nicht, wissen nur, daß es um die Mitte des 15. Jahrh. in der Gegend von Grammont (Grenze von wallonischem und flandrischem Gebiet) verfaßt ist [1]). Es zeigt eine ziemlich große Mannigfaltigkeit in Vers- und Strophenarten; die Hlndstr. findet sich nur an einer einzigen Stelle und zwar V. 6112—35 (2 Strophen): Las! que feray je desolee? Adriens Frau Nathalie klagt, weil sie ihren Gatten in Lebensgefahr sieht und glaubt, es sei die Strafe dafür, daß er Christi Anhänger geworden sei.

7. Le Mystère du Roy Avennir 4 Str.
par Jehan du Prier dit le Prieur.

Um 1450 ist dies Mystère in Angers entstanden und wurde

[1]) vgl. Ausgabe von Picot, M. Adrien Einleitung S. X—XI.

auf Befehl des Königs René de Naples geschrieben [1]); zu jener Zeit war es äußerst beliebt. Es erzählt dem Plane nach „von Heiden, von Wunderdingen und der Widerspenstigen Bekehrung". Ungeheuer reich ist es an kunstvollen strophischen Gebilden. Hippe hat in seiner Dissertation über das Mystère eine Übersicht über die vorkommenden Strophenformen gegeben [2]). Hierin erwähnt er unter 3 a auch die Hlndstr. und zwar bringt er drei Belege dafür: 4 b 28, 6 a 16, 58 b, doch scheint die Übersicht nicht ganz erschöpfend; in den von ihm mitgeteilten Proben fand sie sich nämlich auch noch 24 b 13. Leider muß ich mich, da der Text noch nicht zu Gebote steht, mit diesem bloßen Hinweise begnügen.

8. **L'Istoire de la destruction de Troye la Grant** 12 Str.
par maistre Jacques Milet.

Dies große historische Schauspiel [3]) ist zwischen 1450 und 52 in Orléans entstanden. Der Autor, Jacques Milet, ist 1446 in Paris in jungem Alter gestorben. Die Handlung des Mystères ist schleppend, die Sprache sehr bombastisch, die Versifikation dagegen voll Gewandtheit und Abwechslung; auch der Hlndstr. ist ein gebührender Platz darin zuerkannt worden. An emphatischen Stellen finden wir sie; V. 3042—53: Paris, beau frere, tous les dieux. Polixena preist die Schönheit des Paris und offenbart ihm ihre große schwesterliche Zuneigung. V. 5208—19: Beaux seigneurs, la vostre mercy. Aiax und die andern Helden fassen den Entschluß, nach Kythera zu ziehen. V. 6647—58: Or ca seigneurs il m'est advis. Priamus sieht sich nach Hülfe gegen die Griechen um. V. 11291—302: Barons dictes vostre sentence. Agamemnon fragt seine Ratgeber um Rat, was er mit dem gefangenen Anthenor anfangen solle. V. 14923—34: Or ca mon tres redoubte pere. Paris spricht mit seinem Vater über Achills Tapferkeit. V. 18026—37: Beaux seigneurs vous savez assez. Wie vorher schon, so auch hier als Einleitung einer längeren Rede gebraucht. Paris klagt über die bedrückte Lage der Trojaner, den Tod seines Bruders und sieht bereits den Untergang Trojas voraus. V. 20275—86: Ha Venus ostez moy la vie; es ist die erste Strophe der

---

[1]) Jullev., M. II S. 474 ff.

[2]) M. Avennir S. 29.

[3]) Ausgabe Stengel, Destr. Tr.; Allgemeines daselbst S. VI; vgl. ferner Jullev., M. I S. 315, II S. 569 ff. und Grb., Gr. S. 1237.

rührenden Leichenklage der Helena um Paris. V. 20902—25 (2 Strophen): Galienne, ma doulce amye. Penthesilea fordert ihre Jungfrauen auf, sich zum Kampfe zu rüsten, um Hektor zu rächen. V. 21912—23, 36—47 (2 Strophen): Barons de Grece, maintenant. Agamemnon fordert zum Entscheidungsschritte auf. Zum letzten Mal V. 26273—84: De parler a vous m'est grant joye. Agamemnon begrüßt den Priamus bei ihrer Zusammenkunft.

9. Le Mystère du Siège d'Orléans. 3 Str.

Es ist das zweite große historische Drama des 15. Jahrh. Der Name des Autors ist nicht bekannt. Die Herausgeber [1]) vermuten, daß er aus Orléans stammt. Die Entstehungszeit läßt sich in den Zeitraum 1456—70 eingrenzen. Es behandelt in der Hauptsache die Belagerung Orléans und den Entsatz durch die Jungfrau. Die Hlndstr. habe ich an folgenden Stellen feststellen können: V. 333—344: Or, il est que adversy suis. Sie macht dort einen Teil des Gebetes des Herzogs von Orléans aus, der die bösen Folgen vorausahnt, die der geplante Krieg für ganz Frankreich und besonders für sein Land herbeiführen wird. Ein anderes Mal treffen wir sie V. 14872—83: Apres aussi devez savoir. Sie kommt hier vor in der Rede Karls VII. an die grands seigneurs seines Hofes, in der er ihnen die Verdienste der Jungfrau schildert und sich die Frage vorlegt, ob er sich von ihr nach Reims zur Krönung führen lassen soll. Zum letzten Mal V. 17393—414: Si est aussi ung cappitaine. Die Jungfrau schlägt nach dem Siege bei Jargeau in einer Rede vor, Beaugency zu belagern; die Gelegenheit sei günstig, da sich neue Fürsten dem Heere angeschlossen hätten. Die Reime sind hier äußerst schlecht.

10. La Vie et Passion de monseigneur Saint Didier 2 Str.
par maistre Guillaume Flameng.

Eine Märtyrergeschichte in drei journées, 1482 zuerst in Langres, dem Hauptschauplatz des Mystères aufgeführt und von einem Guillaume Flameng, Kanonikus von Langres, verfaßt, haben wir hier vor uns [2]). Sie zeigt einen großen Reichtum an zum Teil sehr kunstvollen Strophengebilden. Die Hlndstr. in Achtsilbnern habe ich nur zweimal angetroffen [3]): S. 227—28 (1 Strophe):

[1]) Guessard et de Certain, M. Orléans, Einleitung.

[2]) Pass. St. Didier; Allgemeines s. Einleitung.

[3]) Chatelain, Rech. S. 113 gibt drei Stellen an, doch liegt hier wieder einmal ein Versehen vor. — Ungleich häufiger als die echte Hlndstr. ist auch hier der verwandte Typus a a b (bis) b b c (bis).

O divigne Benignite. Didier wird von den Barbaren in Langres belagert und hat in seiner Not zu Gott gebetet; hier nun gibt sich Maria in ihrer Rolle als Fürsprecherin; sie bittet Gott, ihm Beistand zu leisten. S. 325 (1 Strophe): Seigneur reverend et notable. Man berät im Domkapitel darüber, ob man die Leiche des Märtyrers überführen solle und beschließt, zuvor die Bürgerschaft zu fragen.

b) Arts de rhétorique [1]).

1. Les Regles de la Seconde Rhetorique. 11 Str.

Durch Neudruck hat uns Langlois 1902 diese Rhetorik wieder zugänglich gemacht [2]). Wie in allen größeren Rhetoriken des 15. und 16. Jahrh. werden auch hier Vorschriften über den Vers- und Strophenbau gegeben und Beispiele für die gebräuchlichsten Strophenformen angeführt. Daß dabei die Hlndstr. auch eine Rolle spielt, bedarf kaum der Erwähnung, stammt diese Rhetorik doch schon aus dem ersten Drittel des 15. Jahrh., aus einer Zeit also, wo die Hlndstr. noch reichliche Pflege fand. Zwischen 1411 und 32 setzt Langlois (S. XXVIII) genauer ihre Entstehung. Verfaßt wurde sie von einem Kleriker, dessen Heimat, wie Langlois aus den Reimen erschließen konnte, der Norden oder Nordosten Frankreichs war. Unter der Gruppe der vers douzains gedenkt man gewöhnlich unserer Strophenform; hier speziell wird sie als „douzain croisé“ bezeichnet. Zur Erläuterung druckt der Verfasser ein Gedichtchen von elf Strophen ab, das uns noch nicht begegnet ist und den Titel trägt: La tour amoureuse [3]). Anfang: *Amours par son sutil atrait Amans et amies atrait.* In bezug auf die Zeit seiner Abfassung, den Autor und seine Heimat läßt es sich nicht weiter identifizieren. Nur soviel kann ich mit einiger Bestimmtheit sagen, daß es spätestens Anfang des 15. Jahrh. entstanden ist,

---

[1]) Eigentlich hätte ich die in den Arts de rhét. gegebenen Beispiele unseres Typs ja den Teilen, zu denen sie stofflich gehören, unterordnen sollen. Der Umstand aber, daß sie doch zu eng mit der betr. Rhetorik selbst zusammenhängen und ich auch im nächsten Teile noch häufiger auf diese zurückgreifen muß, nicht zum wenigsten auch die Rücksicht auf einen Zusammenhang unter sich, haben mich bestimmt, die Arts de rhét., in denen unsere Strophe vorkommt, der Reihe nach aufzuführen.

[2]) Langl., Rec. S. 11—103; vgl. dazu a. a. O. Einleitung S. XIX—XXXI und Langlois, Rhét. S. 26 ff.

[3]) gedruckt a. a. O. II 9 S. 29—33.

wenn das bekannte Kriterium, der Schwund des e vor folgendem hochtonigen Vokal, genügend beweiskräftig ist; in unserm Gedicht wird es nämlich noch in allen Fällen als selbständige Silbe gezählt: vgl. Str. II 5; V 6 (?), 9; VIII 1. Es ist, wie der Titel ja auch schon andeutet, eine kleine allegorische Dichtung.

Der Dichter bemerkt, daß eine Frau durch die Zaubermacht der Liebe einen Liebenden derart an sich fesseln könne, daß es für ihn unmöglich sei, sich wieder frei zu machen; sie ziehe ihn gleichsam in ein Gefängnis hinein, die tour amoureuse, und lasse ihn dort Liebesfreude und Liebesschmerz erfahren. Bis ins kleinste beschreibt der Dichter dann die Schönheiten dieses Liebesturmes, seine Goldbekleidung, die Alabasterkugeln, seine schön gebauten Fenster und Kuppeln, das rosigrote Tor, den Schornstein, dem Düfte, süßer als der des Weißdorns oder der Rose, entquellen, den tresor de Merci, der wohlverwahrt darin eingeschlossen liege, seine zierlichen Arme und Füße, die dafür sorgten, daß seine Bewegungen angemessen und graziös seien. Unter dem märchenhaft schönen Liebesturm versteht der Dichter natürlich den schönheitsstrahlenden Körper der Frau und *ceulz qui prisons y deviennent servent Amours a grant mercy,* dienen ihrer Schönheit. Es ist besser, sagt der Dichter, in diesem Turme, also im Dienste der Frau zu sterben, als davor zu fliehen, und er spricht den Wunsch aus: *telle tour gart Dieu de perir.*

Zu bewundern ist an dem Gedicht die straffe Komposition und die knappe, bezeichnende Sprache. Was Versifikation anlangt, so fällt die große Zahl Enjambements auf; sie wirken jedoch nicht sehr nachteilig, da der bewegte, sprunghafte Rhythmus durchaus dem Charakter des Gedichtes gemäß ist. Auf kunstvolle Reime hat der Dichter Wert gelegt; in Str. I sind alle Reimwörter vom Verbum traire abgeleitet und stellen so in den verschiedenen Flexionsformen desselben Stammes grammatische Reime dar; der reiche ist der gewöhnliche; homonym ist er Str. I 1, 2; IV 1, 5; VIII 3, 7, 8; X 2, 9.

Übrigens hat Baudet Herenc in seinem Doctrinal de la seconde Rhetorique[1]), der in Anlehnung an unsern traité 1432 sein Werk verfaßte, als Beispiel für den douzain ebenfalls die tour amoureuse gewählt (vgl. Langl., Rec. III 24 S. 195—96). Er bemerkt in bezug auf die Anwendung der Hlndstr.: laquelle

[1]) Langl., Rec. S. 104—198; dazu Einleitung S. XXXII—XLII und Langl., Rhét. S. 36 ff.

ornure, on peut comprendre matere pour faire tant en divinite, amours, sottie ou altres choses moralles und beweist dadurch ihre große Verbreitung und Beliebtheit in den verschiedensten Gattungen.

2. **L'Art de rhetorique** 1 Str.
par Jean Molinet.

Es ist dies die Rhetorik, die man bis vor zwei Jahrzehnten noch dem Henry de Croy zuschrieb. Langlois hat damals nachgewiesen, daß sie von dem Dichter Molinet stammt und zwischen 1477 und 92 verfaßt ist. Gedruckt finden wir sie bei Langlois in seinem Recueil[1]). V 13 S. 223 spricht der Verfasser vom vers douzain und bemerkt, daß es die Strophe sei, in der das Gedicht „O digne preciosite“ (vgl. weiter oben S. 73 ff.) abgefaßt sei. Als Beispiel gibt er dann die erste Strophe eines Gedichtes, das ich nicht habe identifizieren können: *Dame, ne vous souvient il pas De la grant labeur et des pas;* es ist allem Anschein nach ein Liebesgedicht. Der Liebhaber erinnert die Dame seines Herzens an all die Mühsale und Unruhen, die er ihrethalben auf sich genommen habe und begehrt als Entgelt nur einen tröstenden Blick ihrer Augen; er werde dann überreich und all sein Kummer vergessen sein. Die Reime sind sehr kunstvoll, teilweise reich, grammatisch und homonym.

3. **Traite de rhetorique.** 1 Str.

Nach der einen der beiden Handschriften hatte Montaiglon in seiner Sammlung diese Rhetorik gedruckt, nach der anderen, besseren, Langlois in seinem Recueil[2]). Sie ist von einem pikardischen Anonymus Ende des 15. Jahrh. verfaßt und fußt auf der großen Rhetorik von Molinet. Zum Unterschied von den übrigen ist sie in Versen geschrieben, wodurch, wie Langlois bemerkt, sie an Klarheit häufig gelitten hat. Die gebotenen Beispiele sind versifizierte Regeln. Vom vers douzain finden wir etwas VI 20 S. 259 (1 Strophe). Anfang: *Vers douzains sont de plusieurs piedz, Cinq, six, sept, huit, dix enlachiez.* Der Verfasser wählt die

[1]) Langl., Rec. V S. 214—52; vgl. dazu Einltg. S. LVI—LXVIII und Langl., Rhét. S. 51 ff. Gedruckt auch: Poésies des 15 et 16 s. Paris (Silvestre) 1832, S. 1 ff.

[2]) Mont. u. R., Rec. III S. 123; Langl., Rec. S. 253—64; vgl. dazu Einltg. S. LXVIII—LXXIII und Langl., Rhét. S. 62 ff.



achtsilbige Strophe wahrscheinlich als die gebräuchlichste aus und bemerkt, — für die Zeit charakteristisch —, daß sie bei gewählter, sanfter Sprache hauptsächlich in Liebesgedichten und Gebeten Verwendung finde.

4. **Instructif de la seconde rhetorique ou fleur de Rhetorique** . . 2 Str.
par l'Infortuné.

Diese Art de rhétorique ist gedruckt als Teil des Jardin de Plaisance, einer Gedichtsammlung in Strophenformen aller Art, die 1499 entstanden ist. 1910 ist sie uns durch Neudruck wieder zugänglich gemacht worden [1]). Unter der Überschrift: „L'amant sans partie" fol. h_1 finden wir auch zwei Strophen in unserm Schema, beginnend: *Amours souvent me fait fremir, Trembler, rougir, froidir, pallir* . . ., wo die Wirkungen zusammengestellt werden, die die Liebe auf einen Menschen ausüben kann.

B. In lateinischer Sprache.

Rein religiöse Gedichte.

Soviel ich in Erfahrung bringen konnte, hat nur ein einziger Dichter die Hlndstr. in lateinischer Sprache verwendet und zwar der uns schon bekannte Guillaume de Digulleville. In dem zweiten Teil seiner großen Trilogie, der Pel. de l'ame, spricht er V. 11 078—161 von lateinischen Gedichten, die er als Gegengewicht für seine großen Sünden zum Lobe der Himmlischen verfassen wolle. 1355 gelobte er dies und zwar solle es sein nächstes Werk sein. 1358 ist aber schon der dritte Teil der Trilogie entstanden; die besagten Gedichte müssen also in die Jahre 1356—58 fallen. Elf von ihnen sind uns erhalten, durchweg religiöse Gedichte, Gebete und Lobeshymnen einerseits, religiöse Lehrgedichte andrerseits. Da nur ganz winzige Teile erst im Druck vorliegen [2]), muß ich mich mit einer Aufzählung begnügen.

a) Gebete und Hymnen auf Gott, Maria und Heilige.

1. **Gebete zu den Himmlischen.** 26 Str.

Confitebor tibi quia [3])
Salus mundi et venia.

---

[1]) **Jard. Plais.; geschaffen nach dem alten Druck von Verard (1501); über den Dichter vgl. Langl., Rhét. S. 65 ff.**

[2]) **Digullev., Pel. Appendix II S. 381 ff. nach den zwei Hschr.**

[3]) **Auch in diesen Gedichten G. de Digullevilles zählt die letzte unbetonte Silbe als solche mit.**

Append. II 382 führt Stürzinger diese beiden Zeilen von dem Gedicht an und sagt, daß es Gebete enthalte.

2. **Lobgedicht auf die Dreieinigkeit.** 26 Str.

Si umquam reus valuit
Comparere vel debuit.

App. II S. 382 teilt St. zwei Strophen von dem Gedicht mit und gibt an, daß es ein Lobgedicht auf die Dreieinigkeit sei.

3. **Lobgedicht auf Jesus mit dem Namenspiel.** 6 Str.

Judex iustus, imperator,
Jurium iustificator.

S. 383 hat St. eine Strophe davon gedruckt; es ist äußerst kunstvoll gebaut. In der ersten Strophe beginnen sämtliche Wörter mit **„J“**, dem ersten Buchstaben des Namens „Jhesus“, in der zweiten alle mit **„h“** und so fort die sechs Buchstaben durch.

4. **Lobgedicht auf Maria mit dem Namenspiel.** 5 Str.

Misericors, mitissima,
Mire mansuetissima.

S. 383 hat St. eine Strophe davon gedruckt; es ist in derselben Weise wie das vorige aufgebaut, nur daß hier der Name „Maria“ zu Grunde liegt.

5. **Das a b c Gedicht auf Maria.** 21 Str.

Agyos, apex altorum,
Athanatos angelorum.

S. 384 teilt St. eine Strophe aus dem eigentlichen Gedicht mit; in der ersten beginnen alle Wörter mit **„a“**, in der folgenden mit **„b“** und so fort das ganze Alphabet durch; die Buchstaben **k, x, y, z** sind ihres seltenen Vorkommens wegen nur zur Bildung einer Stanze benutzt, sodaß die Gesamtzahl nur 20 beträgt; dem eigentlichen Gedichte voran geht eine Strophe, in der alle Wörter der Reihe nach mit den Buchstaben des Alphabets beginnen: Ave benedictissima, Caritate dulcissima.

6. **Paraphrase des Ave Maria.** 14 Str.

Ave, ave exemptata
Et sancta priusquam nata.

S. 384 angeführt. Die Strophen beginnen jedesmal mit einem oder zwei Wörtern des Ave Maria.



7. Zweite Paraphrase des Ave Maria. 3 Str.

Ave virginum electa
Mater altissima recta.

S. 385 teilt St. es ganz mit. Die Strophenanfänge ergeben: Ave tu benedicta; auch die Anfangsbuchstaben der einzelnen Wörter stellen, aneinandergereiht, Teile des Ave Maria dar.

8. Gebet zum heiligen Michael. 24 Str.

Girans claustrum monasticum
Per circulum excentricum.

S. 385 hat St. die erste und den Anfang der zweiten Stanze daraus mitgeteilt.

9. Lobgedicht auf den heiligen Dionysius. 20 Str.

Tali modo dispositos
Bellatores tres inclitos.

S. 382 führt St. zwei Strophen daraus an.

10. Gebet zum heiligen Benedikt. 24 Str.

Regis pastor, monachorum
Sancte, pater, forma morum.

S. 386 hat St. die erste Strophe abgedruckt.

11. Gebet zum heiligen Andreas. 16 Str.

At aliquem me vergere
Sanctorum et convertere.

S. 386 teilt St. die erste Strophe und den Anfang der zweiten und dritten daraus mit.

b) Religiöse Lehrgedichte.

1. Paraphrase des Hohenliedes. 323 Str.

Descendens per fenestrulam . . .

Es ist dies der Anfang des dreistanzigen Prologs (S. 383). Die Paraphrase selbst beginnt:

Osculetur me osculo
Oris sui qui flosculo.

Wie diese, beginnen alle andern Strophen mit einem Verse oder Versteil des Hohenliedes.

2. **Paraphrase des Psalters.** 150 Str.

Beatus vir qui erigit
Mentis vultum et dirigit.

Die ersten beiden Stanzen führt St. S. 381 an; sie beginnen der Reihe nach mit den ersten Worten des entsprechenden Psalms und geben dessen Inhalt summarisch wieder.

Drittes Kapitel.

Zusammenfassender Überblick über die Geschichte der Hlndstr. unter besonderer Berücksichtigung ihrer metrischen Weiterentwicklung.

Bei der Geschichte einer ausgestorbenen Strophe hat man sich mit einem dreifachen zu befassen; einmal muß man feststellen, welchen Anteil die einzelnen Jahrhunderte, über die sich ihre Wirkung erstreckt, an ihr nahmen und zu welcher Zeit sie unterging, also eine rein statistische Übersicht geben; wichtiger sind die beiden andern Punkte, nämlich ihrer inneren Entwicklung nachzugehen, d. i. die Stoffe aufzusuchen, die sie von ihrem Ursprung an nach und nach in ihren Bereich zog und die damit zusammenhängende Wandlung in ihrem Charakter zu betrachten, womöglich auf diesem Wege zu ergründen, warum sie zu der betreffenden Zeit von der Liste der Strophenformen schwand. Endlich sind die Zweige zu verfolgen, die der Grundstock, bei uns speziell die Hlndstr. in Achtsilbnern, hervorgebracht hat, um so ihre Bedeutung für Metrik und Literatur erfassen und zu einer angemessenen Würdigung überhaupt kommen zu können. Die ersten beiden Punkte lassen sich bei der Betrachtung leicht zusammenfassen, den dritten will ich gesondert behandeln.

1194—97 schrieb also Hlnd. seine Vers de la mort und erfand die Strophe, die ihrem Charakter nach mit dem ernsten, religiös-moralischen Gedicht aufs innigste harmonierte. Doch war es nicht diese Gattung, die von den nächstfolgenden Dichtern mit der Strophe übernommen wurde; sie erschlossen ihr vielmehr zwei ganz neue, und es stellte sich heraus, daß die Hlndstr. in ihnen ebenfalls eine ausgezeichnete Wirkung auszuüben imstande war. Ich denke an den Congé Bodels (1202), in dem uns die resignierte Stimmung eines dem Tode Verfallenen ausgemalt wird und die Complainte Huons de St. Quentin (1221), die bewies,

welche Wucht und Spitze auch in unserer Strophe schlummerte, wenn ihr der Autor durch prägnante Wortformen oder sonstige geeignete Stilmittel zu Hülfe kam. Diese drei Gattungen erfreuten sich im Laufe des 12. Jahrh. eines regen Anbaus. Der Art Hlnds. folgte der Renclus in seinen beiden großen Werken, ferner Huon de Cambrai, der Clerc von Arras und die große Menge der kleineren Dichter, wie ich sie im ersten Teil des zweiten Kapitels zusammengestellt habe. In den Spuren Bodels wandelten Adam de la Hale und Fastoul, doch ging mit ihm diese Gattung für die Hlndstr. verloren. Huon de St. Quentin endlich folgten in diesem Jahrhundert auch eine verhältnismäßig große Zahl ausgezeichneter Satiriker (vgl. Kap. 2 II); ich erinnere nur noch einmal an Huon de Cambrai und Rustebuef. Mit dem Ende des 13. Jahrh. setzen jedoch auch die satirischen Gedichte in unserer Strophe plötzlich aus. Der Grund hierfür, liegt m. E. in der abnehmenden Begeisterung für die Kreuzzugsidee, die ja direkt oder indirekt fast alle Satiriker zu ihren gehässigen Angriffen entflammt hatte. Zu den übrigen Gattungen, die in unserer Strophe gepflegt wurden, liegen auch im 13. Jahrh. bereits die Keime. Schon Huons Regres trug stellenweise einen rein religiösen Charakter; im übrigen gelangt jedoch in diesem Jahrhundert die Gattung des religiösen Liedes noch zu keinem Kulminationspunkte; nur ein paar Gedichtchen von geringer Strophenzahl sind da zu nennen (vgl. Kap. 2 III). Daß die Strophe sich zu dieser Gattung ausgezeichnet eignete, wenn die Worte recht weich und klangvoll gewählt wurden und sich harmonisch aneinanderschmiegten, war ja vorauszusehen und ist ja auch des öfteren von den Dichtern bewiesen worden. Um die Mitte des 13. Jahrh. endlich machte ein Anonymus den Versuch, die Hlndstr. für das Gebiet der weltlichen Lyrik zu gewinnen und zwar zunächst für die Liebespoesie — ich denke an den Salut d'amours — und siehe da, eine Menge anderer Dichter, ich nenne nur Adam de la Hale und Remi (vgl. Kap. 2 IV b) faßten den gleichen Gedanken. Ob er ein glücklicher gewesen, ist die Frage. Für das 13. Jahrh. möchte ich ihn als solchen bezeichnen; schauen wir etwas genauer den Charakter der Liebespoesien dieses Jahrhunderts an, so erkennen wir, daß sie ausnahmslos von einer schwermütigen Stimmung getragen werden, daß sie nur Liebesklagen darstellen. Und da berührt sich ja der Charakter des Liedes wieder innig mit dem der Strophe; jeder, der diese Poesien einmal liest, wird das anerkennen müssen.

Diese besondere Gattung ereilte aber schon am Ende des 13. Jahrh. der Untergang, und mit der zweiten Hälfte des 14. Jahrh., wo wir für die Hlndstr. einen Vertreter in Froissart haben, wurde das leichtere Liebeslied modern; hierfür war aber die Hlndstr. mit ihren zwölf gleichgebauten, langen Versen zu schwerfällig; das haben auch Dichter des 14. Jahrh. bald erkannt und sie in einer geschickten Weise so umgemodelt. daß sie auch da wieder modern wurde; darauf werde ich noch zurückkommen. Was übrigens Froissarts diesbezügliche Gedichte anbetrifft, so können wir die Wahl der Strophe besonders in der Loenge de May nicht als sehr glücklich bezeichnen, eine kürzere Strophe mit vers coupés hätte größere Wirkung ausgeübt; in der Cour de May ist sie zu rechtfertigen. Die beiden hierhergehörigen Strophen des Vergier d'honneur endlich, die wegen ihres späten Datums (1500) interessieren könnten, sind zu schlecht, um Beachtung zu verdienen.

Das größte Kontingent im 13. Jahrh. stellten also die moralischen Gedichte mit ca. 17, dann die weltlichen Stimmungsgedichte mit ca. 12, die satirischen mit ca. 9, endlich die rein religiösen mit ca. 7.

Wir treten ins 14. Jahrh. ein. Vom 13. Jahrh. her standen das moralische und das religiöse Gedicht in Blüte; sie wurden jetzt regelmäßig weiter gepflegt. In den andern Gattungen fand unsere Strophe, wie gesagt, keine Nachahmer mehr. Bei den moralischen Gedichten ist es interessant zu beobachten, daß ein großer Teil der Dichter fast ausschließlich für den Ritterstand schreibt; besonders die beiden Condés — die Schaffensperiode des Vaters fällt allerdings schon ins Ende des 13. Jahrh. — und Watriquet sind es, die jetzt mit aller Macht auf eine bessere Erziehung des Ritters hinzuwirken bemüht sind. Direkte utilitaristische Motive. wie sie ja noch um die Mitte des 13. Jahrh. Rutebeuf geleitet hatten, der sich durch seine Gedichte waffenfähige, edelgesinnte Verteidiger des gelobten Landes zu erziehen hoffte, spielen bei ihnen keine Rolle mehr. Ihnen ist die Rittererziehung ganz Selbstzweck. Die übrigen moralischen Dichter des 14. Jahrh., unter denen Guillaume de Digulleville und Gower am meisten hervorragen, beschäftigen sich, wie vorher, mit dem allgemeinen estat du monde und der Besserung der Menschen überhaupt. Mächtig baut sich in diesem Jahrh. die religiöse Dichtung in unserer Strophe an. Es sind meist kleinere Gedichtchen, Gebete, Klagen, Lobeshymnen, die sich, seltsam genug, zum weitaus größten

Teil auf Maria beziehen. Daneben Werke bedeutenderen Umfangs wie die Articles de foy und deren Nachahmungen, die sich mit dem Dogma beschäftigen. Nicht unerwähnt darf bleiben, daß ein Dichter dieses Jahrhunderts, Guillaume de Digulleville, die Strophe auch in lateinischer Sprache angewandt hat; es sind dies 13 religiöse Gedichte, die sich zum größten Teil an die Jungfrau Maria wenden; zwei davon sind Lehrgedichte großen Umfangs (vgl. Kap. 2 B 1). Noch eine neue, allerdings weniger bedeutsame Gattung in unserer Strophe stammt aus dem 14. Jahrh., das Scherzgedicht (vgl. Kap. 2 A IV a). Wir zählen aus diesem Jahrhundert zwei Gedichte, wozu sich aus dem 15. Jahrh. noch ein drittes gesellt, alle von Laien verfaßt, die sich wenig Gedanken um die Wahl der Strophe gemacht haben mögen, sie wohl nur anwandten, weil sie sehr bekannt war und um nach dem Muster von Bedeutenderen ihre mehr oder minder große Fertigkeit im Reimen darin an den Tag zu legen. Sie sind inhaltlich und formell von geringem Wert, wie überhaupt das 14. Jahrh. in der Qualität der Strophe, besonders wegen des häufigen, unbegründeten Enjambements, weit hinter dem 13. zurücksteht.

Numerisch wurde im 14. Jahrh. in unserer Strophe also am meisten das religiöse Gedicht gepflegt (ca. 29 mit Einschluß der lateinischen), dann folgt die moralische Dichtung mit ca. 13, endlich die weltliche mit ca. 4 Beispielen.

Das 15. Jahrh. ist das Jahrhundert der großen Mystères; es suchte durch sie hauptsächlich zu belehren und zu bekehren und bot für gesonderte moralische traités nur einen verhältnismäßig kleinen Raum. In unserer Strophe habe ich in dieser Beziehung nur zwei oder drei Gedichte ausfindig machen können, eins über den schlechten Zustand der Welt, das mir aber, obgleich aus dem 15. Jahrh. erst handschriftlich überkommen, doch noch ins Ende des 14. zu gehören scheint. Die beiden anderen, in zwei moralischen Traktaten des Guillaume Alexis vorkommend und aus den Jahren 1480 bzw. 1486 stammend, gehören zu den jüngsten Spuren unserer Strophe überhaupt. Ebenso treten im 15. Jahrh. die kleineren religiösen Gedichte in den Hintergrund. Nur zwei habe ich feststellen können, das eine ein Gebet aus dem Anfang, das andere eine Marienklage aus dem Ende des Jahrhunderts. Von einschneidender Bedeutung für die Geschichte der Hlndstr. ist der Umstand, daß sie in die Mystères Aufnahme fand. Der Verfasser der Passion d'Arras (vor 1414) scheint als erster diesen

Schritt getan zu haben. An besonders weihevollen Stellen, bei innigem Gebet oder Offenbarungen der Himmlischen, hat er die Hlndstr. als die vornehmste von allen, die ihm zu Gebote standen, angewandt. Seine Nachfolger und Schüler sind von diesem Gebrauch nicht abgewichen. Besonders Greban hat in seinem Mystère de la Passion eine unverkennbare Vorliebe für unsere Strophe an den Tag gelegt. Von den bisher bekannten und mir zugänglichen Mystères habe ich in zehn die achtsilbige Hlndstr. nachweisen können (vgl. Kap 2 V a). Doch wird diese Zahl zweifellos noch anwachsen, wenn wir einmal alle diesem Zeitraum entstammenden Mystères ihrer Versifikation nach untersuchen können. In der Passion St. Didier (vor 1482) fand ich sie zum letzten Mal angewandt. Ein fortlaufendes Verzeichnis der im 15. Jahrh. begegnenden Strophenformen bieten uns die sogenannten Arts de la seconde rhétorique. Auch die Hlndstr. spielt darin eine Rolle, angefangen bei den Regles de la seconde rhetorique (1411—32) bis hinauf zum Instructif de la seconde rhetorique (1499) (vgl. Kap. 2 V b). Manche geben sogar die Stoffe an, die bei Verwendung der Strophe den Vorzug haben und nennen in dieser Beziehung vornehmlich Gebete und Klagen, was ja auch im 15. Jahrh. den Tatsachen entspricht.

Mit diesem Jahrhundert entschwindet aber auch die Hlndstr. in Achtsilbnern unsern Blicken, sei es, daß die schwer zugänglichen und noch wenig bekannten Dichtwerke der ersten Hälfte des 16. Jahrh. die Schuld daran tragen, sei es — und das ist mir das wahrscheinlichere — daß sie in der Fülle der neuen, von den rhétoriqueurs geschaffenen Strophenformen untergegangen ist. Keines von den mir zugänglichen Mystères des 16. Jahrh. oder den sonstigen Dichtwerken weist sie mehr auf. Im Vergier d'honneur von André de la Vigne (um 1500) konnte ich sie zum letzten Mal nachweisen; auch die Arts de rhétorique der ersten Hälfte des 16. Jahrh. kennen die Hlndstr. in Achtsilbnern nicht mehr. So hat sie wohl nicht einmal mehr den Zeitpunkt erlebt, an dem fast alle überkommenen, nationalen Strophenformen von der hereinbrechenden Welle der wieder beliebten antiken fortgeschwemmt wurden, ich meine den Beginn der Herrschaft der Pleïade. Zu Anfang des 16. Jahrh. also, nach einem Bestehen von gut 300 Jahren, ist diese ehrwürdige Strophe vergessen worden.

Um nun den Wert und die Bedeutung unserer Strophe für die mittelalterliche fr. Dichtung und Poetik in vollem Maße zu



würdigen, ist es notwendig, auch den Beitrag zu ermessen, den sie ihnen in all ihren Modifikationen und Nachbildungen geleistet hat [1]). Gerade hier ist dieser außerordentlich weitreichend und bedeutend. Ich will den Typus aab (bis) bbc (bis) ganz unberücksichtigt lassen, der, zweifellos erst nach der Hlndstr. entstanden und ihr nachgebildet, in einzelnen Perioden, besonders im 15. Jahrh. in den Mystères, die Hlndstr. an Bedeutung sogar überstrahlt hat; ich würde mich sonst schon zu sehr von einem der Hauptcharakteristika unserer Strophe, der Zweireimigkeit, entfernen. Flüchtig hinweisen will ich auch nur auf unvollkommene und unkünstlerische Nachahmungen bzw. Modifikationen wie die Schemata: aab aab ba bba; aab aab bba ba; aab aab bba bbba oder aab aab bbba bbba und ähnliche asymetrische Gebilde. Die beiden letzteren kommen nur vereinzelt im 15. Jahrh. vor (vgl. Hamon, Bouchet S. 223; Cretin, Ch. fo. XX ff.; Jullev., M. I. S. 263). Die ersten beiden dagegen haben sich seit Mitte des 14. Jahrh. ihrerseits zu feststehenden, beliebten Typen ausgebildet. Als Belege für den ersten bringe ich, ohne Rücksicht auf die Silbenzahl, in chronologischer Folge: Deschamps z. B. II 172, 173—74; 180—81; 194 ff.; 203, 226 usw. Chr. Pisan I. 137; 140—41. Oton de Granson, Rom. XIX 425—26 (1365—97). Die schöne Totenklage des Seneschel d'Eu: Chartier S. 755—58 und Cent ball. S. 232 (vgl. dazu a. a. O. S. LII—LIII; Chartier 770—73; Rom XIX 444) (1386—92 entstanden). M. Arras Zeile 2855—98 (vor 1414); M. Bern. d. Menthon (um 1450). Für den zweiten: M. Arras Zeile 11025—35; 11371—92; 11641—50; 11660—70; 11689—99; 11700—10; 11721—42. Mont. & R., Rec. XII 289 usw. Erwähnen will ich auch nun die Menge unbedeutender, wenig kunstvoller Schemen, die durch kleine Änderungen, durch Verlängerung und Verkürzung der Strophe entstanden sind, Schemen, die von einzelnen Dichtern erfunden wurden, ohne indes einen Nachahmer zu finden; ich verweise besonders auf die Roe de Fortune (Ende des 13. Jahrh.; s. Naetebus S. 171—73) und Deschamps, namentlich Bd. II. Mir kommt es darauf an, die regelmäßigen, symetrischen, am wenigsten von der ursprünglichen Gestalt abweichenden Formen zusammenzustellen und zu unter-

[1]) Chatelain, Rech. hatte für das 15. Jahrhundert bereits die Strophenformen festgestellt und auch Belege geboten; seine Angaben waren aber, wie ein Vergleich leicht zeigen würde, an manchen uns interessierenden Stellen so unvollständig oder ungenau, daß ich auch dort ganz selbständig vorgehen mußte.



suchen, und da ergeben sich sofort zwei Gattungen, einmal Gebilde, bei denen die ursprüngliche Reimstellung und Verszahl beibehalten und nur die Silbenzahl verändert wurde, dann solche, die aus der ursprünglichen Form durch proportionale Erweiterung der beiden Schweifreimpaare hervorgegangen sind. In der ersten Gattung habe ich nicht weniger als 30, in der zweiten nicht weniger als 43 verschiedene Strophengebilde feststellen können. Nun sind ja auch hier sehr viele darunter — sehr erklärlich bei der Sucht der rhétoriqueurs im 15. Jahrh., immer neue Formen zu erfinden — die von einem Dichter erfunden wurden, ohne, ihrer Gesuchtheit wegen, einen andern zur Nachahmung anzuregen; andere jedoch sind ihrerseits neben der ursprünglichen Form der Hlndstr. zu äußerst beliebten Typen geworden. Ich werde nun im folgenden die einzelnen Strophenformen beider Gattungen so vollständig als möglich feststellen, belegen, ihr Vorkommen chronologisch verfolgen und versuchen, auf diesem Wege dazu zu gelangen, auch einen Überblick über die Geschichte dieser Formen zu gewinnen und auch den Untergang des Helinandtypus zeitlich festzulegen.

Bewegen wir uns — der innere Zusammenhang einiger Strophenformen läßt dies wünschenswert erscheinen — zunächst von der Hlndstr. in Achtsilbnern mit der abnehmenden Silbenzahl abwärts. Da tritt uns als erstes neue Gebilde die Form $a\,a\,b$ $a\,a\,b^8$ $b\,b\,a$ $b\,b\,a^5$ entgegen. Sie wird erwähnt von Kraatz in seiner Dissertation über das M. Conception (zweite Hälfte des 15. Jahrh.) und zwar in der Übersicht über die vorkommenden Strophenformen S. 37 unter Nr. 38; als Beleg nennt er 20 v⁰ 62—21 r⁰ 17. Der Typus steht einzig da, war auch nicht sehr glücklich gewählt. Es folgt: $a\,a^8\,b^4$ $a\,a^8\,b^4$ $b\,b^8\,a^4$ $b\,b^8\,a^4$; ich habe ihn bei Froissart gefunden und zwar Bd. II 194—99. Vierzehn Strophen aus seiner Jugenddichtung Louenge dou joli mois de May (1360—70); Anfang: Pensans a l'amoureuse vie . . . und Bd. II S. 205—08, sieben Strophen aus dem gleichen Gedicht, beginnend: En chantant ceste baladelle. Ihrem Charakter nach ist solch eine Strophe mit vers coupés natürlich nicht mehr mit dem der Hlndstr. zu vergleichen; ihr Gang wird dadurch anmutiger, tänzelnder, leichter, und sie eignet sich ausgezeichnet für Liebeslieder froher Art. Diese Form speziell scheint von Froissart erfunden zu sein, aber keinen Nachahmer gefunden zu haben. $a\,a^8\,b^4$ $a\,a^8\,b$ $b\,b^4\,a^8$ $b\,b^4\,a^8$; als einzigen Beleg finde ich: Langlois,

Rec. III 25 S. 196 (1 Strophe): Lyon, besoing est que tu t'armes; eine Aufforderung zum Kampfe an einen Ritter. Sie kommt vor in dem Doctrinal de la seconde rhetorique von Baudet Herenc aus dem Jahre 1432. Ebenso unbedeutend, durch ein Beispiel zu belegen, sind die Typen: $a\,a^8 b^4$ $a\,a^8 b^4$ $b\,b\,a^4$ $b^8 b^4 a^8$; M. Greban (vor 1452) V. 13 249—70 (2 Strophen): O journee tres desiree; $a\,a^8 b^3$ $a\,a^8 b^3$ $b\,b^8 a^3$ $b\,b^8 a^3$: Rec Chron. II S. 468—69[1] (1 Strophe): Je te mercie humblement; ein Dankgebet der religieuse für ihre Heilung (vor 1518 entstanden). Durch vier Stellen kann ich das Schema $a^8 a^4 b$ $a^8 a^4 b$ $b^8 b^4 a$ $b^8 b^4 a^8$ belegen und zwar Complainte de Malingre aus Ritter, Poés. S. 49—54 (12 Strophen): Helas! Se je sospir et plains (um 1400); ferner Rec Chron. II S. 428 (1 Strophe): O Vierge mere d'un enfant, ein Gebet des heiligen Georg an die Jungfrau; ebenda S. 441—42 (1 Strophe): O tres ault Roy du firmement, Sterbegebet des heiligen Georg; ebenda S. 544—45 (3 Strophen): Prendz en ta garde presentment, Gebet des Königs in der Kirche zu Velay (vor 1518). Direkter Zusammenhang zwischen den beiden Dichtern ist hier natürlich ausgeschlossen. Es folgt ein etwas gebräuchlicherer Typus: $a^8 a^3 b$ $a^8 a^3 b$ $b^8 b^3 a$ $b^8 b^3 a^8$; Pass. Didier (1482 aufgeführt) S. XIV (1 Strophe): Le lieu de ta nativite, Gebet des Flamang an den heiligen Bernard; ebenda S. 367 (2 Strophen): O Pasteur a grande influence; ebenda S. 433 (1 Strophe): O Pasteur qu'on doit reclamer; Jard. Plais. (1499) b III (2 Strophen): Precieuse fleur virginale; Rec Chron. II S. 473 (1 Strophe): Bien ay je par plusieurs fois, Gebet des heiligen Vosi (vor 1518); Fabri, Rhét. II S. 77—79 als Beispiel für eine „palinode": Royne des cielz, tres vierge mere (1521). Die letzte Form, in der achtsilbige Verse vorkommen, ist $a^8 a^3 b^7$ $a^8 a^3 b$ $b^7 b^3 a$ $b^7 b^3 a^7$; nur durch ein Beispiel zu belegen: Jeu saint Loys (Handschrift 1472); Dissertation Otto S. 9 erwähnt sie unter 183r: O glorieuse Trinite.

Die durchweg siebensilbige Hlndstr. $a\,a\,b$ $a\,a\,b$ $b\,b\,a$ $b\,b\,a^7$ ist ziemlich häufig; wir finden sie zum ersten Mal im Panth. d'am. (nach 1290) S. 43—45 (5 Strophen): Dame, cilz qui amours fine, ein hübsches, preisendes Liebesgedicht; es folgt Deschamps Bd. II S. 174 (2 Strophen): Princes ne puevent mal

[1]) Hier mit absoluter Sicherheit die Silbenzahl und somit die Schemen festzustellen, ist sehr schwer, da sich Gesetze für die Zählung nicht auffinden lassen.



faire; S. 177 (1 Strophe): Justice, equite est morte; S. 215 (1 Strophe): Aussi fait Descognoissance; nach ihm wandte sie Chartier an als Abschluß des Kapitels von der melancholie aus der „Esperance ou Consolation des trois vertus"; S. 264 (1 Strophe): Chetive creature humaine; ebenda S. 299 (1 Strophe): Roys de ce bas monde enferine; Dance aveugl. (1466) S. 27, eine Einlage von einer Strophe: Ha! quel doleureux meschief; Jard. Plais. gg II (1 Strophe): Fay cela que tu pourras. Nur je einmal lassen sich belegen: $a^7 a^5 b$ $a^7 a^5 b$ $b^7 b^5 a$ $b^7 b^5 a^7$: Voir dit (1363) S. 159—60, eine „chanson baladee" (3 Strophen): Car la manne descendi und $a^7 a^3 b$ $a^7 a^3 b$ $b b a$ $b b a^7$: Jard. Plais. e III (1 Strophe): Or ne say je plus que dire. Eine ganz hervorragende Bedeutung in der Literatur des 15. Jahrh. hat aber die Strophenform: $a^7 a^3 b$ $a^7 a^3 b$ $b^7 b^3 a$ $b^7 b^3 a^7$ erlangt; es ist ja auch zweifellos eine anmutige, leichte, kunstvolle Strophe. Soweit ich ihre Entwicklung übersehen kann, wurde sie zuerst im Livre des cent ballades (Ende des 14. Jahrh.) vom Seneschal d'Eu und seinen Mitarbeitern angewandt; wir finden sie dort: S. 25—26 (3 Strophen): Et se la guerre est fallie, Ballade mit Refrain; S. 27—28 (3 Strophen); S. 29—30 (3 Strophen); S. 31—32 (3 Strophen); S. 81—88 vier dreistrophige Balladen, S. 137—44; S. 193—200 und S. 209—10; ihrem Inhalte nach nehmen sie alle Stellung zur Liebe; es folgt 1404 Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut mit einer Ballade aus dem „Songe de la barge", Rom XXXIX S. 362—63 (3 Strophen): Je doy de bon cueur servir, ein Liebeslied. Der Verfasser des M. Arras (vor 1414) nahm sie auf: Zeile 1993—2004 (1 Strophe): Createur de firmament, Dankgebet der Maria; Ch. d'Orleans (1391—1465) in der „Requeste au dieu d'amour", Héron Bd. I S. 97—100 (8 Strophen): Supplie presentement (rund 1410—20); ferner in der complainte aus dem „Fredet au duc d'Orléans" Bd. I S. 187—88 (1 Strophe): De lui vient plaisante vie, Liebesfreuden. Etwas später Chastellain (1404 oder 05—75), Monolog der France aus „Concile de Basle" (1432 oder 33) Bd. VI S. 12—13 (3 Strophen): Si eusse-je, a brief langage; Langl., Rec. IV (Mitte des 15. Jahrh.) 11 S. 201—02, als Beispiel: Cum royne glorieuse, Gebet; M. Greban (vor 1452). V. 28478—89 (1 Strophe): O faulce gent et nephaire, Alphäus' Klage über Christi Tod; V. 28678—89 (1 Strophe) und 702—13 (1 Strophe), Klage des Thomas und Judas über Christi Tod; Langl., Rec. V (1477—92) 34 S. 241 als Beispiel für einen

„lay, usite en oroisons, requestes et loenges“, Anfang: Fleur de beaute gracieuse, Mariengebet; Alexis III S. 173 ff. eine „Oraison tresdevote a Nostre Dame, Str. 2, 8, 9, 10 in unserm Typus. Anfang: Royne qui fustes mise; eine Handschrift des Gedichtes bringt für 8—11 und 15—16 14 weitere Strophen in diesem Schema (S. 189—94), 1450—86 entstanden; Langl., Rec. VI (Ende des 15. Jahrh.) 23 S. 260 als Muster für einen lay: Lays se font communement und gibt an, daß die Strophe viel zu Gebeten gebraucht werde; Jard. Plais. (1499) c I (2 Strophen): Commun lay par telle guise, eine Erklärung des lay; übrigens wird dies Beispiel auch noch von Fabri (1521) und Dupont (1539) in ihren Rhetoriken geführt; Langl. Rec. VII (1524 oder 25) 49 S. 306: Royne des cieulx precieuse, Mariengebet. Diese Strophenform läßt sich also ohne Unterbrechung durch $1^1/_2$ Jahrh. hindurch verfolgen.

An Sechsilbnern kenne ich nur einen Typus und zwar a a b a a b b b a b b a[6]: Bartsch, Rom. S. 288—90 oder Th. frçs. S. 37, eine Pastourelle Bodels, fünf Strophen mit Refrain: Les un pin verdoyant (Ende des 12. Jahrh.) und La priere de Theophilus aus Rutebeufs Miracle de Théophile bei Jub.[1] Rust. II S. 97—100 oder Th. fr. S. 150—53 oder Kreßner, Rut. Gedichte S. 217—19 (9 Strophen): Sainte roine bele (1260—70 entstanden); ferner Destr. Troye V. 33—56 (2 Strophen): Ma douleur renouvelle, Klage des Priamus über den Raub seiner Schwester und Entschluß, ihn zu rächen (Handschrift 1461); M. V. Test. V V. 41 868—79 (1 Strophe): Proesse renommee, ein volltönender Monolog Nebukadnezars (1450—90 kompiliert).

An Fünfsilbnern habe ich zwei gefunden, einmal a a b a a b b b a b b a[5], ein sehr beliebtes Schema: Afr. Marienlob, Str. I–XVIII, XXXIV, XXXVII—XLVI sind in unserer Strophe verfaßt. Anfang: Largue en charite (Handschrift 13. Jahrh.); M. Greban (vor 1452) V. 3693—704 (1 Strophe): O chere maistresse, Engelgesang und V. 33 902—13 (1 Strophe): Haulte trinite, Dankgebet der Gottesmutter; Dance aveugl. (1466) S. 29 (1 Strophe): Or dance Amour, dance; Mart. d'Auv., Vigilles (kurz vor 1484) I S. 74 (1 Strophe): Alors conquestoye. S. 75—76 (1 Strophe): Se par souspirer; S. 83 und 84 je eine Strophe: Du temps du feu Roy und Il n'est tel plaisir, Noblesse und Labour preisen den Fürsten; Langlois, Rec. VI (Ende des 15. Jahrh.) 25 S. 261 als Erklärung eines lay (1 Strophe): Adieu, Saint Omer, wird zu complainten empfohlen; Jard. Plais. (1499) c I (1 Strophe): Par

telle maniere, als Muster eines virlai; endlich Bull. bibl. 30 (1857) S. 285; dort wird eine Probe aus dem „Combat de la Chair et de l'Esprit“ von Du Boullay geboten, (1 Strophe): Par force inhumaine (nach 1530 entstanden). Die zweite hierhergehörende Form kommt nur ein einziges Mal vor: $a a^5 b^8$ $a a^5 b^8$ $b b^5 a^8$ $b b^5 a^8$; M. Greban, V. 10371—82: O haulte clemence, Johannes der Täufer preist Christus bei der Taufe.

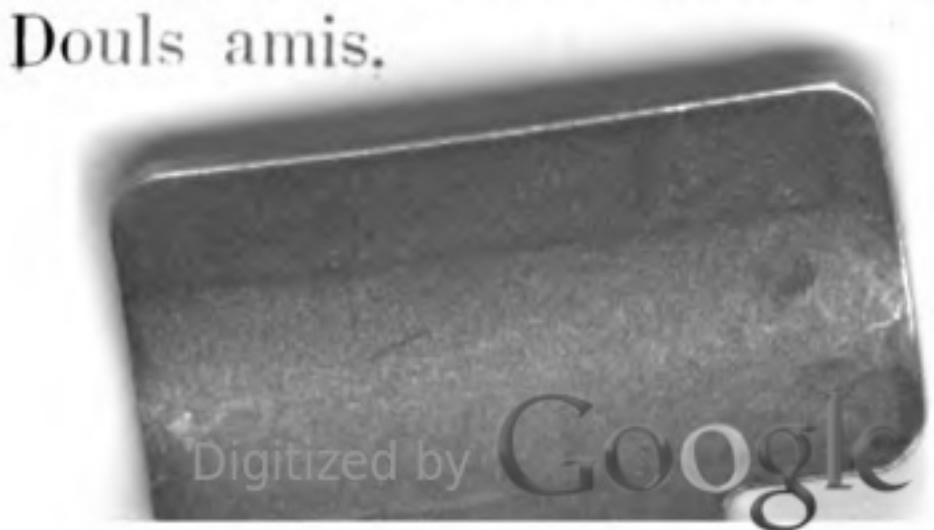
An Strophen mit Viersilbnern besitzen wir eine außerordentliche Fülle, doch hat sich nur eine davon einer großen Beliebtheit erfreut, nämlich $a a b$ $a a b$ $b b^4 a$ $b b a^8$; als Erfinder dieser Strophenform ist uns schon von den Zeitgenossen Guillaume Alexis bezeugt; dieser hat sie zum ersten Mal in seinem so bekannt gewordenen Blason des faulses amours verwendet, s. Bd. I S. 157 ff. 126 Strophen: Ung jour passoye Prez la saulsoye (nach 1486 im Druck verbreitet), einem Werke, das gegen die außereheliche Liebe ankämpft. Es ist eine anmutige, lebendige, aber schwierige Strophe, mit der er hier auftrat. Auf die große Zahl der Nachahmungen haben bereits Piaget & Picot in ihrer Ausgabe aufmerksam gemacht und sie S. 162 zusammengestellt. Sie nennen die Additions de Jehan Drouyn (1505 der Dichter schon nicht mehr jung, 1512 erster Druck), s. Alexis I. S. 249—59 16 Strophen: En contemplant. Drouyn stellt sich mit seiner Ansicht auf die Seite des Alexis; ferner den Contreblason des f. am. Alexis I. S. 261—344, 138 Strophen: Ung jour passoye ouvrant en soye; der Verfasser widerlegt nicht, wie der Titel nahe legen könnte, bekräftigt vielmehr des Alexis Ansicht; hier der Dialog zwischen einer courtisienne und einer religieuse; 1512 verfaßt von einem nicht weiter bekannten Dichter Estrées; ferner den Loyer des folles amours: Alexis I. S. 345—76, 30 Strophen: Au moys de may, es wechselt immer eine Strophe unseres Typs mit a a b a a b b c b c ab; von den vier Strophen der Einleitung ist Strophe 3 nach unserm Schema gebaut. Es beschäftigt sich mit der rapine der Frau, vor der Alexis, auf den es ausdrücklich hinweist, schon so gewarnt hatte; es ist wahrscheinlich nicht von Cretin, wie die Drucke angeben (erster Druck 1527); Jard. Plais. g g II drei Strophen: O quelle angoisse; Cretin Ch. fo. 88—90 oder Poés. 122—25 elf Strophen: Milan mauldict aus der Apparition du mareschal de Chabannes; Cretin Poés. 159—65 oder Ch. 114—19 16 Strophen: Bergers gentilz aus dem Registre pastoural (1517); endlich eine Oraison de Charité von J. Marot; p. inéd. S. 100—113 sechs



Strophen: O Dieu puissant (1512 verfaßt). Mehr erwähnen die Herausgeber nicht. Ich bin jedoch imstande, noch eine größere Menge Belege hinzuzufügen: M. V. Test. (zweite Hälfte des 15. Jahrh. komplt.; die in Betracht kommenden Partien jedenfalls nach dem Blason des Alexis entstanden). Bd. I V. 1595—86: Nue te voy, Adam hat von der verbotenen Frucht gegessen und empfindet Gewissensbisse. V. 2993—3004: Ou que je soye, Adam klagt über Abels Tod. V. 3128—39: A harcellage, Adam stellt sich als den Vater aller gemeinen Tat hin. V. 3601—12: Las ou yra, Klage der sterbenden Eva um ihr Seelenheil. V. 4028—39: Rapaise toi, der Cherubim übergibt Seth die drei Samenkörner, die dieser auf Gottes Geheiß beim Tode Adams pflanzen solle. Ferner Bd. II V. 10030—41: Las! que dira. V. 12662—73; V. 15798 —809; V. 17341—52; V. 17353—64; Bd. III V. 19342—53; V. 20491—502; V. 23358—69; V. 23377—88; Bd. V V. 40023 —34. Die angeführten Stellen beweisen, daß ein viel größerer Teil des Mystères, als man bisher angenommen, nach 1486 entstanden ist. Als Führer zur einigermaßen sicheren Festsetzung des Datums kann sie uns auch dienen im M. Conception (1507 aufgefunden). Kraatz in seiner Dissertation S. 37 erwähnt unsere Strophe unter Nr. 34 seiner metrischen Übersicht. Belege: 5 r° 48—61 und 21 r° 63—r° 8; M. Conception Dissertation Franke S. 49 Zeile 36—73 in den Zusätzen aus seinem Druck noch einmal drei Strophen: Je chercheray, eine dreiteilige Klage der Maria, der Magdalena und des Johannes; auch dies Mystère, das man bisher nicht genauer zeitlich festzulegen wußte, scheint demnach nach 1486 entstanden zu sein. Die Alexisstrophe begegnet ferner in der Passion J.-Chr.: Dissertation Giese S. 66 unter Nr. 30; Belege: fo. 228 r° 27—62. Dieser Umstand bietet einen Grund mehr dafür, daß dies Mystère Ende des 15. Jahrh. entstanden ist; weiter Mont. & R., Rec V S. 305 ff.: La grant malice des femmes, (7 Strophen): Paris fuma (ganz zu Anfang des 16. Jahrh. entstanden), Kompilation eines Druckers; es will die Männer auf Gefahren aufmerksam machen, die ihnen von seiten der Frauen drohen; Verg. d'hon. fo. J V eine „ballade des dames de Paris, de Lyon etc.“ (3 Strophen): Parisiennes; Ehrlich, Marot S. 60 die „Epistre de Paris aux Courtisans de France estans pour lors en Italie“ (Ende 1515 entstanden), abwechselnd eine zehnsilbige mit einer Alexisstrophe. Ehrlich führt die letzte Strophe an; dann Cl. Marot (1495—1544) Bd. II S. 141 (2 Strophen): J'ay con-

tenté, ein Jugendgedicht wahrscheinlich; er klagt über eine treulose Geliebte; auch Langl., Rec VII (1524—25) 51 S. 308 bringt noch die Strophe des Alexis; als Beispiel eine Strophe: Dames ont cours; spottet über die Frauen. Endlich hat noch Lafontaine — eine Tatsache, auf die m. W. zuerst Philomneste junior in seiner Ausgabe des Blason aufmerksam machte — in einer Mußestunde die Strophe in bewußter Anlehnung an den Blason verwendet in einer Pastourelle Janot et Catin (1675), beginnend: Un beau matin trouvant Catin toute seulette (8 Strophen); gedr. Laf., Walk. S. 560—61, Laf., Regn. VIII 439—46. Es ist eine anmutige Pastourelle alten Stils, in der der Ritter sein Ziel erreicht. Über die andern viersilbigen Strophen mit vers coupés kann ich schnell hinweggehn. Es sind fast alles Nachbildungen der Alexisstrophe, wie z. B. a a b a a b^4 b b^5 a b b a^8, die in den erwähnten Additions de J. Drouyn vorkommt: Alexis I S. 255 Str. 7, durch die schlechte, nachlässige Verskunst Drouyns zu erklären; ebenso dort S. 252—53 in Str. 2 a^4 a^3 b^4 a a^3 b b b^4 a b b a^8 oder a^4 a^5 b^4 a^5 a b b b^4 a b b a^8 im Mystère Conception: Jullev., M. II 429 und a a^4 b^8 a a^4 b^8 b b^4 a b b a^8: Mont. & R., Rec. XIII 272—73: Dit des douze Sibilles (1 Strophe): Une chandelle, die dort angegebene Datierung (1450) ist wegen der offenbaren Nachbildung der Alexisstrophe wohl nicht haltbar. Noch zwei selbständige Typen: a a^4 b a^3 a^4 b^3 b^4 b a b b a^3: Chartier S. 777 (1 Strophe) aus einer Complainte: Se ton confort und a a^4 b^8 a a^4 b^8 b b^4 a^8 b b^4 a^8: M. Didier (vor 1482) S. 316—17 (1 Strophe): Si vuel tenir, Didier ist Prior geworden, dankt und verspricht Gott, gut seines Amtes zu walten.

Von den Dreisilbnern hat sich kein Schema auch nur einer mäßigen Beliebtheit erfreut. Wir haben zunächst einige Modifikationen der Alexisstrophe: a a b a a b b b^3 a b b a^8. M. V. Test. V. 4674—85: Tant m'ennuye, Cayn im Kampf mit der Verzweiflung; V. 10989—11001: O misere, Klage Isaaks über den Tod seiner Mutter. V. 11474—85: Car malice, Lobrede auf Pharao; a a^3 b^4 a a^3 b b b^4 a b b a^8: Additions Drouyn, Alexis I S. 258—59 Str. 14 und 15 dies Schema; und a a^3 b^5 a a^3 b b b^5 a b b a^8 Additions Drouyn, Alexis I S. 255 Str. 7. Dann noch zwei selbständige Typen: a^3 a^4 b a^3 a^4 b^3 b^4 b a^3 b^4 b a^3: Chartier S. 777 (1 Strophe): Prens confort, eine complainte; und a^3 a^4 b^7 a^3 a^4 b^7 b^3 b^4 a^7 b^3 b^4 a^7: Froissart S. 302 (2 Strophen): Qui poroit, aus den lais amoureus (1360—75) und S. 298 (1 Strophe): Douls amis.



Betrachten wir nun die Strophengebilde, die eine höhere Silbenzahl als 8 am Anfang aufweisen; da müssen wir zunächst konstatieren, daß neunsilbige überhaupt nicht vorkommen; ich habe wenigstens keine finden können, abgerechnet vielleicht solche, die sich direkt als Ungeschicktheiten oder Zählfehler des Dichters oder Schreibers kennzeichneten.

An Zehnsilbnern kenne ich auch nur zwei, den unregelmäßigen Typus a a b a a b b b^{10} a^{4} b^{10} b^{4} a^{10}, den ich nur einmal belegen kann: M. Greban V. 12169—80 1 Strophe: Mon createur, en qui, und den sehr beliebten Typus: a a b a a b b b a b b a^{10}. Zuerst hat ihn, soweit ich seine Geschichte übersehe, Chartier angewandt in seiner „Complainte contre la mort", S. 532 2 Strophen: Contre toy mort; dann weist ihn das M. Orléans auf (um 1439) V. 925—36 und 949—60: Aussi savez, Rede Salesburys im Kriegsrat. Häufig begegnet sie in der Destr. Troye (1450—52): V. 289 —348 5 Strophen: Le grant jovis, Anchises, Paris, Deyphebus u. a. huldigen dem Priamus. V. 5939—50: Archilogus vo'n'estes, Rede des Citheus; V. 4755—66: Plus sont douilletz, Rede Nestors; V. 5528—39: Agamemnon par ma barbe, Nestor schwört dem Agamemnon beim Rachekampfe Hülfe zu; V. 18122—57 3 Strophen: Par Troye la grant, Klage des Amphorbius, Aeneas u. a. über den von seiten Achills erlittenen Schaden; V. 18682—705 2 Strophen: Franc duc Nestor, Agamemnon klagt über Achills Tod; V. 19102—13: Seigneurs barons, Menesteus preist Achills Taten; V. 19559—94 3 Strophen und 19607—18 1 Strophe: Puissans barons veillez, Paris fordert seine Helden auf, ihm nächst Priamus zu huldigen; endlich V. 21357—68: Ceulx qui sont mors, Menelaus stellt über den langen Krieg resignierte Betrachtungen an. Le Franc (1410—61) S. 259 wird diese Form von Piaget erwähnt. M. Greban (vor 1452) V. 18382—93: Pere puissant, Christi Gebet nach dem Abendmahle; V. 28078—89: Vray Jhesu Christ, Maria Salome klagt über Christi Tod. Meschinot (1415 oder 20—91), Lun. S. 1—44 86 Strophen. Pass. Valenc., Dissertation Schreiner S. 66, Beleg: Bl. 77 v° 31—78 r° 5, Anfang: Seigneurs, je suis, Rede des Herodes (Handschrift 16. Jahrh.). M. V. Test. (1450—90 komplt.) V V. 41856—67: Los immortel par, Monolog Nebukadnezars. M. Conception (nach 1486), Dissertation Kraatz S. 37 Nr. 33, Belege: 8 r° 16—27 und 12 v° 11—46, Dissertation Franke ebendarüber S. 46 V. 3—14 z. B.: Galileens prudens, Herodes' Rede. Verg. d'hon. (um 1500) fo. J VI—K I

11 Strophen: Vous vrays seigneurs, ebenda Q III eine Ballade von 3 Strophen: Mere de science, nur 2 Reime überhaupt. Bouchet (1476—1557) S. 20 1 Strophe: Faulce fortune, fragile fantastique, alle Wörter beginnen mit „f". Lemaire Bd. III S. 187—93 aus der „dame infortunee" 14 Strophen: Soit le jour noir, eine Totenklage (1506 entstanden). Alione fo. LIII ein „ditz que devoit pronuncier une pucelle d'Ast au roy francois a son retour de la bataille de Marignan", 1 Strophe: Francois franc roy (1515 entstanden); Rec. Chron. II S. 373—74 3 Strophen: Pour ce que par tres divine, Prolog des Werkes; ebenda S. 390—91 1 Strophe: O createur que as, Gebet des heiligen Petrus um Auferweckung des gestorbenen Georg. S. 418—19 1 Strophe: O vray Plasmateur, Gebet des heiligen Georg. S. 488—89 1 Strophe: O Dieu, de tous, Gebet des heiligen Calixtus. S. 547 1 Strophe: Vierge, donne-moy, Gebet des escuyer (1518 aufgeführt); Langl., Rec. VII (1524 od. 25) 21 S. 278 1 Strophe: C'est a vous seulle. Liebesgedicht; Cretin, Ch. fo. XXXII und XXIII—IV oder Poés. S. 44—48 aus der „deploration sur le trespas de feu Olrergan" 7 Strophen: O dur reveil, ferner Ch. fo. 85—86 bzw. Poés. 117—19 5 Strophen: Homme suyvant, aus der „Apparition du mareschal de Chabannes"; ebendaher Ch. fo. 87, Poés. 120—21 2 Strophen: Pleust ores, und Ch. fo. 96—97 6 Strophen: Or pleust a dieu (1526 gedruckt). Endlich Molinet, F. et D. fo. 162—65 „Le debat de l'aigle, harenc et lyon" 14 Strophen: Aigle royal (1537 gedruckt).

Ebensowenig wie neunsilbige habe ich Strophen von Elfsilbnern entdecken können.

Von zwölfsilbigen kenne ich nur die durchweg zwölfsilbige, also aab aab bba bba[12] und zwar aus einem Ave Maria des Philippe de Remi, s. Naetebus S. 132 5 Strophen: Ave Maria, o tresdouce Marie (1270—80).

Äußerst interessant sind auch die proportional erweiterten Typen, die, wie wir sehen werden, schon früh aufkamen und sich allmählich zu Strophengebilden von 44 Versen und mehr ausgewachsen haben. Ihre Zahl ist auch eine sehr große. Der Kürze halber werde ich sie aber nicht so eingehend behandeln wie die vorigen, näher mit der ursprünglichen Hlndstr. verwandten, sie nur dem Strophenumfang nach möglichst vollständig zusammenstellen, chronologisch gruppieren und belegen.

Beginnen wir mit der einfachsten Erweiterung, der 16zeiligen Strophe und der kleinsten vorkommenden Silbenzahl, mit



dem Schema: a a a b a a a b b b $b^2 a^8$ b b $b^2 a^8$: Cl. Marot Bd. II S. 164 (1 Strophe) „Lingere Mesdisante." Anfang: Linote, Bigote, Spottgedicht. Es folgt $a^3 a^5 a^8 b^{10}$ $a^3 a^5 a^8 b^{10}$ $b^3 b^5 b^8 a^{10}$ $b^3 b^5 b^8 a^{10}$: M. Greban V. 6848—63 (1 Strophe). a a $a^4 b^8$ a a $a^4 b^8$ b b $b^4 a^8$ b b $b^4 a^8$: Froissart II S. 304 (2 Strophen) aus den lais amoureux. a a $a^4 b^{10}$ a a $a^4 b^8$ b b $b^3 a^{10}$ b b $b^3 a^{10}$: Pass. J. Chr., Dissertation Giese S 66 Nr. 38: fo. 234 v⁰ 42—57 seiner Handschrift; a a $a^4 b^{10}$ a a $a^4 b^{10}$ b b $b^3 a^{10}$ b b $b^3 a^{10}$: M. Conception, Dissertation Franke S. 52 Zeile 21—36 (1 Strophe): Moses' Gebet um Befreiung aus dem limbus. Folgt a a a b a a a b b b b a b b b a^5: Mart. d'Auv., Vig. I S. 74—75 (1 Strophe), S. 76 (1 Strophe), S. 83 und 84—86, im ganzen 6 Strophen. a $a^5 a^3$ b a^7 a a^3 b b^7 b b^3 a b^7 b $b^3 a^7$: Mart. d'Auv., Vig. I S. 87 (1 Strophe): Las! le bon Seigneur. a a^5 a b^7 a a a^5 b $b^7 b^5$ b a^7 b b^5 b a^7: Jullev., M. I S. 263: D'une pierre dure, aus d. Actes des apôtres; a a a b a a a b b b b a b b b a^6: Destr. Troye V. 1—32 (2 Strophen); Mart. d'Auv., Vig. I S. 66—68 (4 Strophen): O Gouverneur; a a a b a a a b b b b a b b b a^7: Chartier S. 332—33 (1 Strophe): Gens laches; Jullev., M. (Actes des apôtres) I S. 263; Dance aveugl. S. 27 - 28 (1 Strophe): O condicion, und S. 56—57 (2 Strophen): L'homme fait; a a $a^7 b^4$ a a $a^7 b^4$ b b $b^7 a^4$ b b $b^7 a^4$: Chr. Pisan Bd. III S. 203—08 eine Complainte aus dem Livre du Duc des vrais amans (10 Strophen); a $a^7 a^3$ b a $a^7 a^3$ b b $b^7 b^3$ a b $b^7 b^3 a^7$. Mit diesem Schema treffen wir zum ersten Mal ein häufiger angewandtes, beliebtes an. Greban hat es, soviel ich weiß, zum ersten Mal in seiner Passion gebraucht und zwar V. 5079—94; 5106—21; 5133—48; 28726—41; M. St. Quentin V. 609—40 (2 Strophen); Dance aveugl. S. 58 (1 Strophe): O Dances; Langl., Rec. V 35 S. 242 als Beispiel für einen „lay renforchiet" (1 Strophe): Quant mon cuer; Langl., Rec. VI 24 S. 260 als Beispiel für einen „double lay" (1 Strophe): Vechy lais; Langl., Rec. VII 53 S. 309 als Beispiel für einen „lay renforce fatrise" (1 Strophe): Faulse enragee; Molinet, F. et D. fol. X aus der oraison a madame saincte Anne (1 Strophe): La tres-doulce; ebendaher fo. XI (2 Strophen), fo. XII (2 Strophen), fo. XIII (1 Strophe). Weniger bedeutend sind die Typen: $a^7 a^3 a^7 b^3$ $a^7 a^3 a^7 b^3$ $b^7 b^3 b^7 a^3$ $b^7 b^3 b^7 a^3$: Froissart II S. 281 aus den „lais amoureux" (1 Strophe): Mes, briefment, ebendaher S. 304—05: Car toute joie; a^7 a a^3 b a^7 a a^3 b b^7 b b^3 a b^7 b $b^3 a^7$: M. Bern. Menthon (um 1450) Zeile 730—45: Ha, mon seignieur; Mont. & R., Rec X S. 181—83 aus dem Cyklus „Des deux amis" von Bertrand Desmarins (1509 oder 10) (2 Strophen):

Chief rutillant. An Achtsilbnern gibt es: a a a b a a a b b b b a b b b a^{8}: Destr. Troye V. 22159—74 1 Strophe; M. Greban V. 24668—83 1 Strophe; M. St. Quentin V. 5957—72 1 Strophe; a a $a^{8} b^{4}$ a a $a^{8} b^{4}$ b b $b^{8} a^{4}$ b b $b^{8} a^{4}$: Voir dit (1363) S. 155—57 3 Strophen: Venus je t'ay, ebenda S. 243—48 12 Strophen: Dous amis, Complainte; Froissart I S. 132—56 eine complainte de l'amant aus der Espinette amoureuse (um 1360) 50 Strophen: A boire!; Froissart I S. 3—7 eine Complainte de l'amant aus dem „Paradis d'amour" (vor 1369) 8 Strophen: Amours je te fis; Froissart I S. 310—14 eine Compl. de moralité aus dem „Prison amoureux" (1372—73) 9 Strophen: Tant grate. Ob Machaut oder Froissart der Erfinder ist, ist nicht zu entscheiden; vermutlich der erstere. a $a^{8} a^{3}$ b a $a^{8} a^{3}$ b b $b^{8} b^{3}$ a b $b^{8} b^{3}$ a: Pass. Didier S. 51—52 1 Strophe; S. 306—07 1 Strophe, S. 415—16 1 Strophe; a^{8} a a^{3} b a^{8} a a^{3} b b^{8} b b^{3} a b^{8} b $b^{3} a^{8}$: Bouchet S. 224 eine Strophe aus „Les Regnars traversant" (gegen 1500). Besonders zahlreich sind die Zehnsilbner vertreten: a a a b a a a b b b b a b b b a^{10}: Chartier S. 532—36 10 Strophen aus der compl. contre la mort; von Str. 3 an dies Schema; Mart. d'Auv., Vig. I S. 69—70 1 Strophe: Lonc temps y a; Chastell. VI S. 174—75 Complainte d'Hector 1 Strophe: O Achilles; Lemaire in d. „Valitude et Convalescence de la royne" Bd. III S. 90—93, Dialog zwischen Bretaigne und France 4 Strophen: Or priez donc; Langl., Rec. VII 56 S. 311—12 als Beispiel für den vers sezain: Se nous sentons; a a $a^{10} b^{4}$ a a $a^{10} b^{4}$ b b $b^{10} a^{4}$ b b $b^{10} a^{4}$: Machaut (Tarbé S. 123—29) in seinem bekannten „dit de la Marguerite" 13 Strophen (um 1364); Chr. Pisan in ihren „complaintes amoureuses" I S. 281—88 15 Strophen: Doulce dame, ebenda S. 289—95 12 Strophen: Vueillez oyr; Complainte de Granson (1365—97), s. Piaget, Rom. XIX S. 433 ff. 12 Strophen: Je souloye. $a^{10} a^{8} a^{3} b^{5}$ $a^{10} a^{8} a^{3} b^{5}$ $b^{10} b^{8} b^{3} a^{5}$ $b^{10} b^{8} b^{3} a^{5}$: M. Greban V. 6865—79 1 Strophe; $a^{10} a^{4} a^{6}$ b $a^{10} a^{4} a^{6}$ b $b^{10} b^{4} b^{6}$ a $b^{10} b^{4} b^{6} a^{10}$: Lemaire „Valitude etc." Bd. III S. 93—96 4 Strophen: Tu monseigneur; Langl., Rec. VII 55 S. 310—11, Beispiel für den vers sezain: Bretaigne, fille; a^{10} a a^{4} b a^{10} a a^{4} b b^{10} b b^{4} a b^{10} b $b^{4} a^{10}$: J. Marot S. 87—96, eine Oraison de Labeur 9 Strophen: Doulx Jhesuchrist, refuge (1512).

20 zeilige, hierhergehörige Strophen sind schon seltener. Wir haben a a a a b^{5} (bis) b b b b a^{5} (bis): Chartier, Esperance S. 269 1 Strophe: Qui porroit descrire; a a a a b^{7} (bis) b b b b a^{7} (bis): Ch. d'Orleans I S. 188 1 Strophe: Nonchaloir; Molinet, F. et D.

aus dem siege d'amours fo. 120—21 1 Strophe: A l'assault; und $a\,a\,a^7\,a^3\,b^7$ (bis) $b\,b\,b^7\,b^3\,a^7$ (bis): M. St. Quentin V. 23239—58 1 Strophe; im übrigen nur Achtsilbner: $a\,a\,a\,a\,b^8$ (bis) $b\,b\,b\,b\,a^8$ (bis): Destr. Troye V. 18372—86 1 Strophe; M. St. Quentin V. 5847 —66 1 Strophe, Mauritius bittet Gott um das Seelenheil seiner Getreuen; $a\,a\,a^8\,a^4\,b^8$ (bis) $b\,b\,b^8\,b^4\,a^8$ (bis): M. St. Quentin V. 21341 —79 2 Strophen, Gebet; Molinet, F. et D. fo. 41—42 1 Strophe aus dem „Chapelet des dames": Angelicque fleur; $a\,a^8\,a\,a\,b^4$ $a\,a^8\,a\,a\,b^4$ $b\,b^8\,b\,b^4\,a$ $b\,b^8\,b\,b\,a^4$: Rec. Chron. S. 546—47: Dame, du hault; $a^8\,a\,a\,a^4\,b^8$ (bis) $b^8\,b\,b\,b^4\,a^8$ (bis): Chr. Pisan III 313 1 Strophe, ein „Lay de Dame" aus den Cent ballades d'amant et de Dame: Et pour ce en plourant; $a^8\,a\,a^3\,a\,b^8$ (bis) $b^8\,b\,b^3\,b\,a^8$ (bis): Pass. Didier S. 154—55 1 Strophe: Chargez canons; $a^8\,a\,a^3\,a^7\,b^4$ $a^7\,a\,a^3\,a^7\,b^4$ $b^7\,b\,b^3\,b\,a$ $b^7\,b\,b^3\,b\,a^7$: Jard. Plais. e. III, Le plaintif amoureux 1 Strophe: Tu es bien.

24 zeilige fand ich 4: $a\,a^5\,a\,a^7\,a^3\,b^7$ (bis) $b\,b^5\,b\,b^7\,b^3\,a^7$ (bis): M. Greban V. 21900—22 1 Strophe, Dialog zwischen Judas und der Verzweiflung; $a\,a\,a\,a\,a\,b^7$ (bis) $b\,b\,b\,b\,b\,a^7$ (bis): Chartier S. 359—60 aus d. Esperance ou consolation des trois vertus 1 Strophe: Se tu veux hault; $a\,a^8\,a\,a^3\,a\,b^8$ (bis) $b\,b^8\,b\,b^3\,b\,a^8$ (bis): M. J. Michel, Dissertation Kruse S. 65 Nr. 1, Belege: R I b 30—c 6 der Handschrift; endlich $a\,a\,a\,a\,a\,b^{10}$ (bis) $b\,b\,b\,b\,b\,a^{10}$ (bis): Destr. Troye V. 5446—79 1 Strophe: Agamemnon fordert die Griechen zum Rachekampfe auf.

An 28 zeiligen hierhergehörigen Strophen habe ich nur 2 feststellen können: $a\,a^7\,a^3\,a\,a^7\,a^3\,b^7$ (bis) $b\,b^7\,b^3\,b\,b^7\,b^3\,a^7$ (bis): Chartier „Esperance etc." S. 370 1 Strophe: Pour les haulx faiz; und $a\,a^7\,a^3\,a^7\,a^3\,a\,b^7$ (bis) $b\,b^7\,b^3\,b^7\,b^3\,b\,a^7$ (bis): Chartier „Esperance etc." S. 290: Qui bien quiert.

Es folgt eine 32 zeilige: $a\,a\,a\,a\,a\,a\,a^{10}\,b^4$ (bis) $b\,b\,b\,b\,b\,b\,b^{10}\,a^4$ (bis): Froissart II S. 137—38, Le Souheit de Plaisance aus „Le joli buisson de Jonece" (1373) 1 Strophe; ebendaher Souh. de Desir S. 139—40, S. d'Humilite S. 140—41, S. de Jonece S. 141 —42, S. de Maniere S. 143—44, S. de Pites S. 144—45, S. de Doulc Samblant S. 145—46 und S. de Franchise S. 147—48, jedesmal eine Strophe.

Zwei 36 zeilige begegnen: $(8 \times a^8)\ b^4$ (bis) $(8 \times b^8)\ a^4$ (bis): M. St. Quentin V. 10735—806, 2 Strophen, die 2. Predigt des Heiligen in Amiens; und $a\,a\,a\,a^5\,a\,a\,a\,a^3\,b^5$ (bis) $b\,b\,b\,b^5\,b\,b\,b\,b^3\,a^5$ (bis): M. St. Quentin V. 18221—56 1 Strophe.



Eine 44zeilige Strophe finden wir als $(10 \times a^8)\ b^8$ (bis) $(10 \times b^8)\ a^8$ (bis): Destr. Troye V. 7046—88 1 Strophe, Gebet Achills zu den Göttern um Schutz im Kampfe.

Die bei weitem höchste Verszahl erreicht das M. St. Quentin; es bringt V. 5326—401 eine 76zeilige Strophe des Schemas: $(18 \times a^8)\ b^8$ (bis) $(18 \times b^8)\ a^8$ (bis); sie kommt vor in der ersten Predigt, die der Heilige den Bewohnern von Amiens hält.

Ein Überblick über die gebotenen Belege und die entsprechenden Daten ergibt, daß die Abänderungen der ursprünglichen Strophe von Achtsilbnern mit Ausnahme der durchweg 6silbigen, die schon von Bodel erfunden wurde und der durchweg 12silbigen, die wir von Remi kennen, alle erst nach der Mitte des 14. Jahrh. aufgekommen sind, der Zeit also, wo die lyrische Schöpfung, die ja seit dem Ende des 13. Jahrh. beinah vollständig versiegt zu sein schien, plötzlich wieder durch Machaut, Deschamps, Froissart u. a. zum Durchbruch kam. Diesen Dichtern, die gleichzeitig großes Gewicht auf die formelle Seite der Dichtung legten, auf die Ausbildung mannigfaltiger und kunstvoller Strophenarten, verdankt unsere Strophe hauptsächlich ihre weitere Entwicklung. Die erweiterte Hlndstr. darf bei ihnen sogar zum ersten Mal angesprochen werden. Die künstlichsten und regelmäßigsten unserer Typen stammen alle erst aus dem 15. Jahrh., wo sich einerseits die Mystères ihre Ausbreitung und Weiterbildung angelegen sein ließen, andrerseits die rhétoriqueurs, wie Chastellain, Molinet, Cretin, Lemaire u. a., die ein Verdienst darin setzten, möglichst viele und originelle Formen zu erfinden. Bei jenen konnte ich sie, vielleicht nur wegen Mangels an Material, nicht über das Ende des Jahrhunderts hinaus verfolgen, in bezug auf diese aber ist zu bemerken, daß selbst Männer wie Octavien de St. Gelais, André de la Vigne, Jean Bouchet und gar Clément Marot, die ja schon mit einem Fuße auf dem Boden des Humanismus standen, sich bisweilen noch an den nationalen metrischen Spielereien und so auch an unserer Strophe erfreuten. Hier fand sie also noch, wie ich durch die Belege des Näheren gezeigt habe, in der ersten Hälfte des 16. Jahrh. verhältnismäßig reichliche Pflege. Besonders in dem ersten Jahrzehnt dieses Jahrhunderts ist unser Strophentypus noch recht häufig nachzuweisen, dann aber werden die Belege, die sich für sein Vorkommen beibringen lassen, doch immer spärlicher, denn immer lauter und freier erhoben bereits die Vorboten der Pleïade ihre Stimme. 1539, als Dupont seine Art de

rhétorique herausgab, war er zwar noch bekannt, aber seinem Untergang nahe. Um die Mitte dieses Jahrhunderts ist er den antikisierenden Tendenzen der neuen Schule schon zum Opfer gefallen.

Ich hoffe, durch vorliegende Arbeit dargetan zu haben, daß die Helinandstrophe sowohl einem großen Teil der afr. Dichtung ihren Stempel aufgedrückt als auch in der Geschichte der französischen Poetik während $3^1/_2$ Jahrh. eine hervorragende Rolle gespielt hat; auf diese beiden Punkte hatte ich hauptsächlich mein Augenmerk gerichtet. Sollte ich dies erreicht haben, so schließt das die Berechtigung, ja die Notwendigkeit einer eingehenden Studie und Würdigung schon in sich ein.

Inhalt.



Lebenslauf.

Geboren wurde ich, Hugo Adolf Bernhardt (evangl. Konfession), am 22. Januar 1890 in Voerde i. W. (Kr. Schwelm) als Sohn des Kaufmanns Gust. Bernhardt und seiner Ehefrau Klara geb. Woenckhaus. Nachdem ich 4 Jahre die Volksschule und wiederum 4 Jahre die Rektoratschule meines Heimatdorfes besucht hatte, wurde ich Ostern 1904 in die Untersekunda des Realgymnasiums zu Hagen i. W. aufgenommen. Ostern 1908 verließ ich diese Anstalt mit dem Zeugnis der Reife, um mich dem Studium der neueren Philologie zu widmen. Nacheinander bezog ich die Universitäten Marburg (3 S.), Berlin (1 S.) und Münster, wo ich seit Ostern 1910 studiere. Die Herbstferien 1910 füllte ein Studienaufenthalt in Frankreich (Rouen) aus. Das Rigorosum bestand ich am 7. Mai 1912.



Allen meinen hochverehrten Lehrern, die zu meiner Ausbildung beigesteuert haben, insbesondere Herrn Geh. Regierungsrat Prof. Dr. Andresen, der mir die Anregung zu dieser Arbeit gab und mir immer in der freundlichsten Weise mit Rat und Tat zur Seite stand, und Herrn Prof. Dr. Wiese spreche ich auch an dieser Stelle meinen herzlichsten Dank aus.

